Andrea Camilleri

Vous ne savez pas

Abécédaire de la Mafia d'après
les pizzini du boss Bernardo Provenzano

Fayard

Table des matières

Quatrième de couverture
Brève anthologie des pizzini
Bibliographie

Andrea Camilleri

Vous ne savez pas

Un abécédaire de la Mafia d'après les pizzini du boss Bernardo Provenzano

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz

Fayard

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre de langue italienne

VOI NON SAPETE édité aux éditions Mondadori, Milan.

© Arnoldo Mondadori Editore SpA, Milan, 2007.

© Librairie Arthème Fayard, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-213-63661-0

Quatrième de couverture

Pendant les quarante-trois ans que dura sa cavale, le boss de la mafia sicilienne Bernardo Provenzano communiqua avec ses hommes de main par le biais de messages tapés sur de minuscules bouts de papier, des *pizzini*. *À* partir de certains de ces billets auxquels il a eu accès, Andréa Camilleri compose un abécédaire de la mafia sicilienne en classant par thèmes les questions abordées par Bernardo Provenzano.

À travers ce document instructif, vivant, de première main et qui s'appuie sur des études d'historiens spécialistes de la mafia, se dessine la biographie de celui qui, après l'arrestation de Totò Riina, devint le chef suprême de Cosa Nostra.

Présentation par l'auteur

En quarante-trois ans de clandestinité, le boss mafieux Bernardo Provenzano a beaucoup communiqué par écrit. On a pris l'habitude de désigner ses billets par leur appellation sicilienne de *pizzini* (voir cette entrée). Le présent dictionnaire en répertorie les mots clés.

D'autres entrées de ce dictionnaire, qui ne correspondent pas à des termes présents dans les *pizzini,* permettent d'éclairer le personnage de Bernardo Provenzano et la période où il a sévi.

Pour rédiger ce livre, j'ai consulté les photocopies des *pizzini,* que le parquet de Palerme a eu l'amabilité de mettre à ma disposition, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages que je cite de façon abrégée par le nom de leur auteur et qu'on trouvera répertoriés de façon complète dans la bibliographie finale.

A.C.

AFFAIRES. – Dans sa jeunesse, Bernardo Provenzano avait été le lieutenant du boss de Corleone, Luciano Liggio. Il était à l'époque chargé des encaissements dans la petite agence financière que son chef avait ouverte, essentiellement pour blanchir de l'argent.

C'est sans doute là qu'il acquiert le goût des affaires. Et qu'il gagne le surnom de « *'u raggiuneri »,* le Comptable.

Par la suite, il prend la haute main sur les marchés de fournitures de nombreux hôpitaux et sur des entreprises du bâtiment ; il pénètre aussi le secteur de la grande distribution et des supermarchés.

Une fois Liggio hors jeu, Provenzano acquiert son autonomie et profite de la manne des marchés publics en tant qu'unique protecteur officieux, et même officiel, d'un autre personnage originaire de Corleone et élu pour la première fois au conseil municipal de Palerme en 1956 : Vito Ciancimino, démocrate-chrétien du courant d'Amintore Fanfani, dont le principal représentant en Sicile était le député Giovanni Gioia.

Entre 1959 et 1963, Ciancimino et Salvo Lima, membres du même courant politique, occupent alternativement le poste d'adjoint aux travaux publics.

Ce sont les années noires de ce qu'on a appelé « le pillage de Palerme ». Sur proposition de Ciancimino et de Lima, le conseil municipal délivre la bagatelle de quatre mille deux cent cinq permis de construire. À elles seules, cinq entreprises raflent quatre-vingts pour cent de ces autorisations. Leurs dirigeants sont des inconnus pour la profession.

L'un d'eux, en effet, s'avérera être un marchand de charbon et un autre, un ancien maçon qui obtiendra le poste de concierge dans un

des immeubles dont, en théorie, il avait dirigé la construction. Ils étaient de simples prête-noms de la mafia.

Ces chantiers, ne l'oublions pas, bénéficiaient de subventions publiques. Derrière tout cela, on trouve Provenzano.

Dans les mêmes années, soit dit en passant, le cardinal archevêque de Palerme, Ernesto Ruffini, qui avait proclamé en diverses occasions, par oral et par écrit, que la mafia était une invention malveillante des communistes, rectifia le tir dans une lettre pastorale intitulée « Le vrai visage de la Sicile », où il reconnut que la mafia existait, certes, mais qu'elle n'était en rien différente des autres activités criminelles présentes sur le territoire italien. Ceux qui pensaient le contraire étaient victimes d'une manipulation médiatique orchestrée, là encore, par les communistes.

En 1964, à la suite d'une enquête de la brigade antimafia, Ciancimino dut démissionner. Mais en 1970, il prit une belle revanche en décrochant le fauteuil de maire de Palerme. Provenzano avait rassemblé sur son nom toutes les voix dont disposait la mafia.

De nouveau contraint à la démission, Ciancimino ne cessa de travailler dans l'ombre jusqu'en 1984, date à laquelle on finit par l'arrêter. Mais sa condamnation définitive n'intervint qu'en 1992.

Une année noire, puisque le 12 mars de cette même année, son ancien compère en affaires, le député européen démocrate-chrétien Salvo Lima est assassiné par ses anciens amis, qui l'accusaient de ne pas avoir tenu ses promesses électorales. (Rappelons que Salvo Lima avait quitté le courant d'Amintore Fanfani pour se rallier à Giulio Andreotti.)

On peut donc penser que la chute politique de Ciancimino et son arrestation portent un rude coup à Provenzano. Mais grâce à cette collaboration, Provenzano a récolté des milliards à la pelle et acquis une conviction précise : on peut réaliser des affaires juteuses sans *scrusciu,* sans bruit, c'est-à-dire en laissant les armes au râtelier.

L'intimidation reste nécessaire, mais n'est plus explicite. Quand, assis à la fameuse « table » avec un entrepreneur, Provenzano exige un gros pourcentage sur un marché public, il n'a pas besoin de

menacer, car l'entrepreneur sait que son interlocuteur peut mobiliser toute la puissance de feu de la mafia.

Bref, c'est comme si le président des Etats-Unis, réclamant le quart du territoire de Saint-Marin, exposait ses visées au gouverneur de cette République, mais dans le cadre d'une visite privée.

Contraint à la clandestinité, Provenzano continue à contrôler affaires et marchés publics, même si l'époque florissante de Ciancimino est révolue.

Quand il s'agit d'encaisser les deux pour cent imposés sur tous les marchés publics et les chantiers, Provenzano ne transige pas. À cet égard, ses *pizzini* sont sans ambiguïté : toutes les entreprises doivent *se mettre en règle* en payant la somme due.

… il y a une soc. Di Favara, gérant Giuseppe Bellomo, qui fait un chantier pour un milliard deux cent mille, ils voudraient savoir, si possible, et ils se mettront en règle…

Pollara pour Lercara, dis-lui maintenant d'apporter deux pour cent…

La soc. Iraci qui doit faire des travaux de renforcement à Belmonte M…e

… ils veulent se mettre en règle…

… je t'avais dit de mettre en règle la soc. Catalano… Faites-le courir…

La société Manciapane Mario de San Giovanni Gemini… qu'ils se mettent en règle…

Et ainsi de suite, des centaines d'entreprises aux quatre coins de la Sicile. Le chiffre d'affaires concerné est effarant.

Toutes les entreprises tôt ou tard se rendent compte qu'il est salutaire de *se mettre en règle*. Comme le citoyen avec l'État quand le fisc l'incite à « régulariser sa situation ». Sauf que, dans le second cas, l'incitation reste le plus souvent lettre morte, car, contrairement à la mafia, l'État ne vient ni vous coller une balle dans la peau ni incendier votre chantier.

Palazzolo et Prestipino donnent l'explication suivante :

> Dans l'optique de Bernardo Provenzano, le racket systématique que commerçants, artisans et petits entrepreneurs doivent payer à échéance régulière est un abus qui frappe les forces productrices. Et il engendre souvent mauvaise humeur et protestations. Tandis que la « régularisation » dans le domaine des travaux publics crée un consensus : elle permet d'approcher les entrepreneurs à qui on promettra des avantages contre le paiement d'un impôt.

En bon comptable, Provenzano met un point d'honneur à tenir des comptes impeccables.

Il est inflexible et cinglant avec ceux de ses hommes qui tardent à lui remettre une somme perçue. Mais il est souple sur le montant du pourcentage : disposé à descendre sous la barre des deux pour cent si l'entreprise a des raisons valables de réclamer une réduction et il veille même à contenir les exigences mafieuses d'un pourcentage supérieur.

Tout ceci, il va sans dire, pour s'enrichir encore plus.

Il ne faut pas oublier en effet que Provenzano a toujours besoin d'argent, car les dépenses de fonctionnement de l'organisation mafieuse sont très élevées.

Arrestations et procès entraînent de grosses dépenses. Et de son côté la clandestinité coûte cher.

Sans compter qu'il faut apporter un soutien financier aux détenus et à leurs familles, pour éviter qu'une situation trop désespérée favorise les défections et délie les langues.

Le dernier *pizzino* d'affaires que son arrestation empêcha Provenzano d'envoyer, était adressé à son fidèle Calogero Lo Bue :

Très cher ami… je te confirme que j'ai bien reçu pour moi et p. 4mille E.

Mais la somme avait déjà été inscrite dans son livre de comptes, tenu de façon exemplaire.

AMOUR. – « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain » est sans aucun doute le commandement que les mafieux respectent (et font respecter) le plus.

Un véritable mafieux est fidèle toute sa vie à la femme qu'il aime, épouse ou compagne. C'est un point d'honneur, non négociable.

Un mafieux qui trompe sa femme est un homme de rien, une girouette à qui on ne peut pas faire confiance.

Dans un procès retransmis à la télévision, on a pu voir le boss Totò Riina traiter avec mépris et dégoût de *fimminaru,* c'est-à-dire d'« homme à femmes » comme il l'explicita lui-même, un autre boss repenti (il s'agissait de Tommaso Buscetta). Sans compter que Buscetta collectionnait les aventures galantes tout en étant marié, c'était donc une sous-espèce d'homme, pire qu'un mouchard.

Au même procès, l'avocat de Riina avait affirmé que Buscetta avait été exclu de la mafia parce qu'il courait trop les jupons. La réplique du repenti ne se fit pas attendre : « Si on ouvre ce chapitre, j'aurai beaucoup à dire. »

Alors, comme l'écrit Francesco La Licata, l'avocat

> fit aussitôt machine arrière, comprenant que Buscetta connaissait un secret sur lui : quelques années auparavant, Cosa Nostra aurait voulu éliminer [cet avocat] parce qu'il avait eu une relation avec l'épouse d'un de ses clients. Une « faute » punie de la peine capitale.

Ainsi, la règle, selon laquelle un mafieux qui prend pour maîtresse l'épouse d'un autre mafieux en prison risque sa vie, vaut aussi pour

leurs avocats.

Avoir un fils homosexuel constitue une honte absolue, une situation insoutenable pour un mafieux et, en général, le fils est éloigné de la famille et de la ville où vit et travaille son père.

Un mafieux homosexuel est donc impensable, ce serait contre nature.

Quant aux adultères, on peut fermer les yeux dans certains cas. Dans son livre d'entretiens avec Francesco La Licata, le procureur Piero Grasso cite l'exemple de Francesco Marino Mannoia. Ce mafieux notoire avait épousé la fille du boss Pietro Vernengo. Puis il était tombé amoureux d'une autre femme, avec qui il eut une petite fille. Il alla trouver son beau-père et lui annonça qu'il voulait quitter sa femme pour « honorer ses engagements avec l'autre ». Mais le boss Vernengo lui répondit que le divorce n'était pas dans leurs mœurs et qu'une femme séparée perdait sa réputation. Et il avait conclu : « Ne change rien, fais à ta guise, mais le soir, rentre dormir à la maison. »

Or Marino Mannoia arrêté collaborera avec la justice. Vernengo sera alors bien obligé – toujours d'après Piero Grasso – de bousculer sa morale et ses convictions sur les liens indissolubles du mariage, pour pousser sa fille au divorce. Mieux vaut encore être une femme trompée qui divorce qu'une épouse de repenti.

Un autre cas significatif est celui de l'épouse de Giovanni Motisi, dit « *'u pacchiuni »,* l'Enrobé. Motisi est en fuite depuis des années et, lasse de ce veuvage de fait, sa jeune femme, Caterina Pecora, qui est issue d'une famille d'entrepreneurs du bâtiment en odeur de mafia, voudrait se considérer comme libre et divorcer. Mais l'autorisation lui en est longtemps refusée. « Dans nos familles, ça ne se fait pas », dit Nino Rotolo, un des chefs mafieux les plus influents de Palerme, en contact direct avec Provenzano. Toutefois, quelques années plus tard, Rotolo change d'avis, avec le raisonnement suivant : « Une sœur [de Giovanni Motisi] a mis son mari à la porte et son amant dans son lit, sa belle-sœur l'a peut-être imitée. Ces deux femmes se sont mal comportées. » L'honneur familial est donc

gravement compromis et, dans ces conditions, Caterina pourra divorcer elle aussi. Le déshonneur désormais patent autorise qu'on enfreigne la règle !

Les trahisons conjugales restent toutefois exceptionnelles. Même si, ces derniers temps, le relâchement général des mœurs, signalé un peu partout avec beaucoup d'inquiétude, semble s'étendre à la mafia et remettre en question la rigueur qui régnait en matière de fidélité entre époux.

Giuffrè pour sa part est très attaché à sa femme et, une fois arrêté, il souffre de ne pas la voir aussi souvent qu'il le voudrait. Et ce sera une raison pour lui de collaborer avec la justice.

On sait que le féroce Leoluca Bagarella, rentrant chez lui après un court voyage et découvrant que sa femme s'est pendue, éclate en sanglots, inconsolable. Dans une version réduite et bourgeoise de tragédie grecque, elle s'est suicidée parce que son frère avait fait des révélations au juge, prenant ainsi parti contre son mari.

Provenzano n'a pas épousé la femme qui lui a donné deux enfants. Mais quand, après son arrestation, les magistrats lui demandent s'il est marié, il répond : « En mon âme et conscience, oui. »

Les *pizzini* que Saveria envoie à Provenzano commencent presque toujours de la même façon : *Toi, ma vie* et finissent par *Toi, ma vie, je te serre dans mes bras très fort*. Parfois, elle l'appelle *Mon amour*.

Ce ne sont pas des paroles en l'air ni des clichés dépourvus de sentiment. Ces *pizzini* débordent d'amour sincère, de flamme authentique. Et il en est de même pour Provenzano.

Certaines nuits, les policiers chargés des écoutes entendent Saveria pleurer dans son lit.

ANTIMAFIA. – Il ne s'agit pas ici des commissions antimafia du Parlement, mais des manifestations organisées ponctuellement et avec des difficultés croissantes par des villes entières, des associations, des commerçants en lutte contre le racket ou des municipalités, à l'occasion de l'anniversaire d'épisodes sanglants ou d'événements tragiques provoqués par la mafia.

Pendant la période de guerre voulue par Riina, ces manifestations spontanées se déroulaient dans un climat de très grande émotion (surtout quand il s'agissait de funérailles de victimes de la mafia), mais dès que l'horreur et l'indignation retombaient et qu'un certain calme revenait, elles étaient vouées à diminuer en intensité et en fréquence.

Dans les dernières années du règne de Provenzano, on constata un phénomène singulier : la présence ostensible aux côtés de militants antimafia de personnes que les forces de l'ordre savaient compromises avec la mafia ou, pour le moins, proches d'elle. Comment était-ce possible ? Autrefois, une telle situation aurait été impensable. Le mafieux devait éviter tout contact avec les hommes des institutions ou avec les simples citoyens hostiles à la mafia. Il était même interdit de recourir à un tribunal, y compris civil, pour régler un différend privé.

Le mouvement opposé atteignit lui aussi des sommets. Le conseil municipal d'une bourgade sicilienne organisa en toute solennité une manifestation antimafia au cours de laquelle il récompensa un comédien célèbre, pour avoir interprété le rôle d'un capitaine des carabiniers courageux (un personnage réel) dans un téléfilm dénonçant la mafia. Mais moins d'une semaine plus tard, le conseil municipal était dissous pour accointances mafieuses.

On découvrit ainsi que cette manifestation (comme d'autres) avait reçu la bénédiction de Provenzano.

Mais pourquoi avait-il accordé sa permission avec autant de magnanimité ? S'était-il souvenu de ce qu'avait dit un chef mafieux historique, don Calò Vizzini ?

En 1948, Bianca Bianchi, socialiste fervente et courageuse, que son parti avait parachutée de Florence en Sicile, voulut à tout prix tenir un meeting à Villalba, où était né don Calò et où il habitait. Dans cette commune, on ne trouvait pas un seul libéral ni un communiste, même à prix d'or : la presque totalité des voix allaient à la Démocratie chrétienne. « Presque », parce que quatre voix manquaient toujours à la D.C., quatre monarchistes irréductibles que don Calò avait l'amabilité de tolérer.

Les camarades de la candidate blêmirent. Ils se souvenaient sûrement de ce qui s'était passé au même endroit le 16 septembre 1944, quand Girolamo Li Causi, communiste et ardent militant antimafia, avait eu le courage de tenir une réunion publique, avec Gino Cardamone, secrétaire de la fédération, Michele Pantaleone, journaliste expert de mafia, et une trentaine de mineurs.

Don Calò leur avait notifié par la bande qu'il tolérerait la réunion, à condition qu'on n'y aborde pas les sujets qui fâchent. Don Calò s'était planté au milieu de la place, entouré d'un petit groupe de ses hommes tandis que les paysans avaient ordre de ne pas se montrer. Cardamone parla le premier et se limita à disserter avec prudence sur les républiques démocratiques du Moyen Âge. Don Calò écouta d'un air satisfait. Puis vint le tour de Pantaleone, qui dénonça les positions séparatistes. Enfin, ce fut le tour de Li Causi, qui entra dans le vif du sujet sans mâcher ses mots : il parla de mafia. Dès le début, les cloches de l'église couvrirent ses paroles (le curé était le frère de don Calò) et on entendit la voix de Vizzini : « Mensonges ! » C'était sans doute un signal, car les mafieux ouvrirent le feu et Li Causi fut blessé à l'épaule. Pantaleone l'entraîna à l'abri en tirant lui aussi, mais en l'air.

Instruit par cet épisode et craignant le pire, un socialiste informa en secret don Calò des intentions de la candidate. Celui-ci répondit que cette dame pouvait tenir son meeting en toute sérénité. Quand elle s'avança sur le balcon d'où elle devait parler, Bianca Bianchi eut sans doute un léger vertige : la place était bondée, la foule applaudissait, les drapeaux rouges foisonnaient. Son discours suscita un tel enthousiasme qu'elle en eut les larmes aux yeux. On l'accompagna à la voiture qui, le meeting terminé, devait la ramener à Palerme : elle serrait contre son cœur un énorme bouquet de roses rouges, hommage de don Calò. Comme on lui demandait les raisons de son geste, le boss répondit : « Premièrement, parce que c'est une femme et deuxièmement parce que, tout bien pesé, les beaux discours n'ont jamais fait de mal à personne. »

En effet, aux élections suivantes, la D.C. gagna à nouveau, avec la presque totalité des voix. Comme toujours, il ne manquait que les quatre monarchistes. Les socialistes ne grappillèrent pas une seule voix.

Provenzano s'est peut-être souvenu que, tout bien considéré, les beaux discours n'ont jamais fait de mal à personne.

ARMES. – La *lupara,* fusil à canon scié et à balles de gros calibre utilisé pour tuer les loups (d'où son nom), était l'arme symbole de la mafia. Elle présentait l'avantage de pouvoir être dissimulée sous une cape ou sous un manteau ou même sous la longue robe que les membres des confréries de fidèles portaient pendant les fêtes religieuses.

Puis la kalachnikov est devenue l'arme d'élection.

Elle était peut-être lourde et encombrante, mais sa puissance de feu en faisait un véritable *arrusciaturi,* un arrosoir. La mafia testa son efficacité à Palerme. Une nuit, des inconnus tirèrent des rafales de kalachnikov contre la vitrine blindée (mais vide) d'une bijouterie, qui vola en éclats. Preuve était faite que les projectiles de cette mitraillette avaient une force de pénétration inégalable.

Le progrès aidant, la mafia utilisa aussi des voitures piégées, des bombes, du T.N.T. et d'autres explosifs plus sophistiqués en provenance des pays de l'Est.

On notera qu'aucun chef mafieux au moment de son arrestation n'était armé. Ils voulaient peut-être se démarquer des bandits qui en général portaient des armes et n'hésitaient pas à s'en servir contre les forces de l'ordre.

À l'époque du bandit Giuliano, l'État envoya en Sicile le colonel des carabiniers Ugo Luca, à la tête du CFRB, le groupe des forces de répression du banditisme. Bien vite, les fusillades se multiplièrent et les bandits y trouvaient régulièrement la mort. Certains soupçonnèrent alors ces morts de n'être que de froides exécutions : le banditisme sicilien avait joui de hautes protections politiques, et les morts, c'est bien connu, ne parlent pas. Un journal de l'île publia un dessin satirique représentant la Sicile couverte de croix, avec une

légende qui détournait une célèbre citation de Dante, pour signifier que la venue du colonel Luca instaurait un véritable enfer [1].

Quand Pisciotta, le bras droit du bandit Giuliano, fut arrêté, le chef de la police déclara, pour se démarquer de la méthode Luca : « Nous les prenons vivants, *nous*. » Quitte à trouver ensuite quelqu'un pour empoisonner Pisciotta en prison.

Il fut impossible de perquisitionner l'appartement de Palerme où Totò Riina avait vécu en clandestinité, à cause d'un quiproquo (!) entre le Parquet et les carabiniers qui l'avaient arrêté.

Quand ces derniers y pénétrèrent enfin, ils ne trouvèrent rien. Après avoir emporté les archives, la mafia avait soigneusement repeint les murs.

Mais on peut être sûr que cet appartement ne recelait aucune arme. Pas plus que la bergerie de Provenzano.

BERNARD, SAINT. – Les pizzini, qui abondent en remerciements à Dieu, à la Vierge, à Jésus-Christ, ne mentionnent jamais saint Bernard dont, après tout, Provenzano porte le nom.

Et pourtant, ce saint Bernard qu'il dédaignait tenta avec générosité de lui accorder une grâce.

À l'époque où le commissaire adjoint Renato Cortese et ses hommes subodoraient, mais sans en avoir encore la certitude, que Provenzano se cachait dans la bergerie de Giovanni Marino, à Montagna dei Cavalli, ils avaient bravé les difficultés en se déguisant tantôt en cueilleurs de champignons, tantôt en employés des eaux et forêts, tantôt en techniciens du téléphone, pour installer sur une colline, à un kilomètre de là, une caméra à infrarouge alimentée par des batteries enterrées, qu'il fallait changer souvent.

Or cet emplacement se révéla vite malheureux, car le champ de la caméra était en grande partie obstrué par une colossale statue de saint Bernard.

Avant que la caméra soit enlevée et réinstallée sans éveiller les soupçons, plusieurs jours passèrent.

Provenzano aurait pu utiliser ce laps de temps où la bergerie était sans surveillance pour s'échapper et trouver une autre cache. Mais il ne profita pas du petit miracle que lui offrait saint Bernard.

Alors, le saint laissa faire, déçu. Vexé même peut-être, il se prêta au jeu, en tolérant qu'on installe la caméra sur sa statue.

BIBLE. – Dans la bergerie de Montagna dei Cavalli, la seule lecture de Provenzano était celle de la Bible, publiée aux éditions Paoline.

Largement soulignée, usagée, elle porte les signes évidents d'une consultation assidue, quotidienne.

Le premier passage souligné est dans l'introduction :

La persévérance dans la pratique du bien.

Provenzano le paraphrase dans un *pizzino :*

Prions le bon Dieu, pour qu'il nous guide vers de bonnes œuvres. Et pour tout le monde.

Mais il ne faudrait pas se méprendre. Par *bonnes œuvres,* Provenzano n'entend pas des dons à des orphelinats ou à des hospices, et encore moins l'envoi d'aides substantielles aux pères comboniens et aux organisations humanitaires. Non, il fait référence aux bonnes affaires, à l'argent qui coule à flots dans les caisses de la mafia et à sa répartition équitable.

D'autre part, toujours pour rester dans le domaine de la foi, l'exemple lui venait d'en haut. N'existait-il pas un Institut pour les Œuvres Religieuses (IOR), qui concevait lesdites œuvres d'une façon quelque peu singulière ?

Dans la bible de Provenzano, le livre de l'Ancien Testament le plus lu et le plus souligné est Nombres.

D'emblée, cette préférence de Provenzano dut sembler suspecte aux enquêteurs. Il était pour le moins inhabituel que quelqu'un

comme Provenzano lise l'Ancien Testament. En effet, la très grande majorité des Siciliens ne le pratiquent pas. S'ils ont une certaine familiarité avec les Ecritures, c'est avec les Evangiles, dont on lit des extraits à la messe.

En plus, le premier chapitre de Nombres s'intitule : « Recensement des douze tribus ». Tiens, tiens, ont dû penser les enquêteurs, et si sa bible servait à Provenzano de vaste code qui, décrypté, pourrait révéler les noms des mafieux, de leurs complices, de leurs appuis occultes ?

À ce stade, ils savaient, pour avoir intercepté de nombreux *pizzini,* que Provenzano avait « numéroté » ses collaborateurs selon un critère inconnu et qu'il ne les citait que par le nombre correspondant. On pouvait envisager alors que le livre des Nombres recelait cette clé permettant de retrouver noms et prénoms derrière ce qui ne semblait être qu'une suite incompréhensible de chiffres.

Palazzolo et Prestipino observent que la formule de salutations des *pizzini,* « Que Dieu vous bénisse et vous garde », est extraite du livre des Nombres (chapitre 6, verset 24).

C'est vrai, mais c'est plus qu'une simple formule de salutations.

On le comprend en remontant au verset 22 :

> Yahvé parla à Moïse en ces termes : « Parle à Aaron et à ses fils en ces termes : "Voici comment vous bénirez les fils d'Israël ; vous leur direz : Que Yahvé te bénisse et te garde."[2] »

En utilisant cette formule, Provenzano bénit directement les siens comme le fera Aaron, il n'intercède pas auprès du Seigneur pour qu'il les bénisse. La différence est de taille.

Naturellement, Provenzano fréquentait aussi les Evangiles, avec une certaine préférence pour celui de saint Luc.

Il en recopia un jour un long passage et l'envoya à son fidèle Pino Lipari, qui se trouvait alors en prison. Ex-géomètre à l'Anas

(l'entreprise publique de gestion du réseau routier national), Lipari était devenu un des conseillers de Provenzano et fut pendant de longues années l'administrateur de ses biens. Le passage tiré de saint Luc (6,45) finissait ainsi :

> L'homme bon, du bon trésor de son cœur, sort ce qui est bon, et le mauvais, de son mauvais [trésor], sort ce qui est mauvais ; car c'est du trop-plein du cœur que parle sa bouche.

On raconte que Pino Lipari fut ému, car il avait interprété ces paroles par : « Je sais que tu ne diras jamais de mal de moi. »

L'épouse de Pino Lipari, Marianna, ne partagea pas cette émotion, car elle n'était pas tout à fait convaincue de la sainteté de Provenzano, que, non sans irrespect, elle surnommait *sainte Brigitte*.

Marianna savait que si Provenzano acceptait de se rendre, son mari ne subirait plus les pressions des enquêteurs.

Un jour où elle lui rendait visite en prison, elle éclata : « Si au moins sainte Brigitte avait les couilles pour se livrer, dire "me voici"… et qu'on libère les pères de famille ! »

À sa demande pressante, le détenu Provenzano a obtenu une bible.

Mais comme ce n'est pas la sienne, sa bible soulignée, il a déposé une réclamation.

CHICORÉE. – Des repentis évoquant les années quatre-vingt signalent que Provenzano avait un bon coup de fourchette. Et les autres ne devaient pas être en reste, car la mafia organisait souvent des réunions conviviales où se décidaient pactes et alliances, éliminations et nouvelles affaires. Pour sa part, Provenzano savait profiter de ces moments de convivialité pour lancer des avertissements, collectifs ou individuels, qui parfois laissaient l'assistance médusée.

Comme le jour où, tous les boss mafieux étant allés se remplir la panse dans un bon restaurant de poissons (pour être précis, le Gambero Rosso, à Mondello, alors qu'ils étaient tous recherchés par la police !), Provenzano, qui avait entendu certains membres de leur fine équipe se moquer de l'embonpoint de Filippo Marchese, lâcha à Antonino Calderone : « Son gros ventre lui permet de tout garder pour lui. » Calderone en eut des sueurs froides, comprenant que Provenzano lui reprochait d'avoir divulgué une confidence qu'il avait reçue de Totò Riina.

Le dernier repas qui réunit les chefs du directoire mafieux eut lieu le Noël précédant l'assassinat des juges Falcone et Borsellino et des personnes qui les accompagnaient. Cette rencontre se tint à Mazara del Vallo et Provenzano y fit acte de présence, sans plus. Il ne participa pas au déjeuner, préférant se promener en scooter dans la ville.

Etait-ce sa façon de proclamer qu'il acceptait de façon passive la stratégie des attentats voulue par Riina ?

On apprend par les *pizzini* envoyés à Giuseppe Russotto, à Angelo Tolentino et à Antonio Episcopo, qui étaient les fournisseurs de Sa Majesté, que pendant sa longue période de clandestinité à la

campagne, Provenzano demandait des pâtes et de la viande. Il se nourrissait donc assez normalement.

Dans la bergerie de Montagna dei Cavalli, on a retrouvé un livre de recettes pour une cuisine équilibrée. Quand Provenzano organisait une réunion en tout petit comité, la cuisson de la viande était confiée à La Barbera, qui la lui servait saignante et très peu salée. Un des convives lavait la vaisselle.

Provenzano était friand de bon miel. Un jour, sur une récolte de quarante-six pots, Tolentino en garda six pour lui et lui envoya tous les autres.

Beaucoup de ses *pizzini* parlent de chicorée.

« Etre au pain et à la chicorée » est une expression toute faite qui signifie être pauvre ou bien savoir se contenter de peu ou bien encore se modérer pour ne pas porter ombrage à autrui (c'est dans ce dernier sens que l'a récemment employée Francesco Rutelli, président du parti de centre gauche La Margherita). Quand les journalistes apprirent que Provenzano mangeait de la chicorée, ils crurent que c'était pour soigner sa prostate. Provenzano ignorait peut-être que la chicorée n'est pas indiquée pour cette maladie, bien au contraire.

Un haut magistrat alla jusqu'à interpréter la chicorée comme une manifestation d'« éthique mafieuse ». À savoir : en étant au pain et à la chicorée, Provenzano entendait donner à ses troupes un exemple de rigueur et de tempérance. Hypothèse pour le moins hasardeuse car, on l'a vu, Provenzano mangeait aussi de la viande bien saignante.

Provenzano voulait de la chicorée tout simplement parce qu'il en raffolait. Il préférait la chicorée sauvage, très amère, qu'on ramassait autrefois dans les prés. Et Dieu sait s'il a dû en cueillir souvent dans sa jeunesse.

… s'il pouvait trouver l'endroit où pousse cette chicorée et s'il pouvait récupérer un peu de semence quand elle monte en graine, et en garder pour moi ? Il peut te dire qu'on la vend en sachet, mais

non, ce n'est pas celle que nous connaissons à l'état sauvage. Je veux de la semence de chicorée sauvage.

Provenzano a bigrement raison de refuser la chicorée en sachet et de réclamer de la semence pour la planter près de sa cache. En effet, ses colis de vivres subissant les mêmes longs détours que les *pizzini,* la chicorée qu'on lui expédiait arrivait à coup sûr flétrie et immangeable.

L'auteur du présent dictionnaire, qui lui aussi rêve de chicorée sauvage, comprend et compatit.

CLANDESTINITÉ. – La clandestinité de Provenzano commence officiellement en 1963 et dure jusqu'à son arrestation en 2006. Quarante-trois ans.

Pendant cette longue période, Provenzano donna une seule fois signe de vie (au sens propre, parce que certains le tenaient déjà pour mort avant la période des grands attentats). Il envoya une lettre qui, datée du 13 avril 1994 et postée à Reggio de Calabre, était adressée « Au tribunal des mesures de prévention » de Palerme.

Monsieur Salvatore Scaduti, Président des mesures de préventions près le tribunal de Palerme.

Je soussigné, Bernardo Provenzano, né le 31-1-1933 à Corleone, province de Palerme, inculpé devant le tribunal des mesures de prévention, nomme mes défenseurs maître Salvatore Traina du barreau de Palerme, 59 rue Nicolò Turrisi à Palerme et maître Giovanni Aricò du barreau de Rome, 20 place Medaglie d'oro à Rome, leur conférant aussi le pouvoir d'interjeter appel.

Respectueuses salutations, Bernardo Provenzano.

Cette lettre adressée personnellement au président Scaduti entendait toutefois toucher un public plus large : les mafieux.

Luigi Ilardo, boss et informateur des carabiniers par l'intermédiaire du colonel Riccio, expliqua qu'avec cette lettre, Provenzano signifiait à tous les intéressés qu'il était bien vivant et prêt à prendre le pouvoir, c'est-à-dire que l'heure était venue d'écarter Leoluca Bagarella, le successeur provisoire de Riina.

Mais où Provenzano passa-t-il ses années de clandestinité ?

Les premiers temps, il allait et venait avec désinvolture, persuadé d'avoir si bien effacé ses traces qu'il ne constituait plus un objectif

prioritaire pour les forces de l'ordre. Il circulait en toute liberté dans Palerme, allait au cinéma et dans les boutiques, achetait en personne des vêtements de bonne coupe.

Pendant quelque temps, il s'installa à Bagheria. Ilardo, toujours lui, déclara au colonel Riccio : « Je sais que Provenzano a une grande propriété à Bagheria, avec une villa. Je n'ai jamais bien su où, mais à ce qu'on me disait, c'était une villa somptueuse, de style gréco-romain, où se réunissaient la plupart de ces gens… Où Provenzano vivait en toute sérénité avec sa famille alors qu'il était recherché. Je sais aussi qu'il allait à certains rendez-vous en ambulance. »

Mais il n'utilisait pas toujours une ambulance, il se déplaçait souvent dans sa Mercedes blanche, conduite par un chauffeur assez particulier, Giovanni Brusca.

Quand il s'installa à Sambuca di Sicilia, ce fut aussi dans une belle villa, en tous points conforme à ses goûts.

Mais il faillit y laisser sa peau, parce que cette adresse tomba entre les mains de ses frères ennemis, les hommes liés à Gaetano Badalamenti. Un repenti a raconté : « Mon beau-frère savait de source sûre que la mafia de Sambuca di Sicilia tenait le boss de Corleone, Provenzano, un individu richissime, recherché par la police, qui n'admettait pas les faux pas entre gens du milieu. Mon beau-frère le craignait, car il s'agissait de quelqu'un d'expéditif qui tuait au moindre doute. Un jour, il me demanda si je savais me servir d'un bazooka : on projetait de donner l'assaut à la villa où résidait Provenzano. »

Cet assaut resta à l'état de projet. Les auteurs s'étaient peut-être demandé comment Provenzano réagirait s'ils manquaient leur cible.

On apprit par la suite, grâce à Francesco Pastoia, « majordome » historique du boss, qui était sur écoutes, que Provenzano avait encore changé de résidence : « … il occupait un appartement de trois cents mètres carrés pour lui seul, quand il sortait le matin, quand il voulait sortir le matin, il sortait… Il allait dans la campagne… »

Bref, dans un premier temps, Provenzano eut à cœur de soigner son ordinaire, de ne manquer de rien, de jouir d'un maximum de

confort.

Il semble bien qu'il ait pu quitter la Sicile. Pour affaires, bien entendu. L'épisode remonte à 1981, quand les clans napolitains de Cutolo et d'Alfieri, alors en guerre, l'appelèrent pour jouer les médiateurs. Les résultats de cette mission diplomatique semblent avoir été brillants.

Quand Provenzano accéda au pouvoir après l'arrestation de Riina, ses conditions de vie dans la clandestinité perdirent leur confort d'antan.

Commença alors l'époque des bergeries, des vieilles fermes et même, semblerait-il, des poulaillers. Fuites incessantes, déménagements continuels. Finis les vêtements chics et les pull-overs en cachemire. Souvent Provenzano dut faire sa lessive, cuisiner, laver la vaisselle.

Mais une question demeure concernant sa clandestinité.

Combien de personnes l'aidèrent ? Et qui ?

Plus le décryptage des *pizzini* avance, plus se dessine un vaste réseau de noms d'hommes politiques, chefs d'entreprise, commerçants, médecins, avocats, souvent au-dessus de tout soupçon.

La clandestinité de Provenzano a agi comme une tumeur, produisant de nombreuses métastases. Quarante-trois ans, c'est beaucoup. C'est trop.

On peut donc imaginer que certains de ses premiers protecteurs sont morts au fil des années et que leurs dispositions testamentaires contiennent un codicille où, comme dans une tradition de famille à respecter, un héritier nommément désigné est chargé de protéger la clandestinité de Provenzano. On trouve un exemple d'un tel passage de témoin dans la lettre-testament que Vito Ciancimino adresse à son fils par l'intermédiaire de son avocat, maître Giorgio Ghiron : « Je vous prie de transmettre à Massimo ce dont nous avons convenu, y compris *les coordonnées du Magistrat que vous savez* et les lettres. »

CLERGÉ. – Le père Giacomo Ribaudo, curé de la paroisse palermitaine de la Magione, révèle qu'en 1994, le boss mafieux Pietro Aglieri avait demandé à le rencontrer. Filleul bien-aimé de Provenzano, ce tueur recherché par la police avait installé dans son repaire une petite chapelle, où un prêtre venait officier. Le père Ribaudo avait volontiers accepté.

Il avait trouvé un homme profondément attristé par l'assassinat du père Pino Pugliesi. À cette occasion, Aglieri avait confié au père Ribaudo que beaucoup de mafieux étaient prêts à « commencer une vie nouvelle ».

Selon le père Ribaudo, il n'expliqua pas de quelle vie nouvelle il s'agissait.

Quelques jours plus tard, Aglieri lui écrivit une lettre dont le prêtre ne dévoile pas le contenu. Il affirme seulement que le boss voulut la récupérer.

Mais le père Ribaudo révèle aussi qu'il avait exprimé le désir de rencontrer Provenzano. On lui avait répondu que c'était impossible, parce que cette rencontre serait inutile, Provenzano ayant déjà un confesseur, un guide spirituel.

Le père Ribaudo et le confesseur de Provenzano appartiennent donc à cette catégorie de prêtres que les mafieux qualifient d'*intelligents,* parce qu'ils comprennent les raisons de la mafia, soutiennent que le péché de mafia n'existe pas et sont par conséquent capables d'absoudre un mafieux qui confesse une dizaine d'homicides en lui donnant pour pénitence cinq Ave et trois Pater.

Après la guerre perdue par Totò Riina, il fallut donner un coup d'arrêt au phénomène « du repentir » judiciaire qui déliait les

langues et provoquait des accrocs irréparables dans le tissu de l'organisation criminelle. Provenzano décida d'offrir à ceux qui éprouvaient l'envie de s'éloigner de la mafia un type particulier de repentir, une solution de rechange : se repentir devant Dieu en confessant ses péchés à un prêtre, *intelligent* bien entendu.

Là aussi, ce qui semble une nouveauté apportée par Provenzano est en réalité une tentative de retour au passé. C'est-à-dire à l'époque où mafia et clergé entretenaient des relations de respect réciproque. Les vieux boss s'affichaient comme des modèles de bonne conduite. Ils ne manquaient pas une messe du dimanche, entourés de leur famille (femme et enfants, pas la famille mafieuse). Et ils contribuaient souvent avec largesse à l'organisation des fêtes religieuses.

Feu vert donc, à ceux qui veulent se repentir.

Mais attention : se repentir devant Dieu, pas devant la justice.

La justice oblige ceux qui se repentent devant elle à révéler les noms de leurs complices, les lieux, les circonstances, les intérêts, les hiérarchies, les affinités, les liens de parenté. Tandis que l'Église ne demande rien de tout cela.

Le projet de Provenzano est un véritable trait de génie. Il donne bonne conscience au mafieux qui se repent et prive son geste de toute conséquence pratique.

Mais son plan échoue parce qu'on ne trouve pas assez de prêtres *intelligents*.

CODE. – Au début, Provenzano écrit le nom du destinataire en bas à droite et à l'envers, de sorte qu'une fois le *pizzino* plié et replié « jusqu'à l'invraisemblable » et le tout cacheté, le nom se retrouve sur l'extérieur.

Naturellement, le destinataire n'apparaissait pas en toutes lettres, mais en code. Un code somme toute assez naïf puisqu'il s'agissait de sigles utilisant les lettres des nom et prénom du destinataire.

Par exemple, Antonino Rotolo était NN, à partir de l'abréviation de son prénom, Nino.

Mais au bout d'un certain temps, Antonino Cinà avertit son collègue Antonino Rotolo que Provenzano a décidé de changer de code. Les Antonino en circulation sont-ils trop nombreux, avec le risque de créer des quiproquos dangereux ? « À partir de maintenant, l'informe Cinà, tu n'es plus NN. » Et en effet, Provenzano lui attribue un nombre, le 25. Quant à Antonino Cinà, il devient le 164.

Les mafieux les plus proches de Provenzano ou les destinataires habituels de ses *pizzini* reçoivent un nombre, qui est leur identifiant. Ils connaissent leur propre nombre et celui de quelques autres, mais ils ignorent le critère retenu par Provenzano pour les leur attribuer. Quand, à leur tour, ils écrivent à Provenzano, leur nombre personnel devient un signe de reconnaissance précis.

Les nombres attribués vont de 2 à 164, Provenzano se réservant, on n'en sera pas surpris, le chiffre 1.

Si Provenzano écrit toujours à la machine, ses correspondants utilisent la machine, le stylo et même l'ordinateur. Peu avant

d'investir la villa de Rotolo, la police avait intercepté une conversation entre Rotolo et Cinà.

« Tu écris à la main, toi ? demandait Rotolo à propos de la rédaction des *pizzini* destinés à Provenzano.

— En script, répondait l'autre. Mais je mets des gants quand j'écris. Pour ne pas laisser d'empreintes, tu comprends ? »

Les gants étaient une habitude chez Cinà, puisqu'il était médecin.

Les enquêteurs réussirent une première identification grâce, non pas aux empreintes digitales, mais à une expertise graphologique : le nombre 123 correspondait à Carmelo Gariffo, le neveu préféré de Provenzano. Dans ses *pizzini* rédigés au stylo, en écriture cursive, il donnait à son oncle des nouvelles détaillées de la famille. Un de ces messages, qu'on rapprocha des documents qu'il avait lui-même remplis et signés au moment de sa mise sous écrou à la maison d'arrêt de l'Ucciardone, lui fut fatal.

À force de patience et de ténacité, les enquêteurs comprirent que le nombre 30 correspondait à Salvatore Lo Piccolo, le 31 à son fils Sandro, le 121 à Filippo Guttadauro, qui était le beau-frère de Matteo Messina Denaro. Lequel toutefois n'était pas identifié par un nombre, ses *pizzini* étaient signés *Alessio*.

On ne met pas encore un nom sur chaque nombre.

Par exemple sur le nombre 60, que Provenzano aurait dû rencontrer la semaine suivant son arrestation. Pour le moment, on a compris que cette personne lui apportait ses *pizzini,* mais s'occupait aussi de son traitement médical, que c'était un médecin ou un infirmier.

Mais jusqu'à ce jour, le secret du code numérique de Provenzano reste entier.

Quel est son livre des Nombres personnel dans la bible inédite de la mafia ?

COMMANDEMENT. – Le signe tangible du commandement de Riina est le nombre de cadavres qu'il laisse dans son sillage, tandis que ceux qui jonchent la route de Provenzano sont le signe de sa position subalterne. Comme tueur aux ordres de Liggio, d'abord, puis comme assistant et conseiller du numéro un, Riina.

Devenu chef de la mafia, Provenzano va la diriger différemment et modifier aussi les signes extérieurs de l'autorité.

Selon lui, le véritable pouvoir ne s'exprime pas par les ordres. Il en donnait autrefois, et ceux qui ne les exécutaient pas ou qui échouaient le payaient souvent de leur vie. Maintenant, il exerce le pouvoir en portant à la connaissance, en faisant savoir, en communiquant son jugement, son impression.

Une simple indication suffit, car celui qui la reçoit sait qu'elle équivaut à un ordre.

Par exemple, il écrit à Giuffrè :

Voici quelque temps, tu m'as parlé de maître Bevilacqua, un avocat, je ne sais plus à quelle occasion, mais tu m'as parlé de lui. J'ai eu des renseignements, c'est quelqu'un de bien. Et je te le communique.

On dirait une réponse innocente et anodine à une demande d'information. L'enjeu paraît si insignifiant que Provenzano, habitué à toujours avoir ses archives sous la main, affirme au contraire *ne plus bien savoir* pourquoi Giuffrè lui avait demandé des informations sur cette personne. Qui s'est révélée être *quelqu'un de bien*.

Si ce *pizzino* était tombé aux mains de la police, maître Bevilacqua n'aurait rien eu à craindre, il n'était pas compromis. Bien au

contraire, Provenzano attestait que c'était quelqu'un de bien.

Mais quand on sait que maître Bevilacqua était en passe de devenir chef de la mafia pour la région d'Enna, l'interprétation du *pizzino* change du tout au tout. À l'évidence, Giuffrè avait demandé à Provenzano son autorisation pour cette nomination et ce dernier, quelques jours plus tard, avait donné son feu vert dans ce *pizzino*.

Maître Bevilacqua était *quelqu'un de bien* du point de vue de la mafia, pas du point de vue des gens bien.

Mais le plus intéressant dans ce *pizzino* est sa conclusion :

Et je te le communique.

Selon Palazzolo et Prestipino, cette phrase contient la quintessence du commandement de Provenzano. C'est-à-dire disposer sans impartir d'ordre. Charge à ses correspondants et à leur sensibilité mafieuse d'en « saisir la nature impérative ».

Tous les avis émis par Provenzano, y compris ses réponses à des questions posées par des tiers, se changeaient de fait en ordres.

Et Provenzano ne revenait jamais sur une décision. Il ne changeait pas d'avis.

Il ne pouvait pas se tromper, puisqu'il avait longuement mûri toutes ses décisions et qu'il était convaincu d'être le plus souvent accompagné et éclairé par la volonté divine.

CORLÉONÉSITÉ. – Néologisme créé par le procureur antimafia Piero Grasso.

Quand l'étau se resserre autour de la bergerie de Montagna dei Cavalli, les policiers remarquent que Calogero Lo Bue, qu'ils ont désormais identifié comme l'estafette de Provenzano et placé par conséquent sous surveillance, s'arrête un jour dans la campagne, près d'un abreuvoir, pour converser de façon animée avec un homme d'au moins soixante-dix ans.

On découvre que ce dernier, natif de Corleone, est de longue date un ami sûr de Provenzano. C'est lui qui, bien des années auparavant, avait fourni à Provenzano l'alibi qui lui avait évité la prison.

Maintenant que son ami semble en difficulté, il est de nouveau prêt à l'aider. Les policiers le voient aussi entrer dans la bergerie, qu'ils supposent être le refuge de Provenzano.

Le nom de cet homme est Bernardo Riina.

Bernardo comme Provenzano, et Riina comme Totò.

Une synthèse parfaite de corléonésité, comme le relève à juste titre Piero Grasso.

CROIX. – Au moment de son arrestation, Provenzano est entouré d'images et de statuettes pieuses et porte à son cou plusieurs croix, dont une en bois. Il convient de citer ici une des fables siciliennes de Francesco Lanza :

> Un paysan de Nicosia avait dans sa vigne un poirier. Il avait beau le tailler et le greffer de son mieux, l'arbre ne donnait ni fleurs ni fruits. Après plusieurs années de vaine attente, le paysan lassé prit sa serpette et coupa les branches pour en faire du bois à brûler. Il épargna le tronc, qui resta à la pluie et au soleil. Or, l'église ayant besoin d'une statue du Christ, le sculpteur qui en avait reçu commande trouva que ce tronc convenait à merveille. Notre paysan l'autorisa à le scier à la base et à l'emporter. L'artiste était habile et la statue du Christ, bien sculptée, fut du plus bel effet dans l'église. Les fidèles crurent même qu'un Christ aussi beau et aussi ressemblant ne pouvait pas ne pas être miraculeux. Un jour de malheur, le fils du paysan de Nicosia tomba gravement malade et ce dernier se précipita à l'église pour prier la statue : « Souviens-toi que lorsque tu étais un poirier, je t'ai cultivé et soigné, c'est moi qui ai coupé tes branches, moi qui ai eu la bonne idée de te laisser au milieu de mon terrain, moi qui t'ai donné au sculpteur. Bref, si je n'avais pas été là, tu ne serais jamais devenu Christ, tu serais resté un poirier stérile comme il y en a beaucoup par ici. » Le Christ ne semblait guère prêter l'oreille à ses prières, et semblait même accorder à ce pauvre bougre, au fur et à mesure qu'il le suppliait, de moins en moins d'attention. Jusqu'au moment où on vint dire au père de cesser de prier : son fils était mort. « Ah ça ! s'écria-t-il alors en se tapant sur la cuisse, poirier sans poires, faut que tu sois Christ sans miracle ! »

Reste à savoir dans quel poirier sans poires étaient taillées les croix que Provenzano portait sur la poitrine.

DROGUE. – Jusqu'à la capture de Riina, la mafia tirait une grande partie de ses revenus, sinon la plus grande, de l'importation et de la transformation de la drogue (Leoluca Bagarella, le beau-frère de Riina, était un as du laboratoire clandestin).

Mais le nom de Provenzano n'apparut jamais dans les enquêtes sur les trafics de stupéfiants, même quand on découvrit le vaste réseau international connu sous le nom de « Pizza connection ». Ce qui alimenta la théorie selon laquelle Provenzano, pour des raisons morales, ne s'intéressait pas au trafic de drogue.

Mais, comme l'écrivent Palazzolo et Prestipino, les enquêteurs commirent là une colossale erreur.

En 1981, la brigade mobile d'Agrigente intercepta plusieurs conversations téléphoniques entre le boss mafieux Carmelo Colletti et l'entreprise ICRE de Bagheria, dans lesquelles Colletti demandait à Leonardo Greco si le comptable était arrivé et si les comptes étaient à jour. Parfois, c'était le mystérieux comptable lui-même qui lui répondait. La police aurait dû avoir des soupçons, ne serait-ce que pour la bonne raison que Colletti n'était pas entrepreneur. Puis Colletti fut assassiné et sa veuve déclara que chaque fois que son mari allait à l'ICRE de Bagheria, il revenait avec des « liasses de billets de cinquante mille lires ».

On voit que le comptable soldait les comptes avec ponctualité. Bien des années plus tard, Angelo Siino expliqua que l'ICRE était le centre névralgique du plus grand trafic de drogue jamais réalisé entre la Sicile, la Suisse, la Turquie et les Etats-Unis et que le « comptable » était Bernardo Provenzano, chargé de répartir les bénéfices.

On alla alors repêcher dans les archives du tribunal les vieilles écoutes téléphoniques entre Colletti et l'ICRE. Entendre la voix de

Provenzano aurait été un joli coup. Et l'inculper pour trafic de drogue aussi.

Mais les bobines avaient disparu.

ÉCRITURE. – On possède très peu de messages manuscrits de Provenzano.

Ce sont presque toujours des notes prises pour ne pas oublier d'aborder tel ou tel sujet dans les *pizzini* suivants.

L'un d'eux, sur une feuille à petits carreaux, se présente ainsi :

OBJET

1) Scaliddi. Beau-frère, objet : promis et pas tenu (ils ont trouvé l'argent 10, c'est le 5 qui l'a. Et 15. Le 12 PAS TENU)

2) Tagliavia Travaux de reboisement. Demandé où nous en sommes. Réponse Un mot a été dit.

3) Demander où nous en sommes pour…

Il s'agit de toute évidence d'une liste incomplète de personnes qui n'ont pas tenu leurs engagements.

Dans le cas du reboisement, les personnes concernées ont répondu au rappel de paiement par un engagement précis *(Un mot a été dit),* mais, l'échéance passée, rien n'est venu.

Le *manquement à la parole donnée* jetait Provenzano dans une colère froide, qu'on lit dans les mots soulignés.

« *'Uporcu pi la cuda e l'omu pi la parola »,* disent les paysans siciliens : on voit le cochon à sa queue et l'homme à sa parole, où le mot « parole » ne désigne pas le langage, mais la parole donnée, qu'on doit respecter coûte que coûte.

Par ailleurs, ces quelques lignes montrent que Provenzano a le plus grand mal à tenir un stylo. C'est une des raisons pour lesquelles il préfère utiliser la machine à écrire.

À la machine, les fautes sont si nombreuses et se répètent si souvent, toujours les mêmes, qu'elles deviennent un style. Auquel beaucoup de ses correspondants finiront par s'adapter d'une façon ou d'une autre.

Mais ces fautes recèlent aussi un petit mystère, comme tout ce qui concerne Provenzano.

Quand, en 1998, on montra des *pizzini* à maître Salvatore Traina, alors défenseur de Provenzano, il exprima sa surprise. « Je ne reconnais pas l'écriture de mon client. J'ai donc de sérieux doutes sur l'authenticité des lettres qui lui sont attribuées. Les courriers que Provenzano m'a adressés pendant des années n'ont jamais comporté aucune faute. » Est-il possible que Provenzano, semi-analphabète comme il l'était, n'ait jamais fait de faute ? Si les courriers à son avocat n'en comportaient pas, cela signifie qu'on les avait écrits à sa place.

N'oublions pas toutefois que le même maître Traina déclara, dix jours avant l'arrestation de Provenzano, que son client était mort et enterré, alors qu'il était encore en pleine activité.

ÉLÉGANCE – Quand la police perquisitionna la bergerie de Montagna dei Cavalli où Provenzano vécut la dernière période de sa cavale, elle trouva, parmi bien d'autres choses, pas moins de sept pull-overs de grande marque, en cachemire, un pantalon bleu d'excellente coupe et un autre en velours qui ne devait pas être donné. Le tout dans un sac de voyage.

Bref, on comprit qu'à une époque, Provenzano s'était habillé avec élégance. Ce que confirma Angelo Siino, un repenti qui avait pratiqué le boss d'assez près.

Quand il se cachait à Palerme, Provenzano, pourtant recherché par la police, se faisait parfois accompagner en centre-ville et il lui arrivait d'entrer dans les meilleures boutiques pour acheter un vêtement qu'il avait repéré en vitrine.

« En effet, il portait des vêtements coûteux », commenta Siino.

Quand il aurait pu être dangereux pour lui de sortir, Provenzano envoyait le même Siino faire ses achats.

« Disons que j'avais du goût. Une fois, j'ai vu Provenzano porter une des vestes que je lui avais achetées. »

Donc, non seulement Provenzano y mettait le prix, mais il visait à l'élégance.

Ce qui ne laisse pas d'étonner, car, ne connaissant de lui qu'une photo d'identité jaunie, vieille de quarante ans, on avait tendance à assimiler sa silhouette à celle d'autres chefs mafieux – à commencer par Totò Riina – qui, au moment de leur capture, portaient en général des vêtements quelconques, achetés à l'évidence sur des marchés de quartier et pas à la bonne taille. Pantalons flottants ou en accordéon, vestes aux manches trop courtes ou à la carrure trop

large. Des paysans mal à l'aise dans des vêtements de ville. En comparaison, l'ex-boss Buscetta avait des allures de lord Brummel.

Sans compter que les images de sa capture montrant un Provenzano à l'allure plutôt négligée ont achevé de nous convaincre que Provenzano ne s'habillait pas mieux que les autres. L'étonnement fut grand d'apprendre qu'il n'en avait pas toujours été ainsi.

Mais tous les mafieux négligeaient-ils leur apparence ?

Tous, sûrement pas. Certains d'entre eux, Stefano Bontade par exemple, allaient souvent à Rome traiter avec des hommes politiques de tout premier plan, entretenaient des relations personnelles avec des entrepreneurs et des industriels, fréquentaient des restaurants et des hôtels de luxe. Ils devaient s'habiller en conséquence.

On raconte qu'un élu, à qui on avait présenté Bontade à Rome, n'avait pas su cacher sa surprise en découvrant un monsieur distingué et courtois. Bontade l'avait remarqué et, en sortant, avait glissé à l'ami qui l'accompagnait : « Ce type s'attendait à voir un pedzouille. »

Provenzano avait sans doute une élégance naturelle. Déjà à l'époque où il encaissait pour le compte de Liggio, il était toujours tiré à quatre épingles. Peut-être craignait-il de passer pour un nécessiteux demandant l'aumône. Pendant les longues années où il fut le protecteur et dieu tutélaire des affaires juteuses de Vito Ciancimino au poste de maire de Palerme, il afficha son élégance comme une arme. Une arme qui rassurait au lieu de menacer, car elle le désignait comme un homme du monde, capable de comprendre, d'accepter, de transiger.

Résultat : un entrepreneur qui n'avait encore jamais rencontré Provenzano mais qui, informé de ses précédents sanguinaires, connaissait sa réputation de tueur sans états d'âme avait un choc positif à le voir si élégant, si soigné de sa personne et, en apparence, si conciliant.

Car Provenzano a toujours appliqué avec succès la stratégie de l'apparence. D'ailleurs, le jugement erroné que Liggio donnait de lui

(« il avait une cervelle d'oiseau ») est peut-être le résultat d'un calcul précis de Provenzano : faire preuve de capacités intellectuelles limitées pour échapper aux risques qui, dans l'entourage de Liggio, guettaient les types trop malins.

Le grand La Fontaine n'a-t-il pas simulé avec succès la bêtise à la cour du roi, un lieu où un excès d'intelligence éveillait de dangereuses jalousies ?

Pendant sa période de clandestinité palermitaine, Provenzano s'habillait comme un milord. Dans sa seconde période, il s'est plu à se déguiser en frère laïc dégagé des biens de ce monde, en négligeant ses vêtements et en arborant une grosse croix sur la poitrine.

Pris dans son rôle, il rédigeait des *pizzini* pétris d'humilité.

Parfois, quand il prenait congé d'un visiteur, il lui offrait une image pieuse de Jésus crucifié. Pour un peu, il l'aurait béni.

ÉPIPHANIE – Il ne s'agit pas ici de la fête religieuse, mais de l'épiphanie au sens tout laïque d'apparition, de manifestation.

Quand le commissaire adjoint Cortese et ses hommes surveillent sans relâche, pendant des jours et des nuits, la bergerie de Montagna dei Cavalli, ils sont comme des chiens de chasse qui flairent le gibier sans le voir. Les policiers n'ont pas la moindre certitude que les lieux soient habités : la porte est toujours fermée, les fenêtres sont condamnées et pas un filet de lumière ne filtre la nuit. Mais si la bergerie est vide, le propriétaire, Giovanni Marino, qui utilise la remise voisine comme laiterie pour fabriquer ses fromages, a un comportement bien étrange. Il lui arrive de s'approcher de la porte fermée et, à l'évidence, de parler. Avec qui ? Avec le vent ? Avec les oiseaux ? Avec le mur ? Une autre fois, on le voit grimper sur un muret, près de la bergerie, pour rectifier l'orientation d'une antenne de télévision.

Mais à quoi sert une télévision bien réglée dans un logis inhabité ?

Enfin, le 11 avril au matin, on assiste à une épiphanie partielle. Marino sort de sa remise et, une fois de plus, s'arrête devant la bergerie. La porte s'entrebâille, laissant passer une main qui tend un paquet, puis se referme.

Une main ! Cette main signifie qu'une personne vit cachée là, et cette personne ne peut être que Provenzano.

Mais il vaut mieux attendre encore : si la bergerie se révélait être une fausse piste, le travail de plusieurs années serait perdu.

Peu après, chargé d'un sac, le vieux Bernardo Riina arrive devant la porte de la bergerie. Il pose son sac par terre et entame une conversation avec Marino. Puis l'objectif de la caméra saisit le

moment où il entre dans la bergerie. Quelqu'un lui a ouvert la porte. Cette fois, il ne s'agit pas d'une épiphanie, mais de son contraire, une disparition.

C'est la confirmation que la bergerie est occupée. En outre, les policiers savent que ce sac est parti de chez Provenzano le week-end précédent.

Sans attendre davantage et après avoir consulté les trois magistrats responsables de la traque de Provenzano (Giuseppe Pignatone, Michele Prestipino et Marzia Sabella), le commissaire adjoint Cortese donne l'assaut à dix heures trente. Il enfonce la porte, entre, reconnaît aussitôt Provenzano pétrifié, écarte le foulard qu'il porte autour du cou pour vérifier si la cicatrice décrite par tous les repentis est bien là et déclare : « Vous êtes Bernardo Provenzano et je vous arrête. » Provenzano ne réagit pas, déboussolé. À deux pas de lui, un téléviseur retransmet les résultats des élections législatives.

FAMILLE. – Le mafieux a deux familles : sa famille stricto sensu et sa famille mafieuse. La famille mafieuse est toujours une famille élargie, ouverte. Elle possède un noyau originel, une cellule qui lui donne son nom. Cette cellule est formée de personnes unies par des liens de sang, des relations de parenté. Elle est entourée d'un cercle large formé par les amis, les amis des amis de la famille, les affiliés et les associés à différents niveaux hiérarchiques.

Les familles mafieuses s'implantaient en général dans les villes, et leur pouvoir s'étendait sur un ou plusieurs quartiers, mais le trio Liggio-Riina-Provenzano, qui se constitue à Corleone, n'appartient à aucune. C'est un seul corps qui prend le nom de « les Corléonais » et qui, en remportant la guerre contre les familles palermitaines, bouleverse en profondeur l'organisation de la mafia.

Quant à sa famille stricto sensu, le mafieux lui porte une dévotion égale, sinon supérieure, à celle qu'il manifeste à la famille élargie de la mafia.

L'épouse d'un mafieux est presque toujours au courant des activités criminelles de son mari. Elle lui apporte souvent une aide matérielle et un soutien moral, allant parfois jusqu'à le conseiller.

Ne pas tromper son épouse – un commandement que la mafia respecte et fait respecter – n'est pas une exigence morale comme les mafieux voudraient le laisser croire, mais une précaution élémentaire. Une épouse trompée qui veut se venger pourrait livrer bien des secrets.

Pour les mêmes raisons, les mafieux se gardaient autrefois de tuer leur victime en présence de sa mère : une mère qui voit tuer son fils sous ses yeux est capable de n'importe quelle vengeance, bien plus qu'un père ou qu'un frère.

Comme toutes les familles au monde, les familles de mafieux comptent des enfants. Mais tous les enfants de mafieux ne suivent pas les traces paternelles. Jusque dans les années qui suivirent le débarquement allié en Sicile (1943), la mafia était encore un héritage que les enfants devaient accepter sans trop y regarder. Elle était dynastique. Par la suite, les choses ont changé. Le juge Prestipino est convaincu que ce changement résulte d'une sorte de pacte matrimonial entré en vigueur il y a une cinquantaine d'années : la femme accepte de devenir l'alliée de son mari à condition que les enfants soient, autant que possible, exemptés de l'obligation de succession, voire totalement immunisés contre le virus mafieux. C'est un échange qu'elle propose : sa complicité contre le salut de ses enfants.

Nous n'avons pas la belle vie, a écrit Provenzano. Et aucune mère ne désire pour son enfant une vie de danger. Alors, par un travail de fond habile, peut-être avec l'accord tacite de son mari, elle réussit parfois le miracle de détourner ses enfants de l'exemple paternel (fascinant pour des jeunes), sans pour autant détruire chez eux le respect qu'ils doivent à leur père.

Bernardo Provenzano est un bon père de famille. Son absence forcée, qui l'empêche de voir grandir ses deux enfants, lui pèse. Quand son fils Francesco Paolo doit s'inscrire à l'Université, Provenzano écrit à Paolo Lipari de lui envoyer le descriptif des différents cursus d'études afin de pouvoir le conseiller. Francesco Paolo fera des études de langues. Mais il se plaindra de l'impossibilité de communiquer avec son père : « Quand j'étais en master et que je devais passer mon dernier examen, tout le monde se contrefichait que je puisse avoir mes problèmes. Je devais filer doux devant lui, comme je l'ai toujours fait, depuis que j'étais petit. »

Mais cette absence de communication ne venait-elle pas d'un malaise secret de Provenzano à l'égard de son fils ? Du reste, quel sujet de conversation auraient-ils encore pu trouver ?

FÊTES. – Religieuses, bien sûr. Car il n'est pas question que l'État autonome de la mafia célèbre les fêtes nationales italiennes.

Provenzano n'en néglige aucune.

Même quand la police le traque et qu'il aurait d'autres chats à fouetter.

Je vous souhaite à tous de passer De Bonnes Heureuses et Sereines Saintes Fêtes De Pâques.

Les majuscules sont de lui.

À l'occasion de Pâques, pour ce que le bon Dieu veut bien nous envoyer, je vous souhaite de tout cœur de passer DE BONNES HEUREUSES ET SEREINES SAINTES FÊTES DE PÂQUES avec tous ceux qui vous sont chers.

Là aussi, la phrase est en majuscules dans l'original.

Parfois, il accompagne ses bons vœux d'un petit cadeau :

Je vous souhaite une Heureuse sainte fête de Noël… Vous devez ouvrir cette bouteille quand vous serez tous ensemble, toute la famille. Un doigt à ma santé.

Pendant ses années de clandestinité, Provenzano dressait sans doute une crèche « de campagne », car, dans la bergerie où il a été arrêté, la police a retrouvé une statuette représentant la sainte Famille dans une étable.

Dans un autre *pizzino,* Provenzano écrit :

Dites-moi si nous connaîtrons une Sainte fête de Noël.

La tonalité de ce vœu est en revanche un peu sinistre. Provenzano veut que les questions restées en suspens, l'argent à percevoir, les affaires à conclure, bref tout soit réglé avant le 25 décembre. Afin que

chacun (comprendre : Provenzano, mais surtout ses subordonnés qui ont fait les choses à moitié) puisse *connaître une Sainte fête de Noël.*

Sinon il pourrait arriver des *pizzini* terrifiants, comme celui-ci :

Je vois que vous êtes comme un écueil au milieu de la mer où on vient s'échouer quelle que soit la direction du vent, du moins moi sur vous…

GRAMMAIRE, FAUTES DE. – Un jour, la police intercepte une conversation de Pino Lipari avec son fils Arturo au parloir de la prison de Pagliarelli, où il l'instruit sur la meilleure façon d'écrire un *pizzino* à Provenzano.

« Je fais mon possible… c'est plein de fautes de grammaire… Je me bats avec la grammaire… »

Et jusque-là, on pourrait comprendre. Pino semble dire à Arturo (qui est plus instruit que son père) que lui, Pino, fait trop de fautes de grammaire et qu'il convient donc d'intervenir pour rédiger la lettre dans une langue correcte.

Mais non. En réalité, il exhorte son fils à écrire avec des fautes de grammaire délibérées.

« … c'est fait exprès, tu comprends ? Se tromper sur les verbes par exemple… Tu comprends, Arturo ? Mal conjuguer un verbe de façon à dire… certaines expressions typiques chez lui… »

Donc, les fautes de grammaire sont voulues. Mais pourquoi ?

Provenzano était à moitié analphabète, les fautes de grammaire et de syntaxe sont légion dans ses *pizzini* et rendent parfois leur compréhension ardue. Mais pourquoi tout le monde, y compris des diplômés de l'Université et de respectables membres de professions libérales, cherche-t-il à se conformer à son « style » *(certaines expressions typiques chez lui) ?*

Plusieurs interprétations se présentent.

Les enquêteurs ont supposé qu'il pouvait s'agir d'un code.

Mais un code basé sur des erreurs de grammaire devrait suivre des règles précises pour être décrypté. Il faudrait par exemple toujours déformer de la même façon la conjugaison du verbe avoir au

subjonctif (c'est-à-dire écrire toujours *avrebbi* pour *avessi)* ou bien ne jamais oublier de mettre à tort un accent sur le *a* de la conjonction *ma* (« mais »).

Mais Pino Lipari ne donne pas de règles précises à son fils, il lui dit seulement de déformer des verbes au hasard.

Ce n'est donc pas un code.

Il faut exclure aussi que Provenzano, voyant arriver une lettre rédigée dans une langue impeccable, ait des soupçons et pense qu'il s'agit d'une lettre écrite par la police, un piège en somme.

Provenzano recevait des lettres et des *pizzini* de gens d'un certain niveau, qui maîtrisaient très bien l'orthographe et ignoraient qu'ils auraient dû se camoufler derrière des fautes de grammaire.

Une hypothèse plausible est qu'il s'agit, aussi incroyable que cela puisse paraître, d'un acte de respect.

Provenzano s'excuse souvent pour les fautes qu'il commet en écrivant, il en a presque honte.

Et les autres, ceux qui écrivent mieux que lui, ne veulent pas étaler leur supériorité. Même pas en ce domaine.

Une autre hypothèse est que s'approprier en partie le « style » de Provenzano – et seuls ses hommes les plus proches le font – signifie partager le même langage. Lequel, devenant alors un κοινὴ διάλεκτος (koinè diàlektos, une langue commune) marquerait une appartenance.

HUMILITÉ. – Les écrits de Provenzano regorgent de professions d'humilité.

Il répète de façon maniaque en toute occasion aux autres membres des familles mafieuses qu'il n'entend pas exercer son pouvoir de chef des chefs, en commandant autoritaire ou en dictateur à la façon de Totò Riina, mais en *primus inter pares*. Il lui fallait faire oublier le Provenzano d'avant, celui qui ne tolérait aucune erreur et encore moins la désobéissance. Toute transgression coûtait la vie.

Il voulait suivre l'enseignement des grands boss mafieux du passé, comme Calò Vizzini qui affirmait volontiers et en sicilien : *lu nuddu sugnu*. Je ne suis personne.

Ulysse aussi, qui aveugla le Cyclope, avait déclaré n'être personne.

On trouve alors sous la plume de Provenzano des phrases telles que :

Avec la volonté de Dieu, je veux être un serviteur, ordonnez et si possible dans le calme et la réserve, essayons d'avancer, j'ai très bon espoir pour vous en votre collaboration.

… Mon but est de vous prier…

… je suis né pour servir…

Il pousse le raffinement jusqu'à déclarer qu'il sollicite, lui Provenzano, un conseil de la personne qui s'est adressée à lui :

Tu me demandes si j'ai un conseil à ce sujet, j'attends la même chose de toi, que tu puisses me conseiller…

Par conséquent, jamais il ne donnera un ordre, tout au plus prendra-t-il une décision après avoir recueilli les différents avis et il l'exprimera sous forme de conseil.

Mais personne ne se permettra de rester sourd à ce conseil qui, en réalité, constitue un ordre, du moment que, non seulement il émane de Provenzano, mais qu'il a valeur de dénominateur commun entre des avis opposés, qu'il est l'expression d'un équilibre délicat entre des intérêts rivaux.

Et cette façon de commander était très bien reçue.

Pasquale Badami, par exemple, représentant de la famille de Villafrati, lui écrit :

… je me fie totalement à tout ce que vous me conseillerez ou m'apprendrez…

Provenzano ne manque pas de souligner les situations fâcheuses où se sont retrouvés ceux qui n'ont pas voulu suivre ses humbles conseils. Il écrit à Giuffrè :

… Pour ce que tu me dis maintenant du gros, que veux-tu que j'y fasse ? Ils me demandent comment ils doivent se comporter ? Qui suis-je pour pouvoir leur dire comment se comporter ? Pour son bien, je disais à B n. comment se comporter, et toi aussi, et tu en es témoin, il ne m'écoutait pas, j'espérais qu'il comprendrait, mais malheureusement non.

Après l'arrestation de Benedetto Spera, ses hommes s'adressent à Provenzano pour résoudre les problèmes qui se posent dans leur secteur. Alors, dans un message à Giuffrè, Provenzano déplore que ces problèmes subsistent parce que « B n. » n'a pas voulu suivre ses précieuses suggestions.

Mais quand quelqu'un avait réglé un gros problème grâce à ses conseils, Provenzano exprimait volontiers sa satisfaction, qui était une sorte de reconnaissance venue d'en haut :

Tu es content d'entendre que moi aussi je suis content…

IMMERSION. – C'est la ligne de conduite adoptée par Provenzano après l'échec de la stratégie militaire explosive de Riina.

Le nouveau mot d'ordre, rigoureux et impératif, est le suivant : la mafia doit à tout prix se faire oublier.

Il faut tramer dans l'ombre, comme écrirait un journaliste dépourvu d'imagination. Chausser, non des chaussures cloutées, trop bruyantes, mais des mocassins à semelle de caoutchouc. L'idéal serait d'arpenter les allées du pouvoir d'un pas d'ange, un centimètre au-dessus du sol.

Comme on disait en sicilien, les rafales de mitraillette ont fait trop de *scrusciu,* les bombes et le T.N.T. de Riina, trop de *rumurata,* trop de *burdellu*. Sans compter la presse et la télévision qui ont fait caisse de résonance et amplifié le vacarme des explosions. Les déflagrations ont pénétré tous les foyers italiens et provoqué l'indignation, la colère, la honte. On a vu des cortèges de protestation dans les rues, des draps pavoisant les balcons et les fenêtres, des arbres plantés en commémoration, des slogans sur les murs : autant de gestes qui, avant les attentats sanglants contre les juges antimafia, étaient inconcevables.

Toutes ces réactions pouvaient préluder à un changement d'attitude radical d'une majorité de Siciliens à l'égard de la mafia. L'adhésion pouvait très vite tourner à la franche exécration, au refus déclaré.

La colère qui éclata aux funérailles du juge Giovanni Falcone, d'abord, et du juge Paolo Borsellino, ensuite, ne fit qu'alourdir le climat de crise qui régnait alors dans la mafia. Jamais la population ne s'était unie de la sorte pour invectiver la mafia.

Il y eut des remises en question.

« Cosa Nostra aujourd'hui n'est plus qu'une machine à tuer », déclara Luigi Ilardo en 1994.

« On a fait des choses très graves », fut le commentaire de Lipari sur les années sanglantes des attentats.

Or la stratégie de l'immersion permettait de contrôler les marchés publics tout aussi bien.

« Si une entreprise était, disons, récalcitrante, c'est-à-dire qu'elle ne voulait pas se mettre en règle, on nous demandait d'y aller sur la pointe des pieds », déclare Giuffrè à propos du cours nouveau imposé par Provenzano et accepté de façon presque unanime, sans résistance notable.

Mais Provenzano adopta-t-il la stratégie de l'immersion pour la seule et unique raison que la mafia était largement gagnante si elle couvrait ses affaires d'un voile de silence ?

Ou bien y trouvait-il aussi (et peut-être surtout) un intérêt personnel ? Giuffrè est très clair à ce sujet : Lipari et Cannella ont aidé Provenzano à se refaire une virginité parce qu'il sortait mal en point de la période des attentats. Son image en avait souffert. Ce groupe a ainsi été perçu comme opposé à la stratégie de l'attaque frontale contre les représentants de l'État. Mais il n'en était rien. Parce qu'en matière d'assassinats politiques, Provenzano était le premier de tous. Sauf qu'un moment arriva où Lipari dut restaurer son image. Avant tout, pour éviter l'arrestation. Et aussi pour des raisons économiques.

D'une pierre deux coups, par conséquent. Des cendres de ces attentats sanglants, renaît le nouveau Provenzano, celui qui aura la réputation d'être « juste » et « bon ».

Jusqu'à la « sainteté », il ne restait qu'un pas, vite franchi.

INDÉCISION. – Habitués à la rapidité de décision de Riina et de Bagarella, qui se lançaient dans toutes leurs entreprises bille en tête, et donc à l'aveuglette, sans évaluer au préalable toutes les conséquences ni les réactions possibles, beaucoup de mafieux se méprirent, confondant dans un premier temps les atermoiements de Provenzano avec un manque d'aptitude au commandement, comme disent les militaires, et lui reprochèrent, par-derrière bien sûr, d'être un indécis.

Mais Provenzano est quelqu'un qui recommande à ses hommes d'*écouter toujours l'autre son de cloche*. Il est le premier à appliquer ce principe, en essayant de peser le pour et le contre, de poser une option et son contraire sur les plateaux de la balance, de prévoir les conséquences et les contrecoups de chacune de ses décisions. Et surtout, il prend le temps de réfléchir pour y voir clair.

Il ne s'agit pas d'indécision, mais d'extrême prudence. C'est un vieux renard, qui a appris à ses dépens toutes les ruses pour tirer son épingle du jeu. En outre, Provenzano sait qu'une décision inconsidérée peut déclencher une nouvelle guerre entre familles rivales et ce serait un coup mortel porté à sa stratégie de l'immersion.

Mais quand sa décision est arrêtée, il n'y revient pas et l'impose aux plus récalcitrants.

INFIRMIER, LA ROUTE DE L' – L'ex-géomètre Pino Lipari était un des principaux conseillers de Provenzano et l'administrateur de ses biens. Lipari fut incarcéré à la prison de Pagliarellli, où, ingéniosité aidant, il garda le contact avec Provenzano.

Par exemple, quand il devait lui envoyer un message, il l'écrivait en secret dans sa cellule, coupait la feuille en deux, repliait cette moitié plusieurs fois et la cousait dans le revers de son pantalon. Puis il donnait au gardien son linge sale, pantalon compris, pour qu'on l'envoie chez lui, où sa femme se chargeait de le laver. Il va sans dire que madame récupérait cette moitié de message avant de procéder au lavage. L'autre moitié arrivait avec le sac de linge suivant. Ainsi, dans l'hypothèse malheureuse où un gardien aurait découvert le message dissimulé dans le pantalon, il n'y aurait rien compris puisqu'il en manquait la moitié.

Le même système était adopté pour réceptionner les *pizzini* de Provenzano.

Mais pour les enquêteurs, le problème était le suivant : comment acheminait-on le message reconstitué jusqu'à la cache de Provenzano ? Et comment les *pizzini* de Provenzano arrivaient-ils à M^{me} Lipari ? Bref, qui était l'estafette ?

Le fils de Lipari, Arturo, rendait souvent visite à son père en prison. Un jour, les policiers chargés des incontournables écoutes, assistent à un étrange dialogue entre père et fils.

« Tu as une réponse à lui donner ? demande Arturo.

— Il faut que je la prépare, répond Pino Lipari.

— Parce que, étant donné que l'infirmier…

— Mais il a dit de suivre cette route ? » le coupe son père.

Le fils ne répond pas, il enchaîne : « … parce qu'il passe lundi, il se marie et il part en voyage de noces. Il rentre le 14. »

Quelques jours plus tard, l'infirmier est de nouveau au centre des préoccupations de Pino Lipari.

« Comment on fait pour cet infirmier ?… Trouvez une solution. »

Et son fils : « La dernière fois, il est venu me voir au bureau, parce qu'il était de passage. Il était en vacances. »

Lipari ne voit pas d'un bon œil le contact entre son fils et cet infirmier qu'on peut relier directement à Provenzano, puisque c'est son neveu, et qui, un jour part en voyage de noces et un autre en vacances. Lipari a besoin d'un canal sûr, car Brusca, qu'on a arrêté, parle trop.

« C'est pour ça que je te le dis… essayons pour l'infirmier… qu'il prenne une autre route. »

Mais Arturo est contre le remplacement de l'infirmier et, dans sa riposte, laisse échapper une information précieuse pour les enquêteurs qui essaient d'identifier la mystérieuse estafette.

« Mais ce gars est son parent proche… celui qui a le terrain à côté de Damiano. »

Palazzolo et Prestipino expliquent :

> Damiano était le nom du propriétaire de l'immeuble où les Lipari avaient le siège de leurs sociétés : sa femme apparaissait comme la propriétaire d'un terrain à Carini, limitrophe avec la propriété de Francesco Alfano, beau-frère de Provenzano, car il avait épousé la sœur de sa compagne Saveria. Francesco Alfano et Nicoletta ont un fils, Vito, infirmier en pneumologie à l'hôpital Villa Sofia de la rue Ingegneros, à Palerme. Une vérification rapide confirma aussi que cet infirmier s'était marié récemment.

Les enquêteurs découvrent donc l'identité de l'infirmier. Mais ils ne bougent pas, ils veulent remonter maillon après maillon la chaîne des messagers et des estafettes, dans l'espoir qu'elle les mènera à Provenzano.

Au bout du compte, Lipari se résigne à en passer par l'infirmier :

… nous suivrons la nouvelle route de l'infirmier, en nous guidant réciproquement, avec la plus grande prudence, en mettant un filtre sûr entre nous.

Mais la police aussi suit *la route de l'infirmier,* sans perdre une minute de vue Vito Alfano et en truffant de micros l'hôpital où il travaille.

Le *filtre sûr* dont parle Lipari (synonyme de nouveaux détours dans le parcours déjà tortueux des *pizzini*) a été identifié en la personne de Giuseppe Lampiasi, dit Peppe, qui avait épousé une des filles de Lipari et fréquentait lui aussi les hôpitaux.

Un jour, une caméra placée devant un ascenseur de l'hôpital où travaillait Vito Alfano avait filmé Vito et Peppe qui pénétraient ensemble dans la cabine en faisant mine de ne pas se connaître. Mais à l'intérieur de l'ascenseur, une autre caméra les avait filmés qui, restés seuls, se donnaient l'accolade, s'embrassaient et échangeaient des *pizzini.*

En suivant le *filtre,* on avait pu rattacher un nouveau maillon à la chaîne : l'estafette suivante fut identifiée en la personne de Paolo Palazzolo, beau-frère de Provenzano.

Tout ceci pourrait donner à penser que le réseau des estafettes et des messagers était formé de personnes apparentées, mais en réalité il y avait beaucoup d'estafettes et de messagers différents. Le réseau était souple, il pouvait s'élargir ou se resserrer à la demande.

C'est si vrai que, lorsque Lipari et Provenzano décidèrent d'abandonner *la route de l'infirmier* parce qu'ils avaient compris que la police l'avait découverte, la communication entre eux ne fut pas coupée.

JÉSUS-CHRIST. – Sur les sentiments religieux de Provenzano, se reporter à l'entrée « Religion ».

Le propos ici est d'évoquer deux cas au moins, où les remerciements que Provenzano adresse à Jésus-Christ pour le secours qu'il lui aurait accordé donnent à penser que ce Jésus-là s'était incarné en un prêtre ou en un religieux à l'identité bien précise.

Un ex-voto naïf du dix-neuvième siècle, exposé à Agrigente jusqu'à une date récente près d'une statue miraculeuse de la Vierge, montrait une forêt où un brigand, surpris tromblon en bandoulière, essuyait le tir de deux carabiniers portant bicorne comme les gendarmes de Pinocchio. En haut à droite, sur un petit nuage, le peintre avait représenté la Vierge qui, tendant un bras miraculeux, attrapait le brigand par la peau du cou pour le soustraire à la trajectoire des balles. Dessous, l'inscription traditionnelle : « Reconnaissance ». Pour la grâce concédée au brigand, bien sûr. Provenzano n'est pas dans ce registre naïf. Mais s'il avait commandé à un peintre de charrette un ex-voto pour l'aide que Jésus lui avait apportée dans ces deux occasions, le visage du Christ n'aurait pas du tout été celui que nous lui attribuons d'ordinaire.

Le premier cas se situe à un moment délicat de la clandestinité de Provenzano.

Le 30 janvier 2001, les hommes de la brigade mobile font irruption dans une ferme de Mezzojuso en espérant y trouver Provenzano mais tombent sur Benedetto Spera. Leur déception est immense car ils sont arrivés jusque-là en sachant qu'un ancien chef de clinique, Vincenzo Di Noto, devait venir examiner un vieux

Corléonais, membre du directoire de la mafia et malade de la prostate. Des éléments qui correspondent à Provenzano.

Mais non, il s'agit de Benedetto Spera, boss de Belmonte Mezzagno, qui devait rencontrer Provenzano.

Et le plus fort, c'est que Provenzano, alerté, se trouve à deux pas de la ferme, immobile à la lisière de la forêt. Voyant arriver la police, il s'enfuit à la recherche d'un abri et Jésus-Christ, sorti de nulle part, l'aide à se mettre en lieu sûr. Il se trouve que le lendemain, Provenzano fêtait ses soixante-huit ans : Jésus tombait vraiment à pic. Quand, peu après, Giuffrè lui écrit pour lui proposer une cache, Provenzano répond :

Je remercie mon Jésus adoré, pour le moment c'est lui qui a trouvé la solution.

Les enquêteurs soupçonnent Jésus de s'être incarné pour l'occasion en un religieux, qui accueillit Provenzano dans son couvent.

Le second cas se situe en mars 2002.

Provenzano apprend que les carabiniers ont réussi à placer une caméra dans une ferme de Vicari, qu'il considérait comme un lieu de réunion idéal.

Aussitôt, il demande à Giuffrè de vérifier partout qu'il n'y ait pas de caméras et de s'assurer que, quoi qu'il en soit, les hommes ne parlent *ni à l'intérieur ni à proximité des voitures,* ni même à côté de bâtiments, fussent-ils en ruines. Et il conclut :

Ne me remercie pas… remercie Notre Seigneur Jésus-Christ.

On voit mal Notre Seigneur Jésus-Christ en tournée de contrôle dans cette ferme.

On est plus fondé à supposer que Provenzano a été informé par une personne infiltrée et que cet informateur au-dessus de tout soupçon – un prêtre, un frère, un policier corrompu ? – était en mesure de recueillir des informations précieuses sur un territoire qui, en plus, à l'époque, était contrôlé par Giuffrè.

JUSTICE. – Le sicilien dispose d'un certain nombre de proverbes en la matière. *Cu havi dinari e amicizia teni 'n culu la Giustizia* (Qui a argent et amis encule la justice). *La Giustizia è fatta a manicu di mola* (La justice est droite comme un manche de meule à aiguiser ; c'est-à-dire tordue par nature). *Judici, prisidenti e avvucati / in Paradisu nun 'nni truvati* (Jamais au paradis on ne rencontra / déjugé de président ou d'avocat). *Lafurca è pi lu poviru, la Giustizia pi lu fissa* (La potence est pour les pauvres, la justice pour les benêts). *La liggi pi' l'amici s'interpreta, pi' l'autri s'applica* (Pour les amis, la loi s'interprète ; pour les autres, elle s'applique). *Lu codici è fattu da li cappeddi pi jiri 'n culu a li coppuli* (La loi est faite par les chapeaux pour enculer les bérets ; c'est-à-dire par les messieurs bien habillés au détriment des pauvres gens). Sur une écoute téléphonique, les enquêteurs eurent l'occasion d'entendre un proverbe efficace forgé par Nino Rotolo : Les procès sont comme les *muluna,* c'est-à-dire comme les pastèques : tant qu'on ne les a pas ouvertes, on ne peut pas savoir ce que réserve l'intérieur.

On pourrait citer des centaines d'autres dictons populaires prouvant que les Siciliens ont chevillée au corps la méfiance à l'égard de la justice, dont les textes auraient été rédigés par la classe dominante pour soumettre et brimer les petites gens.

Pendant des siècles, la mafia a prospéré dans ce bouillon de culture, proposant une justice qui se substituait à celle de l'État et dont elle a su imposer les règles en les appliquant avec bien plus de rigueur que police, carabiniers et magistrats n'ont su (et pu) appliquer les lois italiennes.

Le vrai chef mafieux d'autrefois se sentait investi de l'autorité du juge unique, du garant sévère, mais équitable, de la justice.

Il était comme un juge en mesure de décréter une condamnation à mort, sans que l'accusé puisse bénéficier d'avocats de la défense ni de témoins à décharge. Seuls les critères de justice (mafieuse) du juge, son respect de la loi non écrite décidaient du sort de l'accusé, dans un sens comme dans l'autre.

La motivation de la sentence était presque toujours inscrite en clair sur le cadavre du condamné : un caillou dans la bouche (il a trahi), chaussures posées sur la poitrine (il voulait fuir), organes génitaux mutilés (crime sexuel), une raquette de figuier de Barbarie dans la poche (il a volé de l'argent à la mafia), organes génitaux mutilés et placés dans la bouche (relation adultère avec la femme d'un mafieux).

Dans un tel contexte, tuer n'était pas une faute, mais l'application d'une décision de justice et parfois, le juge lui-même faisait office de bourreau, sans pour autant se sentir déchu de ses hautes fonctions.

C'est le sens du virage à cent quatre-vingts degrés que Provenzano impose à la mafia : revenir aux bonnes vieilles méthodes qui ont fait leurs preuves.

On commence par réfléchir, examiner, soupeser, évaluer, et puis, en dernier recours, on procède à l'exécution. Mais il faut faire son possible pour ne pas prononcer la peine capitale, car, tout bien pesé et considéré, un mort vous attire toujours des ennuis.

MACHINE À ÉCRIRE. – Tous les *pizzini* sont écrits à la machine. Et en fait de machine à écrire, Provenzano ne lésine pas.

Au vu des irrégularités dans l'alignement des caractères et dans la frappe de certaines lettres, les experts de la police ont calculé qu'il a utilisé cinq machines à écrire différentes, mécaniques ou électriques.

Les policiers qui investissent la bergerie trouvent une vieille Olivetti et un nouveau modèle, électrique. Et les trois autres ? Probablement abandonnées dans des lieux qu'il a fallu quitter en hâte, d'anciennes planques, que les enquêteurs n'ont pas encore découvertes.

Le plus beau est que les experts de la police scientifique ont pu identifier les machines utilisées par Provenzano à partir d'un mot, *augurio* (vœu), qu'il emploie sans arrêt.

Sur la deuxième machine, mécanique, les lettres *g et u* sont anormalement espacées et le *o* est décalé vers le haut. La troisième machine est une Olivetti électrique dont le *u* penche toujours vers la gauche, les lettres *gu* se chevauchent presque et le *o* est incliné vers la droite. Sur la quatrième machine, le *a* est décalé vers le haut.

Bref, ce que Provenzano augurait de bon aux autres ne lui fut pas de bon augure.

Mais pourquoi s'est-il obstiné à écrire à la machine ? Pour la seule raison qu'il lui était trop pénible de tenir un stylo ? Ses raisons étaient peut-être plus subtiles et plus pertinentes.

Au fond, même si, quand on écrit à la machine, des caractéristiques personnelles subsistent, un certain degré d'impersonnalité est préservé, tandis que l'écriture manuelle finit toujours par trahir les sentiments qui animent celui qui écrit.

Or cette impersonnalité n'est-elle pas ce qui contribue à créer cette distance que Provenzano aime établir entre ses collaborateurs et lui ?

Provenzano n'a plus les moyens de convoquer de grandes réunions de chefs mafieux, car il sent que ses poursuivants se rapprochent dangereusement, mais cette situation ne lui déplaît peut-être pas. Il se manifeste par le truchement d'une machine qui enregistre ses pensées et il est ainsi de plus en plus proche de cette entité abstraite qu'il voudrait devenir.

Il pourrait exister une autre bonne raison pour écrire à la machine.

Devenu le chef absolu, Provenzano éprouve sans doute un certain malaise à se montrer pour ce qu'il est, semi-analphabète. En écrivant à la main, il serait responsable de toutes les fautes. Tandis qu'en utilisant la machine à écrire, il peut laisser croire que ses fautes de grammaire sont des fautes de frappe.

En effet, dans les *pizzini* où il lui arrive de s'excuser pour ses fautes, il joue sur l'équivoque et ne précise pas de quelles fautes il s'agit…

MAFIA – On ne trouve jamais ce mot dans les *pizzini* envoyés par Provenzano. Ni, inversement, dans ceux qu'il reçoit.

C'est comme si, qu'on nous pardonne cette comparaison, l'administrateur délégué de Fiat et tous les concessionnaires Fiat n'employaient jamais le mot Fiat dans leur courrier professionnel.

MAGISTRATS – En 1875, le rapport de la commission parlementaire d'enquête sur la situation sociale et économique de la Sicile émet des réserves sur la formation des magistrats en poste dans l'île et dénonce la difficulté qu'éprouvent souvent ces Siciliens d'origine à faire leur travail sur un territoire où vivent parents et amis, pour conclure :

> … on déplore surtout la longueur des instructions et leur tendance malheureuse à ne pas aboutir aux vrais coupables.

En clair, on échouait avec une fréquence alarmante à débusquer les vrais coupables, et quand un concours de circonstances malheureux menait jusqu'à eux et qu'on les traduisait devant un tribunal, ils étaient régulièrement acquittés pour insuffisance de preuves.

Leopoldo Franchetti et Sidney Sonnino, qui effectuent à la même époque une contre-enquête parlementaire d'opposition, suggèrent que ne soient nommés dans les tribunaux siciliens que des magistrats nés très au nord du détroit de Messine (c'est-à-dire plus au nord que l'ancien Royaume des Deux-Siciles) et concluent sans mâcher leurs mots :

> Nous ne citerons pas ici les acquittements scandaleux, particulièrement nombreux en Sicile ; nous n'analyserons pas les statistiques et nous ne chercherons pas quelles catégories de délits ont obtenu l'acquittement et quelles autres ont été sanctionnées.

> Si les relations sociales dans l'île sont bien telles que nous les avons décrites, on peut légitimement conclure sans hésitation qu'un coupable qui jouit d'appuis, de protections ou d'influence quels qu'ils soient, est certain d'être acquitté. Là où la corruption et l'intimidation restent vaines, les relations d'amitié, de clientèle et de reconnaissance vont jouer. Dans tous les cas, on pourra compter sur les bons offices de ces avocats dont le fonds de commerce est la « fabrication » du jury. Ils s'informent des détails les plus intimes concernant chacun des jurés et trouvent ainsi les moyens les plus efficaces pour les influencer ou les corrompre.

En 1968, c'est-à-dire quatre-vingt-quinze ans après cette première commission, le parlement en institua une autre dont un des objectifs était d'expliquer par quel mystère

> les acquittements à répétition confirmaient l'impression d'une impunité permanente pour les grands chefs mafieux, à travers un mécanisme qui échappe au contrôle de la loi, du parlement et de tous les organes et les pouvoirs de l'État.

La commission montre beaucoup de pudeur et d'élégance quand elle parle de son « impression », même si elle est confirmée.

En fait, il s'agissait d'une réalité qui, en presque cent ans, n'avait pas changé d'un iota. Cent ans d'acquittements.

Plus encore, pendant tout ce temps, les relations entre certains magistrats et la mafia s'étaient consolidées au point de ne plus pouvoir rester secrètes. Les magistrats qui avaient été « approchés » étaient nommément connus.

Et même certains magistrats, sans être compromis avec la mafia, la toléraient et en disaient grand bien. On n'en donnera qu'un exemple, cité par Emanuele Macaluso.

Guido Lo Schiavo, magistrat de cassation très haut placé, écrivit un véritable éloge funèbre du boss mafieux Calogero Vizzini. Il eut aussi des paroles de grande considération pour son successeur, Genco Russo. À propos de la vieille mafia, il déclara :

> La mafia que pour ma part j'ai connue était singulière et non dépourvue d'une certaine noblesse. Le paradoxe n'est qu'apparent. Un juriste comme Santi Romano a défini la mafia comme un « Etat dans l'État ». Cette mafia possédait une cohérence venue de loin, une volonté de justice, un équilibre moral. La civilisation et le progrès ont détérioré la mafia, ils l'ont instrumentalisée.

La faute au progrès, donc, et à lui seul.

Avec de telles convictions, ce haut magistrat serait tombé sous le charme de Provenzano, qui essayait de ramener la mafia à cette « certaine noblesse », estompée par la « civilisation » (c'est-à-dire par la kalachnikov et les gros attentats).

Soit dit en passant, Guido Lo Schiavo est l'auteur d'un livre, *Piccola pretura* (Le petit juge) d'où Pietro Germi a tiré son film *Au nom de la loi.*

Toujours dit en passant : don Calò Vizzini, Chevalier de la Couronne, maire de sa commune, chef reconnu de toute la mafia sicilienne, mourut dans son lit en 1954 sans avoir passé un seul jour de prison malgré plusieurs procès.

Il accorda une interview à Indro Montanelli, mais refusa de se laisser photographier (« Pour quoi faire ? Je ne suis personne… »).

À son enterrement se pressèrent de hauts dignitaires de l'Église, des députés, des sous-secrétaires, main dans la main avec des boss du calibre de don Paolino Bontà. Des centaines de personnes suivirent son cercueil au milieu des drapeaux en berne. Son successeur, Genco Russo, tenait le cordon doré de la voiture

funéraire, signe de son investiture. Un éloge funèbre prononcé par un haut magistrat pouvait-il manquer ?

La mafia ne pouvait donc pas pardonner au juge Giovanni Falcone d'avoir instruit le procès-fleuve historique de 1986-1987, qui aboutit à des condamnations à perpétuité et à de nombreuses peines longues. Tout comme, avant cela, elle n'avait pas pardonné à ces magistrats qui avaient risqué gros pour la combattre. C'est justice de rappeler leurs noms : le juge d'instruction Cesare Terranova (tué en 1979 avec son chauffeur Lenin Mancuso) ; le procureur chef de Palerme Gaetano Costa (tué en 1980 après avoir signé soixante mandats d'arrêt contre des mafieux alors que ses substituts s'y étaient refusés) ; le substitut du procureur Giangiacomo Ciaccio Montalto (qui le premier avait compris la place centrale de Trapani sur la carte mafieuse, tué en 1983) ; le chef du bureau de l'instruction du tribunal de Palerme Rocco Chinnici (tué en 1983 par une voiture piégée ainsi que deux carabiniers et le concierge d'un immeuble voisin) ; le président de la cour d'appel de Palerme Antonino Saetta (tué en 1988 avec son fils Stefano, il avait fait condamner les boss mafieux Michele et Salvatore Greco et s'apprêtait à présider l'appel du grand procès de 1986-1987) ; le substitut du procureur Rosario Livatino (tué en 1990) ; le substitut du procureur Antonio Scopelliti (tué en 1991, il préparait le rejet des recours en cassation déposés par les avocats des mafieux condamnés au grand procès de 1986-1987).

Ce procès de grande envergure, instruit par Falcone, et son résultat représentèrent pour la mafia un réveil brutal après un paisible sommeil séculaire.

On avait vraiment tourné la page, une sale page.

MARIA, AVE. – Les enquêteurs ont placé des micros dans le parloir de la prison centrale de Palerme, pour capter les conversations entre le détenu Pino Lipari, conseiller et administrateur des biens de Provenzano, et son fils Arturo.

Ce dernier est chargé de recopier les *pizzini* que Provenzano envoie à son père et de les lui transmettre en prison.

Un jour, on intercepte la conversation suivante :

« Cette réponse est arrivée », dit Arturo, faisant allusion à un *pizzino* de Provenzano. Et il s'informe : « Tu l'as lue ? »

Son père répond par une autre question :

« Mais elle n'était pas complète, on est d'accord ? »

Arturo se justifie de ne pas avoir tout recopié.

« Il y avait des Ave Maria à n'en plus finir. »

Et Pino Lipari s'énerve : « La prochaine fois, toute, parce qu'au milieu des Ave Maria, je dois comprendre, je comprends quelque chose… tu as compris ? »

Palazzolo et Prestipino expliquent :

> « Ave Maria » et invocations au « Bon Dieu » rentraient donc dans le code… Dans un premier temps, on avait cru qu'il ne s'agissait que d'expressions dévotes, rien de plus.

Mais comme on n'a pas pu reconstituer ce code « religieux », avançons une autre supposition.

Pino Lipari dit à son fils que grâce à ces Ave Maria, il réussit à comprendre *quelque chose*.

S'il avait été en face d'un véritable code, Lipari se serait exprimé autrement, il aurait dit à son fils que sans ces *Ave Maria,* il ne comprenait rien.

Mais alors qu'est ce *quelque chose* à comprendre *au milieu des Ave Maria* ?

Sans doute un plus, à savoir l'état d'âme de Provenzano.

Pino Lipari avait été le conseiller le plus écouté et l'homme qui avait restauré son image, il était donc celui qui pouvait mieux que tous les autres interpréter les sautes d'humeur et les états d'âme de son chef : il était sans doute en mesure de comprendre, à la quantité d'Ave Maria, à leur place, à leur scansion, l'importance que Provenzano donnait à telle ou telle question à régler. Un code psychologique qu'ignorait peut-être l'auteur même du message, tandis qu'il était très bien interprété par son destinataire.

MARIAGES (ET AUTRES BROUTILLES) – À quoi le grand chef de la mafia doit-il penser en sus des affaires courantes – à savoir : contrôle des marchés publics, perception du racket, collecte des pots-de-vin, corruption des fonctionnaires, chantage électoral, répartition équitable des bénéfices, pacifications internes, *régularisation* de ceux qui refusent de payer, demandes de protection et condamnations à mort ?

En plus du reste, il semblerait qu'il ait des mariages sur les bras.

On a un *pizzino* de Giuffrè à Provenzano sur ce sujet :

Il y a un certain temps, G. m'a donné un billet avec le nom d'une personne de Misilmeri pour avoir des informations sur cette personne (je ne me souviens plus du nom) pour des fiançailles. Si vous vous en souvenez, je vous prie de demander cette réponse pour la faire passer à notre tour.

Voilà une demande de renseignements matrimoniaux en bonne et due forme.

Autrefois, pour ce genre de choses, on s'adressait à l'adjudant des carabiniers. Mais ce monsieur G. a dû penser qu'il pourrait obtenir des informations bien plus détaillées sur le fiancé de sa fille en sollicitant Provenzano plutôt qu'un officier de gendarmerie.

On remarquera que le *pizzino* de Giuffrè cité ici est un rappel. Signe évident que, même dans des occasions de ce genre, Provenzano ne donnait pas d'avis à la légère.

Une autre fois, il dut intervenir à Bagheria pour une situation à la Roméo et Juliette. Deux grandes familles mafieuses du secteur, celle de Leonardo Greco et celle de Nino Gargano, avaient des motifs de dissension. Or Sabina Greco, fille de Leonardo, voulait se fiancer

avec Francesco Tusa, neveu d'un proche de Gargano. Situation on ne peut plus délicate, qu'on soumit à Provenzano en personne. Lequel, après mûre méditation comme à son habitude, décréta que ces fiançailles devaient se faire. Et, comme toujours, il y trouva son compte : cette union apporta la paix entre les deux familles mafieuses et conjura le danger d'une guerre intestine pernicieuse, contraire à sa politique de pacification.

On s'adressait aussi à lui pour obtenir une exemption du service militaire ou convaincre un professeur de corriger d'un œil bienveillant la copie d'examen d'un étudiant un peu faible : *Alors j'apprends avec plaisir que le professeur s'est bien comporté et que notre jeune homme a réussi ses examens.*

Avec une recommandation de ce calibre (c'est le cas de le dire), même un idiot congénital aurait décroché son diplôme.

Personne n'aurait osé solliciter Totò Riina pour ce genre d'affaires. Il n'était pas taillé pour cela, elles ne rentraient pas dans son horizon. Tandis que Provenzano, bon gré mal gré, est obligé de régler ces broutilles, parce qu'elles concourent à parfaire l'image qu'il veut donner de lui et aussi à étendre le consensus autour du cours nouveau qu'il a imprimé à la mafia.

Une mafia à visage humain, en quelque sorte.

MÉDECINS. – Les procès-verbaux de la police et des carabiniers montrent que les mafieux recherchés n'ont jamais eu de mal à trouver un médecin qui les soigne à domicile. Médecins spécialistes, naturellement : car un boss en cavale peut comme tout mortel souffrir d'une rage de dent ou de coliques néphrétiques. Et s'il s'agissait de cas plus graves nécessitant une hospitalisation, ils n'avaient que l'embarras du choix : les cliniques accueillantes ne manquaient pas. Police et carabiniers apprenaient parfois dans quelle clinique le boss avait été admis, mais quand ils arrivaient sur les lieux, ils découvraient que le patient, remis sur pied, était sorti quelques jours plus tôt. Ils constataient aussi que le boss avait été hospitalisé sous un faux nom, mais souvent en produisant de vrais papiers.

Qui étaient donc (et qui sont encore) ces médecins ? Ces praticiens agissent rarement par déontologie, c'est-à-dire en considérant qu'un malade n'est qu'un malade, et pas un mafieux ou un cardinal ou un pauvre bougre. Ce sont plus souvent des médecins complices, plus nombreux qu'on ne l'imagine.

Dans les derniers *pizzini* de Provenzano, à partir du moment où on (qui ?) lui diagnostiqua une hypertrophie de la prostate, sa quête de spécialistes de confiance devint effrénée. Puis un de ces praticiens entra de façon stable dans son entourage et reçut même un numéro de code : le 60.

Il fallait une personne de toute confiance, car elle était informée de tous les déplacements de Provenzano et de chacune de ses caches.

MÉDIATION – Une bonne partie du pouvoir de Provenzano provient de ses grandes qualités de médiateur. Il développa sans doute cette capacité pendant la période où il régna en maître sur les marchés publics de Palerme. À cette époque, il utilisait Vito Ciancimino comme un *puparo* manipule sa marionnette, et sa réputation avait franchi le détroit de Messine, puisqu'en 1980, on l'appela à Naples en qualité de médiateur entre les deux principaux clans de la camorra, la NCO (Nouvelle Camorra Organisée) de Raffaele Cutolo et le groupe de Carminé Alfieri.

Provenzano remplaça Leoluca Bagarella à la tête de la mafia. Frère de la femme de Riina, Bagarella était trop compromis avec ce dernier et avec ses méthodes. Et surtout, il n'avait pas l'envergure d'un chef absolu.

Pendant son bref interrègne, à en croire les dépositions des repentis, de nombreuses « familles » récusèrent son autorité et agirent en toute autonomie, s'exposant souvent à des guerres intestines.

C'est pourquoi, dès le début, l'action de Provenzano se révèle essentielle pour éviter que les vendettas ne se transforment en débâcle générale : il recolle les morceaux, réconcilie les adversaires, calme les humeurs.

Jamais il ne perd patience ni ne prend parti. Il réussit toujours à apparaître habilement au-dessus de la mêlée quand, en réalité, ce n'est pas du tout le cas. C'est un médiateur intéressé qui sait manœuvrer pour tirer des bénéfices juteux de ses interventions.

Ses mérites sont reconnus à d'innombrables reprises.

On en donnera un seul exemple.

Matteo Messina Denaro, assassin féroce que beaucoup, après la capture de Provenzano, considèrent comme son probable successeur, commence une lettre par ces mots :

Je m'adresse à vous comme au garant de tous…

Une telle entrée en matière illustre le sens que Provenzano a voulu donner à son commandement.

Si Riina était un dictateur violent, Provenzano veut apparaître comme un président démocratique qui prend la peine d'écouter toutes les parties en cause avant de trancher.

Et Messina Denaro poursuit en déclarant qu'il accepte sans réserve cette nouvelle politique :

Avant de passer à ce qui nous occupe, je tiens à vous dire que je suis pour le dialogue et la pacification ainsi que vous me l'avez demandé, et que je respecte votre volonté comme toujours.

Il y eut un cas où des mafieux présentèrent comme acquis l'appui de Provenzano à tel autre mafieux.

C'était à Agrigente. Le candidat choisi par les principales familles mafieuses comme représentant local était Maurizio Di Gati, tandis que le candidat personnel de Provenzano était Giuseppe Falsone. Deux émissaires venus de Palerme, Fileccia et Virga, affirmèrent que Provenzano avait retiré la candidature de Falsone pour appuyer Di Gati. C'était faux. Ce mensonge coupait court à la lente médiation qu'entamait Provenzano pour pousser son candidat. Lequel Provenzano piqua une colère noire et écrivit un très long *pizzino* à Giuffrè, dont les premiers mots étaient :

Equivoque et douloureux pour moi, mais sans surprise…

Fileccia et Virga l'échappèrent belle, mais uniquement parce que Provenzano, comme il le précisa à Giuffrè, ne devait pas *prendre la hache pour le moment*.

NOMBRES. – Dans ses *pizzini,* à partir d'une certaine date, Provenzano désigne ses correspondants par des nombres, derrière lesquels se dissimulent non seulement des noms mais aussi des zones d'influence. Par exemple, à quelle province ou commune se rapporte le nombre 916 ?

Les enquêteurs qui interceptaient les *pizzini* n'ont jamais réussi à comprendre les règles de ce code.

Ils crurent avoir la solution à portée de main le jour où ils découvrirent dans la bergerie de Montagna dei Cavalli une bible abondamment soulignée, en particulier au livre des Nombres. Mais ils planchent encore.

Que contient le quatrième livre du Pentateuque, que les Septante ont appelé Nombres et que les Hébreux désignent par « Et il dit » (son premier mot en hébreu) ou par « Dans le désert » (son quatrième mot) ?

Dans le contexte biblique, il faut entendre nombres comme numération, listes de membres, et en effet, le premier chapitre a pour titre : « Recensement des douze tribus ». Les titres des deuxième et troisième chapitres ne sont pas moins intéressants : « Ordre des tribus pour les campements et les marches » et « Recensement général des Lévites ».

Sans parler du cinquième qui s'intitule : « Les impurs exclus du camp » et qui comporte un paragraphe assez intéressant : « La restitution des objets mal acquis ».

Provenzano a peut-être vu là des allusions à sa situation personnelle et à ses devoirs de nouveau chef absolu de la mafia.

Beaucoup d'éléments, certes superficiels, poussent à ce rapprochement.

Les trois parties qui constituent le livre couvrent en effet une période d'environ quarante ans, à peu de chose près la durée de la clandestinité de Provenzano.

Provenzano a peut-être rapproché les pérégrinations des Hébreux dans le désert de sa propre errance d'une cache à l'autre dans le désert de la clandestinité.

Le « recensement des douze tribus » l'a peut-être poussé à effectuer son propre recensement des hommes à la disposition de chaque chef mafieux.

L'« ordre des tribus pour les campements et les marches » dont parle le deuxième chapitre se transformait peut-être en une carte des zones d'influence des différentes familles.

Il fallait peut-être éloigner en effet ceux qui avaient trahi ou étaient sur le point de trahir, c'est-à-dire les « impurs » du cinquième chapitre.

Le paragraphe « Restitution des objets mal acquis » s'appliquait peut-être à la tâche qui l'attendait en tant que chef, à savoir, panser les blessures provoquées par la guerre insensée de Totò Riina.

Malheureusement, le livre des Nombres contient trop de nombres. On peut en tirer sans difficulté une dizaine de codes. Et cette facilité même rend le décryptage très ardu.

OBJET DU *PIZZINO*.– Pour mener ses affaires et transmettre ses instructions alors que la police le braquait, Provenzano devait recourir à deux ou trois intermédiaires de toute confiance qui recevaient ses consignes détaillées dans les *pizzini*.

Or, à l'arrivée et au départ, le courrier ne pouvait être remis qu'après une longue série de précautions visant à brouiller les pistes. Il arrivait donc qu'un *pizzino* mette trois ou quatre jours pour couvrir quelques kilomètres, passant entre les mains de plusieurs messagers, avec pour conséquence que les questions à régler augmentaient à chaque message et finissaient par se bousculer.

C'est pourquoi, fidèle à son tempérament de comptable, Provenzano classait sous une rubrique « Objet » chacun des problèmes abordés dans un même *pizzino*.

Chaque objet concernait donc une seule question et parfois les différents objets étaient même numérotés.

On comprend que le rêve de Provenzano aurait été de rédiger des billets à objet unique, dûment présentés et référencés et de recevoir à son tour, des *pizzini* du genre : « En réponse à votre courrier du 23 mars dernier, nous avons l'honneur… »

Il ne s'agissait pas seulement d'une vocation pour la bureaucratie, trait commun à tous les grands criminels. Vu l'ampleur et la nature des affaires de la mafia et considérant que les gens avec qui on traite ne sont pas d'une honnêteté à toute épreuve, Provenzano s'attachait à éviter le risque de malentendu ou de quiproquo qu'auraient comporté des consignes mal ficelées, embrouillées ou fourre-tout.

D'où un maximum de clarté :

Objet rendez-vous.

Objet : j'ai reçu 13 ml…

5) Objet Messieurs Libreri…

1) Objet. J'ai reçu la réponse…

Autre objet

Objet concernant ce que nous avons dit…

On le voit, Provenzano n'utilisait pour ses intitulés que quelques variantes.

Il gardait une copie des messages qu'il envoyait, ce qui lui permettait de vérifier si, à son plus grand déplaisir, son correspondant avait sauté un des objets énumérés dans son *pizzino* pourtant bien détaillé.

L'absence de réponse, qui compliquait tout, devait aussi l'inquiéter vaguement.

Et si cette réponse manquait non parce qu'on l'avait oubliée ou qu'on ne pouvait la donner, mais parce qu'on voulait le rouler dans la farine ? Et si quelqu'un entendait régler cette question à sa façon, sans le consulter ?

Il revient donc à la charge, avec une précision digne d'un inspecteur du fisc :

Je reprends l'objet…

Saveria, sa compagne, se pliait toujours à cette méthode, alors qu'elle lui écrivait des messages de nature personnelle :

Mon amour chéri, par la volonté de Jésus-Christ, j'ai bien reçu ton billet et je lis que tu vas bien. Il en est de même pour nous. Mon amour, 1 Objet Paolo. Cette femme n'est toujours pas venue…

Son fils aussi classait par objets le contenu des lettres qu'il lui envoyait.

OBSCURITÉS LEXICALES. – De temps en temps, Provenzano inventait des mots, qui n'étaient dus ni à sa faible connaissance de la langue italienne ni à des lapsus, et dont on ne trouve trace dans aucun dictionnaire de sicilien.

Il employait parfois de façon inattendue certains mots existants. C'est le cas de *spossatezza* (épuisement).

Voici ce qu'il écrit à Giuffrè :

De ce que je t'ai dit, qui s'est passé, c'est dans le cas de B n. et ce qu'ils ont trouvé qui me concerne, si tu ne t'en souviens pas, ce n'est pas grave, maintenant il me semble que toute la spossatezza *de ce cas est terminée.*

Que signifie « *spossatezza* de ce cas » ? Fatigue ? Ennui ? Contrariété (qui en sicilien se dirait *camurria) ?* L'interprétation la plus exacte est sans doute fatigue. Il faut croire que le cas dont il parle a dû l'occuper beaucoup, exigeant discussions et *pizzini* en grand nombre.

Prenons un autre exemple : le mot *fiore* (fleur), qui n'a bien sûr pas été inventé par Provenzano, mais qu'il a employé de façon assez inédite.

Le *fiore* était un petit cadeau spontané, qui n'atteignait jamais les deux pour cent du racket « classique ». Quand deux groupes différents rackettaient un entrepreneur pour le même chantier, on suggérait à ce dernier de *se mettre en règle* avec l'un des deux et d'offrir au second un *fiorellino* (un petit *fiore).*

Provenzano a peut-être été influencé dans le choix de ce terme par le terme *fioretto,* qui est un vœu, une promesse faite par un croyant en échange d'une grâce demandée ou reçue. En général, le *fioretto* consiste à se priver de quelque chose qu'on aime beaucoup, comme

de fumer pendant un mois, de boire du café pendant un certain temps, de manger du chocolat… Pour les entrepreneurs, le *fioretto* proposé par Provenzano consistait à se priver d'un peu de leurs bénéfices, le plaisir suprême des entrepreneurs étant de gagner de l'argent, n'est-ce pas ?

Mais il y a aussi des mots incompréhensibles.

Objet : rendez-vous. Hier j'ai envoyé l'accord, tout est bien calé, sauf l'arburazzo, *qui je crois, devrait servir à d'autres.*

Il s'agit à l'évidence de son accord pour un rendez-vous : tout convient à Provenzano, sauf *l'arburazzo.* De quoi s'agit-il ? Giuffrè, destinataire du *pizzino,* ne le comprit pas et, le moment venu, ne sut pas davantage l'expliquer aux juges.

Par assonance, ce pourrait être un arbre, parce qu'en sicilien arbre se dit *àrbulo* et parfois *àrburu.* Et donc un *arburazzo* (composé d'*àrburu* et du suffixe dépréciatif – *azzo)* pourrait être un vieil arbre dégarni.

Mais il pourrait s'agir aussi d'une façon erronée de désigner un *arbunazzo* ou *arbanazzo,* qui est une espèce de plante exubérante poussant près des cours d'eau ou des sources, dont les feuilles dégagent une odeur tout à fait spéciale.

Mais, s'il s'agit d'un arbre ou d'une plante, que signifie qu'il *devrait servir à d'autres* ?

L'arburazzo désigne peut-être le lieu du rendez-vous.

C'est peut-être une ferme ou une bergerie près d'un gros arbre. Et Provenzano entend peut-être avertir ainsi Giuffrè que le lieu choisi pour la rencontre ne convient pas parce que des étrangers pourraient s'y trouver.

PERSONNE, EN. – Un regret revient souvent dans les *pizzini* de Provenzano : son impossibilité *actuelle* – c'est désormais un homme traqué – de *voir en personne* certains de ses collaborateurs et amis avec qui, par conséquent, l'écrit est devenu son seul moyen de communication.

Tu sais, ce serait un grand plaisir pour moi de nous voir en présence, chose qui m'est impossible pour le moment mais nous y arriverons, si Dieu le veut, dès que possible…

Puis tu me dis que si Dieu le veut, tu m'expliqueras en personne les accords pris avec le Docteur…

… si Dieu le veut, nous parlerons en personne de tout le reste.

… si Dieu le veut, je t'en parlerai en personne…

Bref, ils pourront *se voir en personne* quand Dieu le voudra. À savoir quand Dieu interviendra auprès de la police pour la convaincre d'élargir les mailles du filet qu'il sent se resserrer sur lui.

On ignore toutefois jusqu'à quel point ce regret est authentique. Au fond, Provenzano a su tirer le maximum de cet isolement forcé.

Mais se rencontrer *en personne,* en toute liberté comme autrefois, avait des avantages indubitables, surtout dans certaines situations floues ou équivoques.

En réalité, se voir *en personne* signifie une seule chose : la possibilité, pendant une discussion délicate, de se regarder dans les yeux, de *taliarsi,* comme on dit en sicilien.

Si par exemple, trois personnes d'avis différents négocient dans une pièce, la recherche d'alliance se fera à coup sûr à travers un jeu de regards. Car, on le sait, les Siciliens sont maîtres dans l'art de se parler avec les yeux.

L’auteur du présent dictionnaire se souvient avoir vu à la télévision un échange de regards intense entre Riina et Bagarella : quelques dixièmes de seconde, sans un mot.

Dans la salle du tribunal, Riina était déjà assis à sa place d’accusé quand arriva Bagarella qui, pour rejoindre la place qui lui était assignée, passa derrière Riina. Ce dernier se retourna et le *taliò,* tout comme Bagarella le *taliò* en continuant d’avancer. La rencontre de leurs regards ne dura qu’un instant, mais l’auteur de ces lignes, étant sicilien, comprit qu’ils s’étaient dit tout ce qu’ils avaient à se dire.

Taliare a unu nno funnu di l’occhi, c’est-à-dire regarder quelqu’un au fond des yeux, ce qui n’est possible qu’en présence, permettait sans aucun doute à Provenzano de mesurer le degré de sincérité de son interlocuteur par-delà ses paroles et de se comporter en conséquence.

PHOTOGRAPHIE. – Jusqu'au jour de sa capture, on ne connaissait de Provenzano qu'une photo d'identité remontant à sa jeunesse : cheveux gominés, expression fermée et plutôt empruntée.

Pendant des décennies, à l'aide d'hypothétiques portraits-robots, les enquêteurs ont essayé de suivre les changements que le temps infligeait à ce visage.

Mais, écrivait Saverio Lodato avant l'arrestation de Provenzano :

> les portraits-robots se contredisent. Certains le veulent grand et fort comme un taureau. D'autres vieux, malade et chétif. Certains le veulent excellent tireur. D'autres, incapable de faire du mal à une mouche. Selon une école, il aurait une cervelle d'oiseau. Selon une autre, comparé à Riina, il serait Einstein. Pour certains, il cultive le charme du spectre invisible qui au bon moment tape une fois. Pour d'autres, au contraire, c'est un grand-père omniprésent au milieu de centaines de « petits-enfants ». Certains disent qu'il est mort depuis longtemps. D'autres qu'il ne s'est jamais aussi bien porté. Bernardo Provenzano n'est pas le phénix. Mais presque.

Bref, sur la base de cette photo, on a dit tout et son contraire. Cette photo, qu'on a régulièrement ressortie dans les journaux et à la télévision, a été pendant des années commentée et interprétée comme si elle était l'œuvre énigmatique d'un grand maître de la peinture.

Alors quand, Provenzano arrêté, on a enfin pu le voir en chair et en os, on a trouvé son image réelle un peu décevante, dépourvue de

ce halo de mystère fascinant que dégageait sa photo.

PIZZINI, système des – On peut juger primitive la méthode employée par Provenzano pour communiquer ses ordres, camouflés en conseils, en les tapant à la machine sur un *pizzino,* qui passait de main en main pour n'arriver à son destinataire qu'après beaucoup de tours et détours. Ce système rudimentaire serait en accord avec le personnage modeste habillé en paysan qu'on a vu à la télévision au moment de son arrestation, en accord avec la bergerie rustique et dépouillée où il s'était installé les derniers temps, en accord avec la campagne âpre et rude qui l'entourait.

On ne saurait commettre erreur plus grossière.

Parce que, bien au contraire, ce biais inventé par Provenzano, dont il affirme en toute modestie qu'il lui a été suggéré par la divine providence elle-même, était tout compte fait le plus sûr de tous, puisqu'il fallait exclure la poste et le téléphone, fixe et mobile, que la police pouvait intercepter facilement.

D'ailleurs, la lettre remise en mains propres a des précédents illustres : ce n'est pas un hasard si, pour préserver le secret de certaines de ses correspondances amoureuses, Gabriele D'Annunzio recourait à des messagers personnels, voyageant en train d'une ville à l'autre.

Et notre Cour des comptes n'emploie-t-elle pas un fonctionnaire, appelé « marcheur », qui remet en personne les documents importants ou réservés ?

Tous les autres moyens considérés comme primitifs, tels que les pigeons voyageurs ou les signaux de fumée (pourquoi pas ? s'ils s'étaient révélés utiles, Provenzano les aurait sûrement adoptés), étaient à écarter, les premiers demandant un nid fixe (incompatible

avec la nécessité de déménager au pied levé) et les seconds présentant l'inconvénient d'être trop voyants.

En outre, malgré sa complexité, le système des *pizzini* avait un grand avantage sur le téléphone, si tant est que Provenzano ait eu la naïveté de l'utiliser : il réduisait presque à néant les risques de quiproquo ou d'incompréhension, volontaire ou non.

La phrase récurrente et bien commode « J'ai mal compris, je croyais que vous aviez dit… » n'a plus lieu d'être. *Scripta manent et verba volant,* les paroles s'envolent, les écrits restent.

En effet, quand Provenzano communiquait à une tierce personne une opinion écrite émanant d'un autre interlocuteur, il recopiait fidèlement cette opinion et la joignait à son *pizzino*.

Comparé à l'entretien de vive voix, le système des *pizzini* présentait un autre avantage non négligeable : on ne pouvait pas répliquer du tac au tac si on n'était pas d'accord avec le conseil reçu. Le laps de temps entre la réception du *pizzino* et le retour à Provenzano de l'éventuel avis discordant affaiblissait les raisons du désaccord, les tempérait, quand il ne les réduisait pas à néant.

Et puis, à cause de la distance parcourue, du lieu de provenance inconnu, de l'impersonnalité relative des caractères de la machine à écrire, de l'autorité et du pouvoir dont il était empreint, le *pizzino* revêtait un aspect d'oracle suprême qu'il était difficile de contester ou de réfuter. Une opposition aurait tenu du sacrilège.

PIZZINO – Vincenzo Mortillaro, auteur en 1876 d'un dictionnaire bilingue sicilien-italien devenu une référence, définit comme suit le *pizzinu :*

> Petit billet contenant un court message écrit ; se dit de toutes sortes d'écrits.

Souvent le *pizzino* de Provenzano n'est pas un petit billet, mais une feuille complète, généralement divisée en *objets* et repliée plusieurs fois en un bâtonnet, collé par un bout de scotch.

Dans ce format réduit, le *pizzino* se dissimule aisément (dans un revers de pantalon, par exemple) et s'échange tout aussi aisément (par une simple poignée de main).

Il est presque impossible de l'ouvrir sans que l'indiscrétion apparaisse aussitôt.

À l'intérieur d'un *pizzino,* on en trouve parfois d'autres plus petits, dont les destinataires sont désignés, au début par leurs initiales, ensuite par un nombre.

Un des collecteurs principaux se chargeait de remettre les *pizzini* à chaque destinataire. En général, le *pizzino* contient un « court message », il est rare que Provenzano s'étende, sauf quand il pique une colère, parce qu'on n'a pas compris ou respecté une de ses consignes. On le voit alors recopier d'une main rageuse et citer tout ce qui avait été convenu dans un premier temps, avec une minutie d'archiviste maniaque. Bref, il met les points sur tous les *i,* sans exception.

Le Mortillaro nous donne une autre acception de *pizzinu :*

On appelle ainsi le bulletin de loterie que garde le joueur et où sont portés les numéros qu'il a joués.

On appelait aussi *pizzini* les billets de couleur, pliés en trois ou quatre et rangés bien serrés dans leur boîte, qu'un perroquet dressé, attaché sur le perchoir de son « maître de la bonne aventure », c'est-à-dire d'un « devin » ambulant, choisissait du bec et tendait aux clients.

On appelait ce billet le *« pizzino* de la bonne aventure », car il prédisait l'avenir et se terminait toujours par cinq numéros à jouer au loto.

L'expression « bonne aventure » est ancienne, on la trouve déjà sous la plume de Ciullo d'Alcamo au treizième siècle, dans la conclusion de son dialogue galant, *Rose fraîche et parfumée*.

À lu lettu nni ghimu di bon 'ura
e Diu nni manni la bona vintura.
(Au lit allons bien vite et que dure
si Dieu veut notre bonne aventure.)

L'aventure pouvait donc être bonne ou mauvaise.

Dieu sait combien de personnes se sont demandé, en ouvrant avec fébrilité un *pizzino* de Provenzano, si ce billet roulé leur apportait la bonne ou la mauvaise aventure.

POLITIQUE. – La mafia a toujours eu des rapports plus ou moins étroits avec la politique.

Le premier cas de collusion grave éclata en 1899 avec l'assassinat d'Emanuele Notarbartolo, président du Banco di Sicilia, poignardé dans un train. Derrière ce meurtre se trouvait Raffaele Palizzolo, un député qui protégeait, semble-t-il, des intérêts mafieux. Une série de procès aboutit à Florence à l'absolution du député sicilien, qui fut porté en triomphe à son retour dans l'île.

Francesco Crispi avait déjà noué dans son collège électoral des relations suivies avec des mafieux et, quand il accéda à la présidence du Conseil, il étouffa dans le sang l'insurrection paysanne des Faisceaux siciliens, qui gênait tant les gros propriétaires terriens et leurs intendants mafieux.

Pendant et après la Première Guerre mondiale, ce fut Vittorio Emanuele Orlando, le « président de la victoire », qui bénéficia d'un fort soutien de la mafia.

Pendant son voyage en Sicile en 1924, Mussolini avait reçu la demande explicite de partager son pouvoir avec la mafia. Pour toute réponse, il envoya dans l'île Cesare Mori, surnommé le préfet de fer, qui, avec des méthodes de cow-boy, exerça une répression très dure, souvent au mépris de toute légalité, avec pour résultat que la mafia « s'endormit ».

Mais elle se réveilla en 1943, à l'occasion du débarquement allié, plus vivante que jamais. En échange de l'aide apportée par la mafia sicilo-américaine d'abord à la protection des ports des Etats-Unis et ensuite au débarquement, le colonel américain Charles Poletti, à la tête de l'Amgot, l'administration militaire des territoires occupés, confia des dizaines de communes à des maires mafieux. On vit ainsi

devenir maire des boss mafieux tels que Calò Vizzini et Genco Russo, fraîchement sortis des prisons fascistes, qu'on recyclait comme antifascistes (de nom, pas de fait).

À partir d'une certaine date, la Démocratie chrétienne devint un vrai nid de mafieux qui, d'un côté, élisaient leurs représentants au parlement et, de l'autre, assassinaient les syndicalistes communistes, socialistes et même démocrates-chrétiens, s'ils ne filaient pas droit.

La collusion entre mafia, propriétaires terriens, bandits, hommes politiques de droite et franges fascistes donna toute sa mesure dans la fusillade sanglante de Portella della Ginestra, le 1er mai 1947.

La mafia passa des décennies main dans la main avec les démocrates-chrétiens : ce fut la période où Provenzano pilla les marchés publics par l'intermédiaire de son protégé Vito Ciancimino, un proche d'Amintore Fanfani, qui fut d'abord adjoint aux Travaux publics, puis maire de Palerme. Ensuite, la mafia se tourna vers les socialistes, mais considéra toujours les communistes comme ses ennemis jurés.

Quand on dénonçait ce scandale qu'était le mariage étroit entre mafia et politique, on se retrouvait souvent en prison avec la complicité de juges complaisants (voir le cas de Danilo Dolci, intellectuel et militant non violent).

Avec Bontade, d'abord, et Riina ensuite, les choses empirèrent : les journalistes qui prenaient la parole, les hommes politiques honnêtes qui refusaient de se plier à la mafia (voir le cas de Piersanti Mattarella) et ceux qui combattaient concrètement la mafia (comme le communiste Pio La Torre) étaient éliminés de façon systématique.

Et la mafia n'hésita pas à tuer aussi les hommes politiques qui, selon elle, l'avaient trahie (voir le cas de Salvo Lima, un député proche d'Andreotti).

Pour sa part, Provenzano bouscula le parti pris mafieux d'anticommunisme. Il faut croire que les temps (et les communistes) avaient bien changé.

Depuis toujours, les enquêteurs considéraient comme acquis l'abîme entre les mafieux et les communistes. Ils crurent rêver le jour où ils eurent la certitude qu'un des éminents messagers de Provenzano était un entrepreneur au casier judiciaire vierge, notoirement de gauche. Puis ils en découvrirent un deuxième, du même bord politique. Provenzano était décidément un vieux renard.

Quand la police fit irruption dans la bergerie de Montagna dei Cavalli, elle ne trouva rien de fracassant dans le courrier du boss des boss concernant des hommes politiques.

Du reste, dans les *pizzini* déjà interceptés, on avait compris que Provenzano ne voulait pas viser haut dans ses rapports avec les politiques : il traitait tout au plus avec des députés du parlement régional de Sicile, plus souvent avec des adjoints à l'échelon local, provinces et communes.

Mais quelques-uns des chefs mafieux qui lui obéissaient entretenaient sûrement des rapports avec des hommes plus haut placés.

Pour sa part, il savait pertinemment qu'un adjoint, qui est un homme de terrain, a plus de pouvoir et décide plus vite qu'un député qui siège à Rome.

Alors pourquoi contracter de lourdes dettes avec les milieux politiques ? On n'y trouvait pas son compte.

Et puis : jusqu'où pouvait-on faire confiance à des hommes politiques haut placés ?

Le procureur antimafia Piero Grasso rapporte que, dans ses dépositions, Giuffrè

> souligne le lien très étroit entre mafia et politique, parce que Cosa Nostra vise une gestion totale du pouvoir, dont une partie toutefois est l'apanage des hommes politiques. Giuffrè recourt à l'image des poissons qui meurent quand ils sont hors de l'eau… La cohabitation n'est pas toujours simple.

Giuffrè parle des politiques comme de minus prêts à quémander et à accepter les voix de la mafia avant chaque élection, disposés à toutes les promesses (y compris les plus hasardeuses), mais capables aussi de volte-face spectaculaires pour ne pas payer les pots cassés quand la justice met le nez dans leurs petites affaires.

PROSTATE. – L'hypertrophie de la prostate frappe beaucoup d'hommes à partir d'un certain âge et provoque de nombreux troubles de la miction. Dans certains cas, on la soigne avec des médicaments, dans d'autres plus graves, voire cancéreux, il faut recourir à la chirurgie. Et souvent, après l'opération, un traitement s'impose.

On a diagnostiqué une tumeur de la prostate chez Provenzano pendant sa clandestinité. Ces contrôles exigent des appareils sophistiqués. Il est donc certain que Provenzano, bien qu'activement recherché, s'est rendu dans une clinique privée, et plus d'une fois, pour les examens et le diagnostic.

Dès lors, dans ses dernières caches, il reçut régulièrement la visite de personnes capables de s'occuper de sa maladie, dont le fameux numéro 60.

Mais il se soignait aussi tout seul, en mangeant des graines de fenouil et de la chicorée (dont il était friand par ailleurs). On peut supposer que ces remèdes naturels lui avaient été soufflés par quelque *vicchiareddra*. C'est ainsi qu'on appelle en sicilien les vieilles femmes expertes de nos campagnes, que les paysans consultent et qui soignent avec des décoctions, des potions et des cataplasmes de plantes. Il serait hâtif de les taxer de charlatanisme.

La police a identifié la base d'où partait Provenzano pour se rendre à la clinique : une villa construite sans permis près de Palerme, dans la vallée de la Conca d'Oro, avec piscine et vue sur le golf.

Puis son état empira et l'intervention chirurgicale s'imposa.

Intervention à laquelle il aurait déjà dû se soumettre, semble-t-il, avant 2001, quand Pino Lipari déclara à Giuseppe Mirabile : « Notre

chaton a eu ce malaise, j'avais tout préparé, l'ambulance était prête. Ma femme aurait joué le rôle de l'épouse du patient. »

Le terme de *chaton,* employé pour Provenzano, ne manque pas de surprendre.

Puis il y eut sans doute un contretemps, car Provenzano différa. Mais en 2003, il ne pouvait plus reculer.

Il n'aurait rencontré aucune difficulté pour se faire opérer dans une clinique de Palerme, mais il préféra se rendre à Marseille. Difficile de comprendre les raisons de ce choix, qui lui imposait de sortir de Sicile, de traverser toute l'Italie, de passer la frontière, aller et retour.

Il partit avec de faux papiers, au nom d'un certain Gaspare Troia (Troia, c'est-à-dire Troie, mais rien à voir avec le fameux cheval, il s'agit d'un patronyme courant en Sicile) et muni d'un dossier médical établi en bonne et due forme par la sécurité sociale italienne. L'Etat italien (c'est-à-dire vous, lecteurs) contribua à hauteur de 1 973,05 euros aux examens préopératoires. Provenzano réussit à ne pas débourser un centime.

L'opération fut un succès et, revenu de Marseille, Provenzano passa une brève convalescence dans la fameuse villa de la Conca d'Oro. Par la suite, il consulta régulièrement et on lui faisait une piqûre tous les trois mois.

Quand on l'arrêta, il montra au commissaire adjoint Renato Cortese l'ampoule pour sa piqûre trimestrielle, qui tombait ce jour-là, et la glissa dans sa poche. Le procureur Grasso lui fit pratiquer son injection dans les locaux de la brigade mobile de Palerme, par une policière médecin.

Avant cela, en janvier 2001, à Mezzojuso, cette prostate avait joué un mauvais tour à la police, avec la complicité de *Jésus-Christ adoré.*

Un jour, grâce aux écoutes, les enquêteurs découvrirent qu'un chef de clinique, Vincenzo Di Noto, devait se rendre dans une ferme de Mezzojuso pour pratiquer une injection à un vieux Corléonais recherché par la police et souffrant de la prostate.

Les policiers exultèrent, aucun doute n'était permis, tous ces éléments renvoyaient à Bernardo Provenzano.

La ferme fut repérée, encerclée, prise d'assaut. À leur immense déception, les forces de l'ordre n'y trouvèrent qu'un vieux Corléonais recherché par la police et souffrant de la prostate, mais qui s'appelait Benedetto Spera.

La déception se fit encore plus amère quand les enquêteurs apprirent que Provenzano se trouvait à quelques pas de là pour rencontrer des chefs mafieux, qu'il avait assisté à l'assaut de la police et qu'il avait réussi à se volatiliser sans coup férir, grâce aussi et surtout à son *Jésus-Christ adoré*.

PROVERBE. – Dans tous les *pizzini* que nous avons pu lire, Provenzano ne se laisse aller qu'une fois à citer un proverbe et il s'en excuse presque auprès de son correspondant.

… mais tu me pardonnes si je cite un proverbe ? Qui dit : Celui qui surveille son ennemi et ses actions, n'a pas besoin de conseils. C'est un bon proverbe…

Provenzano, on le voit, en souligne la pertinence.

Or le conseil que le destinataire du *pizzino* a sollicité concerne le comportement qu'il doit adopter avec un certain Antonio, jeune mafieux dépourvu d'expérience. Après lui avoir répondu de surveiller ce que dit Antonio et de vérifier la cohérence entre ce qu'il dit et ce qu'il fait, Provenzano conclut par ce proverbe, ce qui est étrange car le jeune homme est encore à l'essai, on ne sait pas s'il est ami ou ennemi. Provenzano n'aurait-il pas dû citer plutôt un proverbe neutre comme : *Amicu eu tutti, cunfidenti eu nuddu* (Bonne amitié avec tout le monde, confidences avec personne) ou bien : *Amicu e guàrdati* (L'amitié n'empêche pas la méfiance).

Avec ses intimes et avec les vrais mafieux, ce serait déchoir que d'utiliser des proverbes paysans : ses citations sont toujours tirées des Ecritures.

Mais en citant cet unique proverbe, Provenzano révèle sans le vouloir toute l'aversion qu'il nourrit pour les jeunes et pour les nouvelles connaissances.

PROVIDENCE, DIVINE. – Naturellement, à côté de Jésus-Christ omniprésent dans ses pensées et dans ses actions, la divine providence aussi vole de temps en temps au secours de Provenzano quand il se trouve en difficulté. Il écrit à Nino Rotolo :

Cher ami, il faudrait nous voir en personne pour commenter certaines choses. Mais, ne pouvant le faire en personne, nous devons nous limiter et nous contenter du moyen que la divine providence nous donne.

Ce moyen, ce sont les *pizzini*.

L'idée des *pizzini* semblerait une suggestion du Saint-Esprit plutôt que de la divine providence. Mais Provenzano est en froid avec le Saint-Esprit, que, semble-t-il, il ne cite jamais.

RAISONNEMENT. – D’après le dictionnaire, un raisonnement est :

> Tout propos qui a ou prétend avoir un fondement rationnel et une suite logique.

Mais dans le sicilien de la pègre et de la mafia, le *raggiunamentu* a un sens assez différent.

Contrairement à ce qu’affirme le dictionnaire, il peut s’agir de propos dénués de tout fondement rationnel dont la suite n’a rien de logique.

Un exemple légendaire est le *raggiunamentu* qu’entamèrent deux petits mafieux, qui se détestaient cordialement. Un des deux, assis à la terrasse d’un café pour manger une glace, avait chassé une mouche et celle-ci était tombée dans le verre de lait d’amande que buvait l’autre assis à une table voisine. Le buveur de lait prétendit que le mangeur de glace avait incité la mouche, allez savoir comment, à plonger dans son verre. L’inévitable *raggiunamentu* se termina en rase campagne, à coups de couteau : l’un y laissa la vie et l’autre fut grièvement blessé.

Le *raggiunamentu* s’impose quand, pour des raisons d’intérêts, de cœur, d’offense supposée, etc., un désaccord surgit entre deux ou plusieurs personnes, ou entre de nombreux groupes de personnes, ou entre des armées de familles entières étendues jusqu’aux cousins au troisième degré et aux parents émigrés à l’étranger (qui n’hésitent pas à revenir pour cette occasion d’Australie ou de la Terre de Feu).

Les cas sont rares de *raggiunamentu* débouchant sur une pacification générale, célébrée dans un *schiticchio,* à savoir un plantureux banquet avec rigatoni au jus de porc et agneau au four accompagné de pommes de terre, le tout arrosé de barriques de vin.

Plus fréquemment, le *raggiunamentu* aboutit à sa « suite logique », qui est une véritable bataille rangée.

Et il n'est pas dit que ce ne soit pas le début d'une vendetta qui durera des décennies.

Bien entendu, un *raggiunamentu* n'a pas de limites dans le temps, il peut durer un jour comme une semaine et ne peut être interrompu sous aucun prétexte.

On cite un *raggiunamentu* auquel prirent part une trentaine de personnes réparties en deux camps adverses : après des échanges verbaux qui avaient duré trois jours et trois nuits, il avait viré à la confrontation armée le lendemain et débouché le jour suivant sur une véritable fusillade avec des morts et des blessés des deux côtés. Pendant ces cinq jours, de courtes trêves avaient été décidées, au cours desquelles les participants étaient ravitaillés par des voisins solidaires.

Il va sans dire que le *raggiunamentu* se déroule dans un lieu isolé, commis à la garde de sentinelles neutres pouvant signaler à temps toute arrivée indésirable de policiers, carabiniers, ennemis éventuels des deux groupes en lice, etc.

Provenzano recommande d'user avec précaution des *raggiunamenti.* Mais si le *raggiunamentu* s'avère inévitable, il dicte de savantes règles de comportement :

Souviens-toi qu'une seule preuve ne suffit jamais pour entamer un raggiunamentu ; *pour être sûr de soi dans un* raggiunamentu, *il faut trois preuves, ainsi que de la correction et de la cohérence.*

RECOPIER. – On trouve souvent dans les *pizzini* de Provenzano des copies de lettres qui lui ont été adressées et qu'à son tour, il se fait un devoir de communiquer à d'autres :

J'ai reçu la réponse que je te recopie

Je te recopie la réponse de ton filleul

Une variante de *« je te recopie »* est *« je joins »* :

Je joins directement la réponse

Mais quand il joint l'original, c'est qu'il en a fait une copie qu'il conserve religieusement. Cette nécessité est liée à la clandestinité totale, c'est-à-dire lorsque Provenzano ne peut plus organiser de réunions, beaucoup trop risquées.

Cette impossibilité à échanger de vive voix pourrait favoriser les quiproquos, souvent voulus, et les doubles jeux. En recopiant l'affirmation écrite par quelqu'un et en l'envoyant à une tierce personne qui a exprimé une opinion différente sur le même sujet, Provenzano s'arrange pour que les opinions réciproques soient aussi clairement exprimées que si ces deux personnes se parlaient de vive voix en sa présence.

Aucune des deux ne pourra ensuite prétendre avoir été mal comprise. Les écrits sont là, qui font foi.

La décision finale de Provenzano, qui tend en général à concilier les deux positions contraires, trouvera des bases solides dans ces lettres portées à la connaissance des deux interlocuteurs.

En agissant ainsi, Provenzano coupe l'herbe sous le pied aux éventuels *tragediatori,* c'est-à-dire aux adeptes du double jeu, qui ne peuvent plus démentir ce qu'ils ont écrit. *Verba volant, scripta manent*.

RÈGLES DE VIE. – Quel que soit le domaine abordé, travail, loisirs ou sport, quand on rédige des règles à l'usage des néophytes, on est toujours expert en la matière : Giovanni Soldini écrit les règles pour apprendre à sillonner les océans en solitaire et le général Bayo, qui fut l'instructeur militaire de Fidel Castro et de ses hommes, celles qui président à la guérilla urbaine.

Mais le compilateur qui voudrait rédiger un petit manuel intitulé « Règles du bon mafieux », en s'inspirant des enseignements dont un expert aussi aguerri que Provenzano parsème ses *pizzini,* se trouverait bien vite en grande difficulté.

En effet, les règles et les enseignements de Provenzano ne sont jamais limités à ce milieu spécifique, ils n'ont même rien de spécifique du tout et pourraient valoir tout aussi bien pour des pensionnaires de collège religieux.

D'ailleurs, le style de ces règles rappelle sans conteste celui d'un manuel pédagogique qui fit fureur au dix-neuvième siècle, le *Giannetto* (Petit Jean), où on enseignait aux jouvenceaux à morigéner leurs sentiments, à cultiver les bonnes manières et à respecter les bienséances.

Je te prie d'être calme, droit, correct, cohérent, apprends à tirer les leçons de l'expérience des souffrances endurées, ne mets pas en doute tout ce qu'on te dit, mais ne crois pas non plus tout ce qu'on te dit, recherche toujours la vérité avant de parler…

Ou encore :

Il faut toujours écouter les autres sons de cloche.

Ou encore :

Souviens-toi qu'il est humain de se tromper, il suffit de le dire et tout s'éclaircit.

Qui ne voudrait d'un tel pédagogue pour ses enfants ?

Provenzano ne perd pas une occasion de répandre l'image qu'il s'est construite avec l'aide de Pino Lipari : d'un homme qui a su *tirer les leçons de l'expérience des souffrances endurées,* c'est-à-dire qui a su acquérir sagesse, compréhension du monde, capacité de pénétrer dans les méandres de l'âme humaine.

Le vieux de la montagne ne veut pas accaparer pour lui, en avare, ce trésor accumulé au cours des années et, prodigue, il en distribue l'essentiel par éclats, par bribes, par fragments à tous ceux qui le lui demandent avec ferveur.

Mais le ton change du tout au tout quand on cherche auprès de lui un autre type de conseil, à savoir si un tel (en code MM) peut, selon lui, entrer dans l'organisation mafieuse. Après l'avoir rencontré, Provenzano répond :

… voilà, je connais peu, que ce soit toi ou MM, moi, il me semble que MM est quelqu'un de bien, peut-être très simple, et sans expérience de la vie féroce que nous menons, et qu'il a besoin qu'on le guide, et bien, et il peut progresser…

Dans ce cas, il ne s'en tient pas à des conseils généraux, à de nobles enseignements moraux, mais va droit à l'essentiel : comme MM est *sans expérience de la vie féroce que nous menons,* il faut placer à ses côtés quelqu'un qui sache au bon moment lui donner cette fameuse expérience, c'est-à-dire la même férocité que les autres.

RELIGION. – Aussi absurde que cela puisse paraître, beaucoup de mafieux sont dévots.

Chaque année, dans la représentation populaire de la Passion, Momo Grasso, un boss sanguinaire de Misilmeri, incarnait Jésus. Il y tenait tant qu'on risquait très gros à vouloir lui souffler la vedette.

Quand la police arrête le chef mafieux Pietro Aglieri, à sa grande surprise elle trouve dans l'appartement où il se cache une pièce aménagée en parfaite petite chapelle avec autel, reliques et statue de la Vierge. Sa surprise est encore plus grande quand elle apprend qu'Aglieri avait un guide spirituel, un curé qui venait régulièrement le confesser. Mais cela n'avait rien d'étonnant. En effet, après l'assassinat du père Pino Puglisi par la mafia, Aglieri, en fuite à l'époque, avait voulu rencontrer le curé de la paroisse de la Magione, pour lui dire combien ce meurtre le troublait. Aglieri était le filleul bien-aimé de Provenzano et tous deux étaient en contact étroit.

Autre exemple : un soir de janvier 2001, dans le salon de son domicile palermitain, le mafieux Giuseppe Guttadauro, assistant chef de clinique à l'Ospedale civico, réunit deux amis avec qui il discute de marchés publics à contrôler, de zones constructibles à acheter et autres affaires pas nettes. Ils ignorent qu'ils sont sur écoutes. Pendant une pause, l'un des trois change de sujet et déclare qu'il aimerait se confesser et aller à Lourdes. « Choisis bien ton confesseur, lui répond Guttadauro. Il faut qu'il soit intelligent. Une fois, mon confesseur m'a dit que la mafia était un péché. Alors je lui ai répondu : montrez-moi où ce péché est écrit. »

Une parenthèse s'impose. Il existe donc des prêtres *intelligents,* c'est-à-dire disposés à comprendre et à pardonner ses crimes à la mafia, et des prêtres non *intelligents,* qui finissent par connaître le

sort du père Puglisi et d'autres comme lui. Le problème est qu'en Sicile, beaucoup de prêtres depuis toujours ont eu envie de se montrer *intelligents* avec les délinquants. La vente d'indulgences par l'Église (un système auquel l'auteur du présent dictionnaire a consacré une enquête, *Indulgences à la carte*[3]*)* remonte à 1477. À l'époque, l'indulgence s'appelait « *taxa cancelleriae et pœnitentiariae romanae »,* elle consistait en une liste, servant de grille tarifaire, de tous les crimes (homicides exclus) qu'on projetait de perpétrer dans l'année à venir. Pour chaque crime, on payait la somme correspondante. Grâce à ce paiement, le criminel pouvait jouir « la conscience tranquille » du bien mal acquis comme d'un « bien propre, honnêtement gagné et acquis ». Bref, contre argent sonnant et trébuchant, on était acquitté et absous devant Dieu de son crime et péché. Fin de la parenthèse.

Le grand tournant de Provenzano remonte à la deuxième moitié de 1993. Il se situe après la déclaration de Jean-Paul II dans la vallée des Temples d'Agrigente le 9 mai de la même année, où le pape condamne fermement la mafia :

> Dieu a dit une fois : Tu ne tueras point ! Personne ne peut modifier ni piétiner cette loi sacrée de Dieu ! Aucun homme, aucun groupe humain, aucune mafia !

Ces paroles semblèrent passer inaperçues. En réalité, comme le notent Palazzolo et Prestipino, elles creusèrent un sillon profond dans les milieux mafieux. Pour le boss Antonino Cinà, elles constituaient une *sbrasata,* une sortie à ne pas prendre au sérieux, alors qu'elles suscitèrent une véritable crise de conscience chez un tueur comme Ino Corso, à qui Aglieri avait recommandé d'aller de temps en temps à l'église.

« Quand je sais que le lendemain matin, je vais recevoir l'ordre de faire quelque chose de mal et que j'obéirai, je ne vois pas pourquoi j'irais à l'église, je dirais quoi au Seigneur : je ne le ferai plus ? Je ne

pourrais pas tenir ma promesse, alors mieux vaut que je n'y aille pas. »

Provenzano entendit à sa façon les paroles de Jean-Paul II : elles durent résonner comme une confirmation, comme un aval suprême, pour ne pas dire une véritable investiture. Ne confirmaient-elles pas que la politique des armes était une erreur, y compris religieuse ? « Te ne tueras point », n'était-ce pas ce qu'il avait prêché dès qu'il s'était retrouvé à la tête de la mafia ? Ne fallait-il pas revenir à tout prix à la vieille définition selon laquelle les hommes d'honneur défendaient la paix et la justice ?

Dès lors, les manifestations de ferveur religieuse deviennent chaque jour plus évidentes. Il est avéré qu'à sa demande, deux prêtres lui rendent visite dans ses dernières années de clandestinité. Il en arrive à exprimer avec aplomb la conviction que tous ses actes jouissent de l'appui divin. Dieu est avec lui. *Gott mit uns*.

Est-ce du lard ou du cochon ? Bien sûr, si la volonté divine coïncide avec celle de Provenzano, les dilemmes d'Ino Corso n'ont plus lieu d'être. Cette ferveur religieuse serait alors une comédie de Provenzano pour que ses hommes restent soudés.

Son attitude contient peut-être un grand pourcentage de sincérité.

Mon Seigneur Jésus-Christ adoré, enseigne-moi à connaître et à parler comme parlent l'Esprit de Dieu et l'esprit du Christ. Je t'en prie, explique-moi les choses spirituelles.

Ou encore :

En tout lieu ou partie du monde où je me trouve, et à toute heure, quand je dois communiquer des paroles, des opinions, des faits, des écrits, demander à Dieu de me conseiller, de me guider, de m'assister, afin qu'avec sa volonté puissent arriver des ordres pour lui afin de les exécuter pour le Bien.

Ce ne sont pas des extraits de *pizzini,* mais de véritables prières, copiées sur deux feuillets glissés entre les pages de sa bible préférée.

Quand le commissaire adjoint Cortese et ses hommes pénètrent dans la bergerie de Montagna dei Cavalli, ils y trouvent une Cène,

deux petits tableaux de la Vierge, de très nombreux chapelets, dont un dans les toilettes, une bible, un calendrier de l'an 2000 illustré d'un portrait du père Pio, une petite crèche, un fascicule intitulé *Priez, priez, priez,* quatre-vingt-onze images pieuses dont soixante-treize représentent Jésus crucifié et portent l'inscription : « Jésus, j'ai foi en toi ». Palazzolo et Prestipino supposent que Provenzano les distribuait ou les envoyait à ses amis. Hypothèse plus que vraisemblable. Du reste, Totò Riina aussi, au moment de son arrestation, avait une image pieuse dans sa poche, comme beaucoup d'autres mafieux, qui, la plupart du temps, ont sur eux un portrait du père Pio.

Mais qu'était la religion pour Provenzano ? Ou mieux, qu'est encore la religion pour la plupart des Siciliens, mafieux ou non ? En 1945, Sebastiano Aglianò, homme de lettres sicilien, a écrit qu'à voir le nombre d'églises en Sicile et les foules de fidèles qui les fréquentent, on croirait qu'aucun peuple n'est aussi catholique. La réalité est tout autre. Ecoutons Aglianò :

> La chorégraphie du catholicisme s'empare facilement de leur imagination, elle touche peu leur âme, voire pas du tout. Le culte des saints est très répandu : signe là aussi d'extériorité. Des formes d'idolâtrie se mêlent étrangement aux préceptes de notre sainte mère l'Église.

Au dix-neuvième siècle, des chercheurs comme Giuseppe Pitrè et Giuseppe Stocchi étaient arrivés à une même conclusion : par disposition naturelle, les Siciliens n'étaient pas religieux, mais superstitieux.

Résumons : chorégraphie, extériorité, idolâtrie, superstition. Telles sont les caractéristiques de la religion de Provenzano. Par conséquent, ses invocations à Dieu, au Christ et à la providence sont davantage des conjurations, des refrains magiques et des formules superstitieuses, que des prières authentiques.

Mais il l'ignore.

RENDEZ-VOUS. – Provenzano emploie le mot sicilien *puntamentu*. Dans le dictionnaire sicilien-italien de Mortillaro, *« puntamentu »,* renvoie à « *appuntamentu »,* rendez-vous.

En sicilien, ces deux termes sont employés sans distinction, mais « *puntamentu* » appartient plutôt au parler paysan.

Dans les derniers temps de sa clandestinité, Provenzano décide de ne plus prendre aucun rendez-vous et n'accorde que de très rares audiences, en dépit des nombreuses demandes.

Pourquoi agit-il ainsi ?

Parce qu'aller en personne à un rendez-vous entamerait en quelque sorte son autorité, ce n'est pas lui qui doit aller vers les autres, mais les autres qui doivent venir à lui.

Mais alors pourquoi accepte-t-il aussi peu de visites ?

La première raison a trait à des normes de sécurité élémentaires. Moins de gens connaissent la route de sa cache, mieux c'est. Des allées et venues d'inconnus pourraient éveiller les soupçons des voisins.

Sans compter que plus de gens viennent chez lui et plus les probabilités augmentent que la police, qui surveille peut-être certains d'entre eux, découvre son repaire.

Il écrit donc aux plus insistants de patienter et de se contenter des *pizzini :* le temps des tête-à-tête reviendra, quand la situation sera propice.

Il existe toutefois une raison plus subtile.

Dans son cas, l'« invisibilité » propre à toute personne recherchée sert aussi à augmenter la distance qu'il établit avec les autres. Son

inaccessibilité est un signe supplémentaire du pouvoir qu'il détient. En outre, elle crée autour de lui cette aura d'ermite inspiré par Dieu, sur laquelle il mise beaucoup.

Plus profondément encore, il existe peut-être une raison que Provenzano ne s'avoue même pas à lui-même.

Sa maladie.

Il ne veut se montrer à personne, sinon au cercle restreint des amis sûrs, parce qu'il sent que ce serait une grave erreur d'exhiber son état de faiblesse, dû aux rigueurs de la clandestinité et à la maladie qui l'oblige à des soins réguliers.

Les prétendants au trône qui, soumis et dévoués, font montre pour l'heure d'un respect absolu, sont trop nombreux. Dans la mafia, on n'élit pas le nouveau pape quand l'ancien est mort, mais dès qu'il tombe malade.

L'organisation ne peut pas se payer le luxe d'avoir à sa tête un homme diminué, qui ne serait plus en pleine possession de ses moyens.

Autrefois, surtout au début de sa clandestinité, Provenzano allait aux rendez-vous.

Les repentis racontent qu'ils le voyaient apparaître à l'endroit convenu – choisi par ses soins – toujours à pied et toujours ponctuel.

Chacun pensait qu'il devait donc habiter dans les parages. Et quand la police apprit ce détail, elle fouilla en vain les environs. Parce qu'elle ignorait les multiples précautions dont Provenzano usait pour se rendre à un rendez-vous.

Il quittait parfois sa cache la veille, en voiture, et changeait de véhicule au bout d'un certain nombre de kilomètres.

Avec la seconde voiture, il arrivait à proximité du lieu fixé. La nuit venue, il ne dormait pas dans la voiture, mais dans un sac de couchage qu'il installait entre deux rochers ou sous les arbres.

Le matin, il rangeait son sac de couchage dans la voiture, se lavait, se rasait, changeait éventuellement de vêtements et parcourait à pied

les deux ou trois kilomètres restants.

Il apparaissait frais et dispos : exactement comme s'il habitait à deux pas de là.

RÉUNIONS. – Au début de son règne, Provenzano organisa de nombreuses réunions, des sommets entre les chefs mafieux.

Après les erreurs de stratégie de Riina, il y avait du pain sur la planche pour recoller les pots cassés, endiguer les défections croissantes qu'encourageait la législation sur les repentis, répondre à la crise des vocations (il était de plus en plus difficile d'enrôler de nouveaux *picciotti,* les petits soldats de la mafia), rétablir la discipline interne après l'interrègne de Bagarella, reconstruire des équilibres, chercher de nouvelles alliances, répartir territoires et zones d'influence, imposer à tous le nouveau cours des choses, alors que flottait encore l'odeur âcre d'explosif et de sang des grands attentats, et mettre au pas les frondeurs.

Il fallait régler ces problèmes en longues séances plénières, car toute autre méthode, comme des réunions en petit comité ou des groupes d'étude ponctuels, aurait pu éveiller soupçons et rivalités, sans compter le temps perdu ensuite pour informer les autres des résultats et en discuter.

Certes, les réunions étaient à haut risque. La plupart des participants étaient recherchés. Il suffisait que l'un d'eux soit repéré pour que tout ce gros gibier tombe dans les filets de la police ou des carabiniers.

C'étaient donc des précautions à n'en plus finir. Il fallait se mettre d'accord sur le moment et sur le lieu. Pour certains, l'endroit choisi pouvait être trop éloigné, un long voyage les obligeant à beaucoup s'exposer ; pour d'autres au contraire, cet endroit était trop proche, car l'arrivée de nombreux inconnus dans leur secteur pouvait éveiller des curiosités mal placées.

Bref, l'organisation laborieuse d'un sommet mafieux n'avait rien à envier aux préparatifs complexes d'une rencontre entre chefs d'Etat.

Ces réunions, nous l'avons dit, n'étaient jamais à l'abri d'une descente de police. Pour conjurer ce danger autant que possible, Provenzano arrivait toujours en dernier, avec les précautions d'usage : il faisait parfois longuement attendre les autres et envoyait souvent un homme sûr en éclaireur et, non loin de là, caché dans une anfractuosité de rocher ou derrière des arbres, il attendait le signal indiquant que la voie était libre. Au moins une fois, mais la chose semble s'être produite à plusieurs reprises, ces précautions lui évitèrent l'arrestation. Ce fut quand la police mit la main sur Benedetto Spera. Provenzano, qui se rendait à la réunion et attendait à l'orée d'un bois, vit arriver les agents et ne se montra pas.

Le sommet de Mezzojuso, qui eut lieu le 31 octobre 1995, est mémorable. Les participants n'arrivèrent pas en voiture, mais attendirent à différents endroits convenus qu'une voiture passe les prendre les uns après les autres. Ceci pour éviter une concentration soudaine de voitures en stationnement, qui n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons. Sur le trajet, de nombreuses sentinelles guettaient tout véhicule suspect.

La réunion eut lieu dans une ferme isolée. On comptait parmi les présents, outre Provenzano bien sûr, qui la présidait, Luigi Ilardo (qui jouait un double jeu assez dangereux, puisqu'il était l'informateur du colonel des carabiniers Riccio) ; Lorenzo Vaccaro, Salvatore Ferro et Cola La Barbera, représentant les familles de Caltanissetta et d'Agrigente ; Giovanni Napoli, fonctionnaire à la direction de l'agriculture et des eaux et forêts de la Région ; Benedetto Spera et le docteur Di Noto, chef de clinique.

Selon Palazzolo et Prestipino :

> La rencontre de Mezzojuso se transforma vite en une espèce de congrès, avec discours inaugural et groupes d'étude l'après-midi sur un seul et unique ordre du jour : « entamer la phase d'immersion de l'organisation, période nécessaire de cinq à sept

ans, afin de retrouver la tranquillité essentielle à la bonne marche des affaires et des complicités »… Pour enrichir le débat ainsi ouvert, la base de l'organisation pourrait utiliser un numéro de téléphone, exactement comme un numéro vert, puisque c'était celui de Giovanni Napoli à la direction régionale de l'agriculture et des eaux et forêts, à Palerme. Mais personne ne téléphona. Désormais, tout le monde préférait écrire des *pizzini*.

Une autre réunion se tint pour discuter des conséquences des grands attentats. Cette fois, il y avait aussi Salvatore Lo Piccolo, que certains considèrent, avec Matteo Messina Denaro, comme le successeur probable de Provenzano.

Il apparaît que Provenzano utilisa la même ferme de Mezzojuso pour d'autres réunions, elle lui semblait assez sûre.

Puis, les temps devenant de plus en plus difficiles, Provenzano risquait trop gros à se déplacer. Et les sommets s'espacèrent.

Provenzano créa alors une sorte de conseil de la couronne, formé d'une poignée de conseillers qui avaient son oreille : Benedetto Spera, Pino Lipari, Nino Giuffrè, Tommaso Cannella.

Les réunions se tenaient toujours à Mezzojuso. Jusqu'au 30 janvier 2001, quand on arrêta Spera dans une ferme voisine. De ce jour-là, pour cause de force majeure, les réunions furent abolies.

RIRE. – Les repentis qui furent en rapport constant avec Provenzano ne parlent jamais de son rire. Il n'a même pas ce rictus qu'on attribue dans les bandes dessinées au grand chef de la mafia, il ne ricane pas, il n'éclate pas de rire et il ne rit pas non plus dans sa barbe.

Il semble que son expression favorite ait toujours été l'impassibilité. Tout au plus ses lèvres ébauchaient-elles un sourire.

Une seule fois, on l'entendit rire aux éclats.

Giuffrè raconte qu'un jour Lipari demanda à Provenzano : « Tu te souviens quand on est allés voir *le Parrain ? »* Pour toute réponse, Provenzano partit d'un grand rire. Giuffrè ne demanda pas d'explication à cette explosion d'hilarité et, par conséquent, sa raison en resta mystérieuse. Pour certains, ce rire signifiait qu'il avait aimé le film.

Mais Provenzano riait peut-être pour quelque chose qui était arrivé pendant la projection. Ou bien riait-il du film lui-même, qui ne prête pourtant guère à rire ?

Avec tout le respect qui est dû à Marlon Brandon, je crois que Provenzano se gaussait de cette représentation fantaisiste et, à la limite du grotesque, de la figure du parrain. À ses yeux de connaisseur, cette histoire devait apparaître grosse comme une montagne, ce qu'on appelle une *americanata,* un film « à l'américaine », c'est-à-dire si outré qu'il tombe dans le ridicule.

L'auteur du présent dictionnaire eut l'occasion de mettre en scène une pièce sur sainte Catherine de Sienne. Le public normal eut des réactions normales, c'est-à-dire qu'il riait quand il fallait rire et qu'il pleurait quand il fallait pleurer. Puis, on donna une représentation

réservée à un public de religieuses. Résultat : elles rirent de bon cœur à des moments où les autres spectateurs n'avaient jamais manifesté la moindre hilarité et furent bouleversées par des scènes qui n'avaient jamais ému personne auparavant.

Les religieuses lisaient ce texte de l'intérieur, c'est-à-dire en pleine connaissance de cause, et découvraient peut-être des motifs d'hilarité dans la façon dont l'auteur, un laïc, décrivait des comportements peu compatibles avec les règles de vie monastiques.

Provenzano riait peut-être parce que lui aussi lisait ce film en sachant très bien de quoi il retournait.

Dans un cas comme dans l'autre, la musique du *Parrain* devait lui plaire. En effet, les policiers trouvèrent dans la bergerie de Montagna dei Cavalli une cassette audio de la bande-son du film.

RÔLE. – L'auteur du présent dictionnaire a demandé à Renato Cortese – l'homme qui, après une traque de huit ans, a arrêté Provenzano en entrant le premier dans la bergerie de Montagna dei Cavalli – ce qu'il avait éprouvé. La question, banale, était un peu niaise. Mais la réponse fut surprenante : « Une sensation de déjà vu. » Il avait si souvent rêvé et imaginé cette scène qu'il l'avait vécue avant même qu'elle n'ait lieu.

De la même façon, Francesco La Licata a demandé au procureur antimafia Piero Grasso, qui a longtemps poursuivi Provenzano, s'il l'avait rencontré après son arrestation.

> Ce fut une rencontre fugace, presque sans présentations, après toutes ces années où je m'étais occupé de lui sans l'avoir jamais vu. Nous nous sommes croisés rapidement dans les locaux de la brigade mobile de Palerme. Nous étions debout tous les deux et, sans réfléchir, comme si c'était une chose due, je lui ai demandé s'il avait besoin de quelque chose.

Provenzano répond qu'il voudrait qu'on lui fasse son injection trimestrielle pour sa maladie de la prostate. Il a l'ampoule sur lui. Le procureur fait appeler un médecin et, en attendant, dit à Provenzano : « Il faut que vous sachiez, monsieur Provenzano, que s'il y a quelque chose à faire pour notre Sicile, je serai toujours disponible. »

À ces mots, le léger sourire qui flottait sur les lèvres de Provenzano disparaît, ses yeux deviennent fixes, sérieux. Non sans une certaine difficulté, Provenzano adopte un masque d'impassibilité. De toute

évidence, la phrase du procureur l'a pris au dépourvu. Et on peut dire qu'il y a de quoi. Au bout de quelques secondes, il répond d'une voix presque imperceptible : « Oui, mais chacun dans son rôle. » Le procureur commente :

> Il utilisa textuellement le terme *ruolo,* rôle, en bon italien.

Et ajoute :

> … en trois mots, il avait balisé le terrain : « Remplis ton rôle de flic, moi je joue mon rôle de mafieux. Aucune relation n'est possible entre nous. »

Grasso touchait un des points cruciaux de la réforme organisationnelle imposée par Provenzano à la mafia. Il faut dire qu'après la courte régence de Bagarella – à en croire de nombreuses dépositions de repentis –, chacun en faisait à sa tête et personne ne voulait plus rester à sa place.

Répartir et respecter les rôles fut un des piliers de la réforme Provenzano.

Grasso évoque le choix linguistique de Provenzano d'éviter le dialecte à ce moment particulier. Il recourt à l'italien : c'est une défense fréquente chez les mafieux.

Un des juges qui fut membre du premier collège antimafia raconta à l'auteur de ces lignes que le juge Falcone, devant interroger un petit mafieux qui s'appelait Giuseppe X et qui était tanneur de métier, mais que tout le monde appelait en dialecte *Pinu Piddraru,* s'adressa à lui en l'appelant par ce surnom sicilien : « Alors, Pinu Piddraru… »

La réaction fut immédiate : « Attendez, je m'appelle Giuseppe X et on me surnomme Piddraru parce que je suis tanneur. Je vous prie de m'appeler par mon vrai nom et de me parler en italien, pas en dialecte. »

L’emploi du dialecte abolit la distance entre deux personnes de la même région et, dans ce genre de situation, il peut se révéler dangereusement familier.

SAC POUBELLE. – C'est un vulgaire sac poubelle qui fut fatal à Bernardo Provenzano.

Mais détrompez-vous, ce n'est pas le signe d'un destin narquois appliquant la loi du talion : le sac ne contenait pas d'ordures, mais du linge lavé et repassé avec soin et amour.

Comme la bergerie de Montagna dei Cavalli n'était pas très éloignée de l'agglomération où vivait sa compagne, Saveria, Provenzano lui envoyait son linge sale et en recevait du propre en retour.

De nombreuses autres fois, il a dû laver son linge lui-même et on sait que les hommes ne brillent pas dans ces tâches.

On déduit d'une lettre de Saveria qu'une des caches de Provenzano a été équipée d'appareils électroménagers :

Toi, ma vie, je t'envoie deux paires de chaussettes bien chaudes : tu peux les laver à la main ou à la machine.

Dans d'autres *pizzini,* elle écrit qu'elle lui a envoyé des pantalons, des chemises, du linge de corps.

Provenzano ne pouvait plus se permettre l'élégance d'autrefois, mais il tenait à son apparence, il était propre et soigné.

Naturellement, c'étaient les porteurs de *pizzini* qui livraient aussi ses colis ou ses sacs à Provenzano.

Mais un sac n'est pas un *pizzino,* on ne peut pas le glisser dans la poche de sa veste ni le cacher dans le revers de son pantalon.

Bref, si Giuseppe Lo Bue – un neveu de Provenzano que la police talonne parce qu'elle pense qu'il est en contact avec lui – sort de chez Saveria un sac poubelle à la main, il est logique de penser qu'il rend

un service à sa tante et qu'il va le jeter dans la benne, à quelques pas de là.

Mais Lo Bue dépasse la benne, arrive à sa voiture, ouvre son coffre, y pose le sac et démarre. Puis il arrive devant une autre maison, que l'on sait habitée par un mafieux notoire, neveu de Provenzano, Carmelo Gariffo. Il entre, s'attarde un moment, ressort, redémarre, passe devant une autre benne, continue son parcours apparemment dépourvu de sens pour arriver devant chez son père, Calogero Lo Bue, qui réceptionne le sac et le met dans sa voiture.

Le lendemain matin, en principe, Lo Bue père devrait ne pas pouvoir monter dans sa voiture à cause de l'odeur. Pourtant, il s'y installe pour entamer lui aussi un trajet sans queue ni tête, omettant de se débarrasser du sac poubelle, alors même qu'il passe devant des dizaines de bennes à ordures. Le lendemain, la même situation se reproduit, sauf que les enquêteurs le voient, toujours à Corleone, donner le sac à Bernardo Riina. Lequel, le jour suivant, prend la route qui conduit à Montagna dei Cavalli, où les enquêteurs pensent que se trouve Provenzano.

À ce stade, il semble indiscutable que ce sac poubelle, indépendamment de son contenu, fonctionne comme une balise qui indique enfin la position exacte d'un homme recherché depuis quarante-trois ans.

Une seule fois, semble-t-il, le courrier arriva le jour même : il s'agissait à l'évidence d'un cas d'extrême urgence.

SERVICE POSTAL. – Le système de courrier inventé par Provenzano pour « poster » ses *pizzini* était lent et complexe, mais très sûr.

C'était toujours la même personne qui était en contact avec lui et, à intervalles réguliers, retirait le courrier en partance et lui remettait le courrier arrivé. Nous l'appellerons le préposé A.

Quand il lui donnait ses *pizzini,* Provenzano précisait sans doute auquel des trois « collecteurs » les apporter : Giuffrè, Lipari ou Cinà. Le préposé A donnait donc tous les *pizzini* au collecteur désigné et ce dernier, gardant le *pizzino* qui lui était destiné, distribuait les autres en les confiant à son tour à son préposé personnel pour qu'il les achemine à leurs destinataires. À ce stade, le réseau est composé de cinq personnes ou plus, qui peuvent toutefois, dans des circonstances particulières, se servir d'autres sous-préposés.

Un calcul même approximatif donne pour le service postal un effectif d'une quinzaine de personnes, dont quelques-unes ne sont que vacataires.

Le courrier en retour était recueilli par les collecteurs, qui le remettaient au préposé A pour qu'il l'apporte à Provenzano.

Bien sûr, ce n'était pas une poste rapide. Les *pizzini* effectuaient de longs détours pour brouiller les pistes, avant d'être remis à leur destinataire. Pour parcourir vingt kilomètres, un *pizzino* pouvait mettre trois ou quatre jours. Le même délai, au fond, que la Poste italienne.

Mais, à la différence de ce qui se passe avec la Poste, il était rarissime que les *pizzini* se perdent. Et dans ces cas rarissimes, les conséquences étaient redoutables. La malchance s'acharna sur

Nicola Mandalà, un mafieux destinataire d'un *pizzino* qui s'égara, parce que Mandalà n'était pas chez lui, mais avec sa maîtresse. Il dut s'expliquer sur son absence et en supporter toutes les conséquences : y compris la fureur de son épouse qui découvrit le pot aux roses à cette occasion…

S'armant de patience, les enquêteurs, qui avaient percé le système des *pizzini* grâce aux révélations d'Ilardo au colonel Riccio, prirent en filature les collecteurs, les préposés et les sous-préposés dans l'espoir d'identifier le préposé A et que celui-ci les conduise jusqu'au repaire de Provenzano.

Mais ce service postal était un véritable casse-tête. Les enquêteurs ne réussissaient à suivre les *pizzini* que sur des fractions de trajet, puis un chaînon sautait et la chaîne était rompue. Il arrivait toujours un moment où les enquêtes, les filatures, les écoutes débouchaient sur un vide, tombaient dans une impasse.

Jusqu'au jour où les enquêteurs changèrent totalement de tactique. Au lieu de continuer à suivre les estafettes, ils décidèrent d'arrêter tous ceux qu'ils avaient réussi à identifier.

C'était risqué. Démanteler le service postal de Provenzano signifiait l'informer que les enquêteurs, non seulement connaissaient sa façon de communiquer, mais avaient mis la main sur des hommes qui, un jour ou l'autre, pourraient se décider à parler, à trahir, à révéler son refuge secret.

Le risque fut payant. Provenzano ne pouvait pas se permettre de rester isolé et fut donc obligé de remplacer les préposés arrêtés par des hommes avec qui il avait des liens de parenté et que la police surveillait étroitement depuis longtemps déjà.

C'est ainsi que les enquêteurs réussirent à placer des caméras sur le parcours du courrier, à des endroits qu'ils estimaient stratégiques.

Et ils virent, plusieurs fois, qu'une voiture blanche partait d'un point A, effectuait un certain nombre de détours avant d'arriver à un point B, s'arrêtait, repartait, suivait d'autres détours, arrivait au point C, continuait les détours inutiles, sortait de l'agglomération,

s’engageait sur une route, s’arrêtait, restait là pendant des heures, repartait, prenait la route de Montagna dei Cavalli…

SONDAGE. – Avant que Riina passe à la stratégie des grands attentats, Provenzano, d'après les révélations de Giuffrè, avait pris une mesure sans précédents dans l'histoire de la mafia.

Il avait décidé de sonder les affiliés.

Pour des raisons évidentes, il lui fut impossible de s'adresser à un institut spécialisé (vous imaginez l'IFOP recevant une telle commande ?). Le sondage fut donc réalisé à la bonne franquette, avec les moyens du bord, sans recourir aux techniques de rigueur.

Dans les intentions de Provenzano, il s'agissait de sonder *les hommes politiques, les francs-maçons et les entrepreneurs*.

Le sondage consistait en une seule question :

Que pensez-vous des attentats ?

Le sondage fut confié à Vito Ciancimino, ancien maire de Palerme, qui devait contacter les politiques, et à Pino Lipari, qui, dans l'organisation, était le « ministre » pour les marchés publics, et s'adresserait aux entrepreneurs. Ils seraient aidés par Tommaso Cannella (pour les francs-maçons ?) et par deux entrepreneurs, Gino Scianna et Enzo Giammanco.

Les résultats ne redescendirent pas jusqu'à Giuffrè, Provenzano les garda pour lui. Mais Giuffrè réussit à savoir que *des entrepreneurs de l'Italie du Nord* s'étaient déclarés en faveur de l'élimination de Falcone et de Borsellino.

Cette révélation ouvre une fenêtre sur une réalité assez inquiétante qu'aujourd'hui encore on préfère ignorer : dans son attaque en règle contre les institutions, la mafia bénéficia de sympathies cachées, mais assez larges pour franchir le détroit de Messine et arriver jusqu'aux brouillards de la vallée du Pô. Du reste,

Leonardo Sciascia n'avait-il pas écrit que « le palmier remonte vers le nord » ?

Mais la plupart des réponses furent sans doute d'une autre teneur. Et Provenzano, peu avant l'attentat de Capaci contre Giovanni Falcone, fit revenir à Corleone sa compagne et leurs deux enfants, comme si, à son niveau personnel, il prenait ses distances face aux choix de Riina.

Après les attentats, quelle fut la réaction des mafieux qui n'avaient pas été sondés ?

Dans leur majorité, ils n'approuvèrent sans doute pas, comprenant que cette guerre était insensée. Preuve en est le récit, intercepté par la police, que Pino Lipari fit à Salvatore Miceli de sa rencontre avec Spera, Giuffrè, Lo Piccolo et Provenzano, une rencontre voulue par ce dernier.

« Je lui ai dit : "Ecoute, Bino, on n'est plus des gosses de deux ans… Ne t'énerve pas, je prends cette liberté parce qu'on se connaît. Mon fils, on ne peut ni tout couvrir ni tout avaliser ni tout partager de ce qui a été fait. Parce que, dans le passé, des choses justes ont été faites et aussi des erreurs, il faut savoir le reconnaître."

« J'ai prononcé ces mots et Benedetto est venu m'embrasser. Je lui ai dit : "On ne peut pas dire qu'il n'y a eu que des choses justes ou que des erreurs." On a fait des choses très graves. »

C'est ce baiser, accueilli par des applaudissements, qui sanctionne la stratégie de l'immersion de Provenzano.

SUÉTONE. – Provenzano a utilisé différents codes au fil du temps, dont un qu'il appelle *Suétone*.

En voici un exemple, tiré d'un *pizzino* que le fils de Provenzano, Angelo, envoie à son père :

… c'est lui qui nous a envoyés chez ce médecin et puis j'avais l'intention de contacter, avec ta permission, 10122341515l2.14819647415218. Pour ce qui est de l'autre médecin…

Qui se cachait derrière ces deux séries de chiffres ?

Les enquêteurs se mirent au travail et trouvèrent vite la clé. La lettre *a,* première de l'alphabet, correspondait non pas à 1, mais à 4. Et ensuite, *b* à 5, *c* à 6, *d* à 7 et ainsi de suite.

La transcription donnait donc Giovanni Mercadante. Il manquait le *o* du prénom, mais c'était un détail, car cela n'empêcha pas d'identifier le médecin en la personne du docteur Giovanni Mercadante, radiologue et député régional de Forza Italia.

Quel rapport avec Suétone ?

Dans les *Vies des douze Césars,* Suétone raconte que Jules César utilisait dans sa correspondance réservée un code secret qui consistait à déplacer la lettre *a* de trois places dans l'ordre de l'alphabet et à faire glisser à sa suite toutes les autres lettres de la même manière. Ce qui donne :

a b c d e f g h i j k l m n…

D E F G H I J K L M N O P Q…

Dans le code de Provenzano, les chiffres remplaçaient les lettres, mais le mécanisme était le même. Suétone écrit qu'Auguste se servait

du même code, mais en déplaçant la lettre A d'une seule place : A devenait B, B devenait C et ainsi de suite.

On sait que Provenzano avait demandé à ses plus proches collaborateurs de lui inventer des codes.

Giuffrè lui en proposa plusieurs, que Provenzano toutefois écarta, les jugeant trop faciles à décrypter. Pour ne pas jeter au panier tout le travail fait, Giuffrè en employa un dans sa correspondance avec sa femme.

À ce qu'il paraît, les *Vies des douze Césars* de Suétone sont très lues dans les prisons par les petits césars que sont les chefs de gangs, les chefs mafieux et les délinquants notoires, du moment bien sûr qu'ils savent lire et écrire. C'est donc un livre qui a pu être suggéré à Provenzano par un ancien détenu.

Ou bien c'est le latiniste de la bande, Matteo Messina Denaro, qui lui en a parlé. Chaque année, à la date anniversaire de la mort de son père, Messina Denaro publiait un avis nécrologique en latin (son père, recherché par la police, avait été retrouvé sans vie sous un arbre, vêtu de pied en cap, rasé, prêt pour sa mise en bière). Le texte daté de « Catalgirone, 30-11-2006 » était libellé comme suit :

> *Spatium est ad nascendum et spatium est ad moriendum sed solum volat qui id volt et perpetuo sublimis tuus volatus fuit*.
>
> (Il y a de la place pour celui qui naît, il y a de la place pour celui qui meurt, mais seul s'envole celui qui le veut et ton envol fut sublime pour toujours.)

Les enquêteurs, qui ont l'esprit mal tourné, interprètent de façon perfide cet exemple de *pietas* filiale. Il s'agirait d'un message qui, si on enlève les fioritures, signifie : « Maintenant que Provenzano est hors jeu parce qu'il a été arrêté, il y a de la place pour toi et pour moi, mon cher Lo Piccolo, il suffit de nous mettre d'accord pour voler haut. »

On considère en effet Lo Piccolo et Messina Denaro comme les deux seuls candidats au trône resté vacant.

TECHNOLOGIE. – Le système de communication inventé par Provenzano, les fameux *pizzini,* donne à ceux qui n'en ont qu'une connaissance superficielle une image de la mafia primitive, grossière, d'arriération paysanne. Alors que ce système était ce qu'on pouvait imaginer de plus sûr pour protéger le secret.

Rien aujourd'hui n'est plus facile à intercepter et à localiser qu'un téléphone portable.

C'est à travers son téléphone portable que les enquêteurs ont identifié la personne qui avait posté la lettre portant le cachet de Reggio de Calabre, celle que Provenzano avait adressée au tribunal de Palerme pour nommer ses avocats.

Depuis longtemps, les enquêteurs avaient dans le collimateur un entrepreneur de Bagheria, Simone Castello, quarante-sept ans, casier judiciaire vierge, homme de gauche, marié à une neurologue. Un homme au-dessus de tout soupçon. Les enquêteurs le considéraient malgré tout comme une estafette et un conseiller important de Provenzano.

Comme Castello utilisait beaucoup son portable, on découvrit que le 13 avril 1994 – date du cachet de la poste sur l'enveloppe –, le portable de Castello avait utilisé vers quinze heures un relais sicilien, mais qu'à seize heures dix, il avait capté un relais radio de Villa San Giovanni en Calabre, et qu'à dix-huit heures dix, il s'était de nouveau servi d'un relais de Messine. Ce qui signifiait que Castello n'était resté en Calabre que le temps de poster la lettre de Provenzano.

Ayant bien compris que la police déployait tout un arsenal de caméras (y compris à infrarouge), micros espions, écoutes téléphoniques et autres interceptions, Provenzano se limita dans un premier temps à opposer une sorte de résistance passive.

En mars 2002, il écrit à Giuffrè :

… fais vérifier si autour de l'entreprise on a mis une ou plusieurs caméras, près ou loin, fais regarder soigneusement. Et avec ça, leur dire de ne pas parler ni dans les voitures, ni à proximité, à l'intérieur du bâtiment qu'ils ne parlent pas à voix haute, qu'ils ne parlent pas à proximité d'un bâtiment, en bon état ou en ruines…

Et les hommes de Giuffrè ne tardent pas à découvrir une caméra dans la ferme de Vicari (l'*entreprise*).

Ils la laissent là où ils l'ont trouvée, mais l'inclinent vers le bas, de sorte que les carabiniers ne verront que des pieds anonymes, impossibles à identifier.

Puis Provenzano passa à la contre-offensive. Il voulut que ses collaborateurs soient formés à la défense technologique.

Un de ses quatre messagers les plus actifs, Carmelo Amato, soixante-quatre ans, casier judiciaire vierge, accueillait des réunions mafieuses dans son auto-école de Palerme, après la fermeture.

Un jour, un micro de la police capta la conversation suivante entre Amato et un autre mafieux, Giuseppe Vaglica : « J'ai acheté cet appareil, dit Amato. On n'a qu'à l'utiliser à tour de rôle. Tous les trois ou quatre jours, je contrôle l'auto-école, voitures comprises… Toi, pareil dans ton bureau… tu vérifies tout, puis tu me le rapportes. Mais ne l'oublie pas, j'en ai vraiment besoin. »

Et l'autre de répondre : « Impeccable… Bon Dieu, tu me tires une sacrée épine du pied. »

Provenzano aussi s'était équipé de cet *appareil,* qui était un détecteur de micros.

Il paraît qu'avant chaque réunion, il prenait le temps de contrôler ainsi de fond en comble l'endroit qui les accueillait. Il vérifiait chaque centimètre de mur en montant sur une chaise et refusait qu'on le remplace, car il n'avait pas confiance.

Il voulait s'assurer en personne que l'endroit était bien net.

TUER. – On raconte que, tout jeune, Bernardo Provenzano avait eu une violente altercation au café avec un de ses amis de Corleone et l'avait poussé à venir s'expliquer en rase campagne. Là, il l'avait tué, en le plaquant au sol de ses deux genoux et en lui défonçant le crâne à coups de pierre.

> Caïn dit à Abel, son frère : « Allons dehors. » Or, tandis qu'ils étaient dans la campagne, Caïn se dressa contre Abel, son frère, et le tua.

Avec une pierre, de la même façon que Bernardo Provenzano. Singulier début de carrière aux échos bibliques. Le jeune Provenzano sortait sans aucun doute armé, d'un pistolet ou au moins d'un couteau. Pourquoi utilisa-t-il une pierre pour commettre son premier meurtre ? Il faut exclure qu'il ait déjà été ce lecteur attentif et ce commentateur de la Bible qu'il deviendra plus tard dans sa vie.

C'est le seul homicide qu'il accomplit selon cette méthode primitive ; pour les suivants, il utilisera toujours avec profit le pistolet, le fusil à canon scié et la mitraillette.

Luciano Liggio, qui était connaisseur, dit de Provenzano qu'il « tirait à merveille, mais avait une cervelle d'oiseau ». Un jugement que confirme le boss Tommaso Buscetta : « Riina était beaucoup plus intelligent que Provenzano. » Quand Liggio répartit les attributions entre ses deux lieutenants, Riina et Provenzano, il confia au premier des tâches de commandement et cantonna le second dans des fonctions de collecteur de fonds et de tueur.

Il s'était bel et bien trompé sur le second, comme on le vit le temps passant.

Comme tueur, Provenzano donna le meilleur de lui-même en organisant la fusillade du garage de la rue Lazio, le 10 décembre 1969.

Michele Cavataio, un boss mafieux de Palerme, avait été reconnu innocent par la cour d'assises de Catanzaro dans une dizaine d'affaires d'homicide. Déséquilibré notoire, il était revenu en ville, bien décidé à étendre coûte que coûte son influence.

Dans sa folie, il avait établi un plan de Palerme comportant les noms des chefs mafieux, quartier par quartier. Il menaçait de le transmettre aux forces de l'ordre si on n'augmentait pas son territoire. Un chantage mafieux à des mafieux pourrait sembler une entreprise démentielle. En réalité, l'estimant tout à fait capable de se lancer dans une manœuvre aussi risquée, la mafia en séance plénière décida de l'éliminer, lui et tous ceux qui le soutenaient.

Informés que Cavataio et quelques fidèles vont se réunir ce jour-là vers dix-huit heures trente dans un garage de la rue Lazio, six mafieux choisis parmi les familles les plus influentes de Palerme — une espèce de mission de l'ONU aux ordres de Provenzano – se déguisent en policiers. Provenzano, toujours sensible à la hiérarchie, porte un uniforme de capitaine. Peu avant dix-neuf heures, à bord de deux Alfa Romeo Giulia, la voiture utilisée à l'époque par les forces de l'ordre, ils stoppent devant le garage.

La porte est gardée par un de leurs adversaires, un certain Giovanni Domè, qui n'a pas le temps d'avertir les autres parce que Provenzano le tue sur-le-champ, en ouvrant sa portière et en tirant sans même descendre de la Giulia.

Le premier du commando à pénétrer dans le garage est Gaetano Grado, qui tire deux coups de fusil à canon scié sur Cavataio, lequel, malgré une blessure à l'épaule, répond au tir, touchant une vitre dont les éclats atteignent Grado aux yeux et l'aveuglent.

Pendant ce temps, Damiano Caruso, Calogero Bagarella et Bernardo Provenzano font irruption en défouraillant sur tout ce qui

bouge.

Ils tuent les frères Filippo et Angelo Moncada, Francesco Tumminello, Salvatore Bevilacqua.

Mais Cavataio aussi continue à tirer, touchant Provenzano à la main, Caruso au bras et blessant à mort Bagarella.

Puis, atteint à son tour par un projectile, il roule sous un bureau. Il ne bouge plus, semble mort. Pour s'en assurer, Provenzano le prend par les pieds et le tire hors de son abri. Et là, Cavataio qui avait fait semblant d'être mort, lui pointe son revolver entre les deux yeux. Provenzano n'a pas le temps de réagir, car déjà l'autre appuie sur la détente. Mais l'arme de Cavataio est vide, elle ne produit qu'un léger clic. Provenzano se reprend, essaie de l'achever à la mitraillette, mais l'arme s'enraye. Alors, tout en le bourrant de coups de pied, il réussit malgré sa main blessée à extirper son pistolet de sa ceinture et à vider son chargeur sur lui.

Puis il fouille posément le cadavre et trouve le fameux plan (à vrai dire, un morceau de plan) dans une des poches de sa veste.

C'est ainsi que Provenzano se gagna le surnom de « *'u tratturi »,* le Bulldozer, celui qui avance, implacable, sans laisser un brin d'herbe derrière lui, et aplanit tout sur son passage.

Palazzolo et Pristipino relèvent une autre particularité : c'est en uniforme de la police que Provenzano participe au bain de sang de la rue Lazio ; quand, trente-sept ans plus tard, au moment de son arrestation à Montagna dei Cavalli, il doit monter dans l'hélicoptère, on lui enfile un gilet portant dans le dos l'inscription POLICE.

Ses états de service de tueur ne comptent pas moins de quarante homicides.

Puis Provenzano quitte la première ligne et devient réserviste, se limitant à approuver les condamnations à mort prononcées par les instances dirigeantes de la mafia. D'exécutant, il a été promu commanditaire.

Etroitement lié à Totò Riina, il partage l'option militaire du grand boss, du moins tant que celui-ci ne lance pas son attaque en règle

contre les représentants de l'État.

D'après Antonino Giuffrè, un repenti, quand Riina et Provenzano « n'étaient pas d'accord, ils ne quittaient la table qu'une fois la solution trouvée ».

Provenzano avalise donc, en bon subordonné, la politique militaire de Riina, même s'il n'y participe pas en personne.

Mais il est peut-être le premier à voir que le chef des chefs entraîne toute l'organisation vers une défaite totale. Et il se désolidarise de la stratégie de Riina par un geste en apparence bénin, normal, mais qui a dû produire l'effet d'une bombe sur les personnes capables de l'interpréter.

Le 5 avril 1992, un dimanche, après des années où on a ignoré leur adresse, on revoit dans les rues de Corleone la compagne de Provenzano, Saveria Benedetta Palazzolo et leurs enfants Angelo et Francesco Paolo, seize et neuf ans.

Tout Corleone s'interroge sur cette décision de l'enfant du pays : « Pourquoi Binnu fait-il revenir sa famille ? »

La réponse arrive le 23 mai, quand, à Capaci, le juge Falcone saute sur une bombe avec sa femme et son escorte.

À n'en pas douter, ce retour est un message, mais on peut le lire de deux façons différentes : la première, la bonne, est que Bernardo Provenzano entend signifier à qui de droit qu'il conteste le choix de la ligne dure et ne veut pas y être mêlé, la preuve, il décide le retour de sa famille ; la seconde, erronée, est que Provenzano est mort et enterré et que sa famille, ne craignant plus ni les rétorsions ni les arrestations, peut revenir en toute sérénité.

En effet, longtemps on le croit mort. Balduccio Di Maggio, un repenti, indique dans le procès-verbal de son interrogatoire du 8 janvier 1993 que Provenzano est mort et enterré.

Beaucoup le croient et, pendant plusieurs années, le nom de Provenzano est gommé de la liste des criminels recherchés et disparaît de l'organigramme de la mafia dressé par la police.

Provenzano s'impose au poste de chef suprême comme le successeur naturel de Totò Riina (arrêté à Palerme le 15 janvier 1993) après l'échec de la lutte armée entreprise par les Corléonais, d'abord contre leurs rivaux, puis contre l'État, et après le court interrègne, mal supporté, de Leoluca Bagarella, le beau-frère de Riina. Provenzano sait imposer sa ligne d'emblée, en maniant tantôt la fermeté tantôt la persuasion et en conciliant les avis opposés.

Fini le *scrusciu,* le raffut, dans les journaux à propos de fusillades, bombes et autres guet-apens.

Certains, qui le connaissent bien, s'étonnent de cette attitude. Giuffrè, encore lui, déclare qu'en 1993, à sa sortie de prison, il est allé voir Provenzano et qu'il l'a trouvé « changé, lui qui était belliqueux, montrait maintenant des signes de sainteté ».

Provenzano demande et obtient des familles mafieuses une période de dix ans de tranquillité, de plongée en eaux profondes, pour pouvoir résoudre les grands problèmes de l'organisation. Il veut arriver, d'une façon ou d'une autre, à l'abrogation de la prison à perpétuité et à la suppression de plusieurs dispositifs légaux : l'article 41 bis du code pénal (qui prévoit les quartiers de haute sécurité pour les chefs mafieux), la législation sur les repentis et la loi permettant la confiscation des patrimoines illicites. Toutes les affaires sont conclues avec la plus grande discrétion, en silence, sans jamais susciter d'opposition ouverte et fracassante. Tout doit se passer sous la surface de l'eau, cet énorme sous-marin qu'est la mafia doit désormais naviguer au périscope.

Interdiction absolue de recourir aux armes, donc ? Eh bien oui, plus de fusillades à la légère.

Par cette interdiction, Provenzano renoue avec l'ancien code de la vieille mafia. L'auteur de ces lignes a eu l'occasion de rencontrer à Rome, un après-midi de 1949, le vieux boss mafieux d'Agrigente, Nicola « Nick » Gentile, que tout le monde appelait Oncle Cola, et d'avoir une longue conversation en tête-à-tête avec lui. C'était un homme âgé, bien habillé, soigné, grand affabulateur, qui maniait l'ironie avec finesse. Quelques années plus tard, il devait publier un

livre de mémoires américains, *Vie de chef mafieux,* écrit avec un journaliste, Felice Chilanti. Il s'adressa à moi en me donnant selon l'usage mon titre universitaire (j'étais en effet *dottore),* mais formulé en sicilien et agrémenté d'un diminutif protecteur (je devins ainsi *duttureddru),* et il m'expliqua ce qu'était un mafieux et comment il agissait.

« Duttureddru, imaginons que j'entre dans cette pièce, que vous ayez un pistolet, que vous le pointiez contre moi alors que je suis désarmé et que vous me disiez : "Cola Gentile, à genoux !" Que puis-je faire ? Je m'agenouille. Mais vous n'êtes pas un mafieux pour autant, parce que vous avez fait s'agenouiller Cola Gentile. Vous n'êtes qu'un crétin muni d'un pistolet. Imaginons maintenant que moi, Cola Gentile, je rentre dans cette pièce et que je vous dise : "*Duttureddru,* voyez-vous, je me trouve dans une certaine situation… Je dois vous demander de vous agenouiller." Vous répondez : "Mais pourquoi ?" Et je vous l'explique. Je vous l'explique et je vous persuade que, pour la paix de tous, dans l'intérêt commun, vous devez vous agenouiller.

« Vous êtes convaincu, vous vous agenouillez, je suis un mafieux. Si vous refusez de vous agenouiller, je dois tirer, mais je n'ai pas gagné. J'ai perdu, *duttureddru. »*

J'ai évoqué cette rencontre dans *Gocce di Sicilia* (Edizioni dell'Altana, Rome 2001) et John Dickie l'a commentée en affirmant que Gentile « s'efforce de se présenter comme ayant toujours cherché la voie de la paix et de la justice ».

C'est là une grave erreur d'appréciation : Gentile ne s'efforce pas de se présenter ainsi, il est convaincu de l'être, d'avoir toujours cherché la paix et la justice.

Comme l'affirme aussi le procureur Piero Grasso, dans son livre-entretien avec Francesco La Licata, ce n'est qu'en désespoir de cause qu'on en arrive au meurtre en cas de refus d'obéissance.

Et Provenzano accorde rarement de dérogation.

Le procureur Piero Grasso, chef de l'antimafia, raconte :

> Je me souviens du témoignage de Giuffrè mimant l'affliction de Provenzano quand il doit donner son assentiment pour un homicide : bras écartés et yeux au ciel, comme pour souligner que « si on ne peut vraiment pas s'en passer, que la volonté de Dieu soit faite ».

Mais il s'agit toujours de mesures de justice interne, contre des courants dissidents ou contre d'anciens affiliés qui veulent prendre leur autonomie.

… je suis satisfait pour Gela, grâce à vous, car il s'agit de Paix et si on y réfléchit un peu, quand on évite autant de malheurs…

Cette phrase est tirée d'un *pizzino* du 26 juillet 2001 et signifie ceci : dans la guerre qui, avec l'aval de Provenzano bien sûr, oppose mafieux traditionnalistes et nouveaux mafieux de la *Stidda* – une organisation des environs de Gela et d'Agrigente, rivale de la mafia historique –, tout s'est réglé en faveur des premiers. On déplore bien quelques morts, mais, au bout du compte, l'ordre règne de nouveau à Varsovie. Provenzano a de quoi se montrer satisfait.

Il ne prend presque jamais le parti de tuer. Lorsqu'il s'avère que le mafieux Benedetto Spera a la gâchette un peu trop facile dans son fief et que, comme le déclare Giuffrè, « cette façon de marcher en souliers cloutés devient bruyante et en dérange certains », Provenzano ne perd pas de temps. Quand il a l'occasion de rencontrer Spera en présence de tierces personnes, il n'a qu'une phrase à dire : « N'oublie pas que je gouverne comme je l'entends. » À savoir : je t'avertis que tu dois agir comme je le veux moi, qui suis le chef. Spera change aussitôt de manières et s'adapte.

Giuffrè a expliqué aux magistrats que Provenzano énonce avec beaucoup de sagesse la théorie selon laquelle, avant d'agir de façon définitive contre quelqu'un, il convient de considérer si ce quelqu'un fera plus de dégâts mort ou vivant. S'il fait plus de dégâts vivant, alors il faut passer à l'acte ; mais s'il fait plus de dégâts mort (au sens où sa mort pourrait déclencher des vengeances, des remous, des

scissions internes et aussi une réaction de l'État qui, parfois, aux yeux de l'opinion publique, transforme les victimes en héros), alors il vaut mieux surseoir.

Remarque : jamais n'apparaît, dans aucun des *pizzini* connus de Provenzano, le verbe *ammazzare,* tuer, ni son équivalent sicilien *astutare* (qui signifie « éteindre »), ni aucun des verbes de même sens comme *uccidere* (tuer), *assassinare* (assassiner), *sopprimere* (supprimer).

VISION. – Il arriva peut-être un moment où Provenzano ne distingua plus la ligne ténue qui sépare la fiction de la réalité.

Où était le vrai et où était le faux dans les *pizzini* emplis de zèle religieux qu'il adressait aux autres mafieux ?

Il n'est pas si absurde de supposer qu'il ait vraiment cru, du moins par moments, que ses actions étaient guidées par quelque chose de surnaturel.

Preuve en est l'attention qu'il accorda à un épisode curieux dont l'avait informé son fils Angelo.

La Vierge serait apparue à une jeune fille d'une commune voisine et lui aurait remis un message à transmettre à Francesco Paolo, le plus jeune fils de Provenzano.

En apprenant cette nouvelle, Provenzano est intrigué au plus haut point et demande à en savoir plus. Il veut connaître la teneur du message, ainsi que le nom et le prénom de la jeune fille.

Mais Angelo doit décevoir ses attentes :

2) Objet. À propos de cette fille qui avait un message de la Vierge pour Paolo ; il n'a pas encore été possible de la rencontrer parce qu'au début on m'avait dit qu'elle pourrait venir ici pour nous rencontrer, mais le temps a passé et j'ai su par le cousin Binnu qu'elle a des problèmes pour venir parce que sa mère ne la laisse pas sortir, alors je lui ai proposé d'écrire une lettre à Paolo, mais elle a refusé au motif que personne ne lui garantit que sa lettre arrivera à destination. Je ne suis donc pas en mesure de te dire son nom ni son prénom simplement parce qu'on ne me les a pas communiqués. Maintenant le cousin me fait dire par son fils que si ce n'était que de lui, il laisserait tomber ; pour ma part, cette

histoire me laisse un peu sceptique, n'empêche, je voudrais aller jusqu'au bout ; mais je voulais te demander si des gens de ce village pourraient avoir de la rancœur contre nous. Indépendamment de ta réponse, je veux te rassurer : nous ne rencontrerons pas cette personne si tu n'es pas informé d'abord, il faut même que tu me donnes ton éventuel feu vert pour que cette rencontre ait lieu dans son village, tu comprends. Pour être sincère, si Dieu m'accompagne, je voudrais la rencontrer hors de son village, je n'ai pas d'idée particulière, l'important est que nous soyons dans un lieu public, je pense que tu es de mon avis.

Si Provenzano avait cru un instant qu'une des Vierges dont il conservait images et tableaux – la Vierge de Romitello di Borgetto, la Vierge des larmes de Syracuse, Marie Reine des cœurs, Marie Reine des familles, la Vierge des Douleurs, Marie très sainte des grâces de Corleone – voulait entrer en contact avec lui à travers cette jeune fille et son fils Francesco Paolo, la lettre d'Angelo a dû le ramener à la réalité. On voit bien qu'Angelo soupçonne une supercherie, qui pourrait se révéler dangereuse, au point de demander à son père si, dans la commune où habite cette personne et que Provenzano connaît, quelqu'un aurait des motifs de rancœur à leur endroit. Et s'il doit la rencontrer, il veut prendre des précautions : dans un lieu public, ailleurs que dans son village.

Une hypothèse a peut-être effleuré Angelo : puisqu'une fois Jésus-Christ en habit de moine ou de prêtre est apparu providentiellement à son père pour le sortir d'affaire, une policière en habit de Sainte Vierge a pu apparaître à la jeune fille pour lui suggérer d'attirer Provenzano dans un piège. Palazzolo et Prestipino précisent :

> De son côté, Francesco Paolo expliquait cette expérience du rêve inspiré par le Ciel. Il adoptait cependant le ton de la prudence, jamais celui du scepticisme. Cette prudence finissait par accréditer la vision et par renforcer l'attente. Comme si le phénomène surnaturel annoncé avait été un signe. Et sa révélation, la solution attendue de bien des problèmes.

Malgré tout, Provenzano ne veut pas en démordre. Le doute que ses fils ont éveillé en lui est vite chassé. Et si vraiment la Vierge avait voulu entrer en contact avec lui ?

Il insiste auprès de sa compagne, Saveria, mais celle-ci lui ôte tout espoir de tirer les choses au clair :

19 Objet Paolo cette femme n'est toujours pas venue, plus d'une fois, elle dit qu'elle vient et elle ne vient pas, nous, on est tranquilles, ce qui est voulu par Dieu ne peut être changé…

Et Provenzano finit par se résigner. Il doit accepter la volonté de Dieu qui, dans ses desseins insondables, n'a pas voulu que lui arrive le message de la Vierge.

VOUS NE SAVEZ PAS. – Quand le commissaire adjoint Renato Cortese investit la bergerie de Montagna dei Cavalli, il surprend Provenzano assis devant sa machine à écrire électrique, écrivant un *pizzino* destiné à sa compagne.

Sur la table se trouvent une chemise contenant le courrier arrivé, une autre pour le courrier à envoyer, un dictionnaire d'italien (qui, à voir les fautes dont les *pizzini* sont émaillés, n'est jamais consulté) et sa Bible préférée dans l'édition 1978 approuvée par la Conférence épiscopale italienne (qui, en revanche, à voir les citations dont les *pizzini* sont émaillés, est beaucoup consultée).

Dans un coin, la télévision est allumée et donne les résultats des élections législatives : remportées dans un mouchoir de poche par le centre gauche. Tout en écrivant à sa compagne, Provenzano laissait peut-être courir sa pensée sur ce nouveau climat politique et ses éventuelles conséquences.

Cortese ne lui demande pas, selon la formule, s'il est Provenzano, mais l'affirme d'un ton péremptoire : « Vous êtes Bernardo Provenzano. » Et ajoute : « Je vous arrête. »

Provenzano se remet de la surprise qui l'a paralysé un instant, ébauche un geste irrité, puis murmure, mais de façon à ce que tout le monde entende : « Vous ne savez pas ce que vous faites. »

Soit dit en passant, le commissaire adjoint Cortese et ses hommes auraient pu lui répondre qu'au contraire, ils savaient très bien ce qu'ils faisaient : après huit ans d'une enquête opiniâtre, ils l'arrêtaient enfin.

C'était la fin d'une époque. À partir de ce moment, la vie de ces hommes qui l'arrêtaient allait changer et revenir à une normalité

déroutante.

Cette phrase n'en reste pas moins énigmatique et se prête à plusieurs lectures.

Selon une première interprétation, Provenzano imaginerait après lui une guerre de succession sanglante.

Mais il est peu probable qu'à ce moment précis, il pense à quelqu'un d'autre qu'à lui-même.

Selon une deuxième interprétation, Provenzano redouterait un retour de la mafia à la stratégie militaire, aux bombes, aux attentats sanglants, c'est-à-dire à tout ce que son autorité avait réussi à bannir. Il craindrait en somme que ses héritiers renient son œuvre de persuasion patiente en faveur de l'immersion et que le sous-marin, qu'il a jusqu'alors piloté au périscope, ne refasse surface et tire sur tout ce qui bouge. Bref, cette phrase pourrait signifier : en m'arrêtant, vous ouvrez la boîte de Pandore.

Certes, il est naturel qu'un P.-D.G. de grande entreprise se soucie de ce qui adviendra après lui. Mais ici il ne s'agit pas de démission ni de renvoi d'un cadre supérieur, il s'agit d'une arrestation, qui prélude à la prison à perpétuité et met un point final à quarante-trois ans de cavale.

Est-il pensable qu'à un tel moment, Provenzano ait eu à cœur le destin de l'entreprise mafia ?

Considérant que Provenzano était aussi un lecteur attentif du Nouveau Testament, une citation de son Evangile préféré, celui de saint Luc (23,33), tomberait peut-être à pic :

> Arrivés à l'endroit appelé Crâne, ils l'ont crucifié avec les malfaiteurs. L'un était à sa droite, l'autre était placé à sa gauche. Jésus dit : « Père, pardonne-leur. Ils ne savent pas ce qu'ils font[4]. »

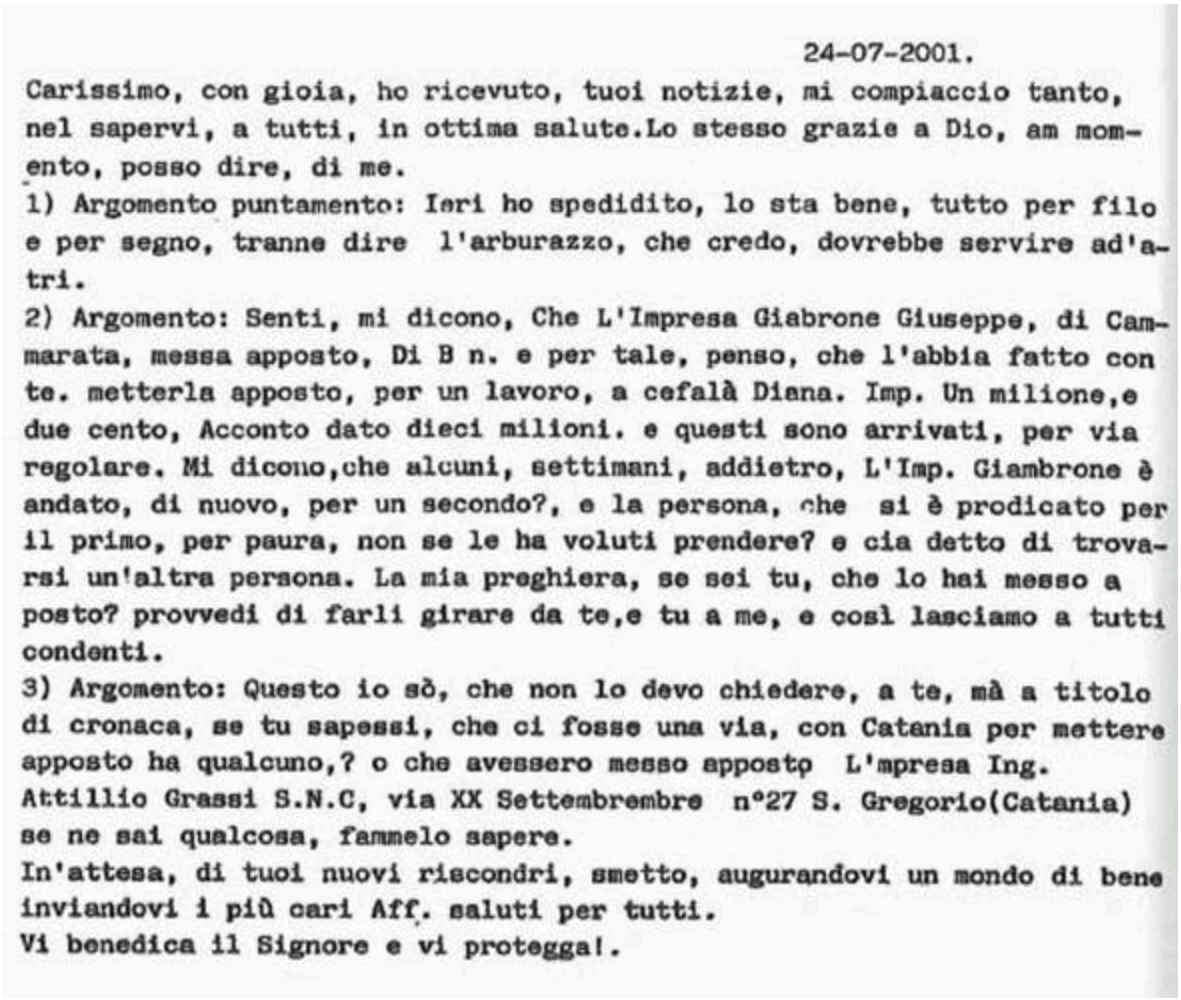
Simple coïncidence ?

Brève anthologie des pizzini

AVERTISSEMENT POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

Comme on l'aura compris au fil de cet Abécédaire — et plus particulièrement à l'entrée « Grammaire (fautes de) » –, Bernardo Provenzano maîtrisait mal l'italien et ses *pizzini* comportent de nombreuses fautes : de grammaire, de lexique, d'orthographe, de ponctuation, de frappe. La présente traduction des messages de Provenzano renonce à rendre ces lourds défauts de forme : il s'agit seulement ici, autant que faire se peut, de rendre accessible en français le contenu de ces documents, dont on trouvera en regard le texte original. Néanmoins, quand l'anarchie syntaxique de l'original est trop grande, la traduction française n'a d'autre choix que de l'imiter, renonçant à formuler un sens là où le texte de Provenzano, échappant aux règles de la langue, reste obscur. Le lecteur ne devra en particulier pas s'étonner de l'emploi non orthodoxe des majuscules et des minuscules et de la présence déconcertante de points d'interrogation apparemment sans motif.

D.V.



24-07-2001.

Carissimo, con gioia, ho ricevuto, tuoi notizie, mi compiaccio tanto, nel sapervi, a tutti, in ottima salute.Lo stesso grazie a Dio, am momento, posso dire, di me.

1) Argomento puntamento: Ieri ho spedidito, lo sta bene, tutto per filo e per segno, tranne dire l'arburazzo, che credo, dovrebbe servire ad'a-tri.

2) Argomento: Senti, mi dicono, Che L'Impresa Giabrone Giuseppe, di Cammarata, messa apposto, Di B n. e per tale, penso, che l'abbia fatto con te. metterla apposto, per un lavoro, a cefalà Diana. Imp. Un milione,e due cento, Acconto dato dieci milioni. e questi sono arrivati, per via regolare. Mi dicono,che alcuni, settimani, addietro, L'Imp. Giambrone è andato, di nuovo, per un secondo?, e la persona, che si è prodicato per il primo, per paura, non se le ha voluti prendere? e cia detto di trovarsi un'altra persona. La mia preghiera, se sei tu, che lo hai messo a posto? provvedi di farli girare da te,e tu a me, e così lasciamo a tutti condenti.

3) Argomento: Questo io sò, che non lo devo chiedere, a te, mà a titolo di cronaca, se tu sapessi, che ci fosse una via, con Catania per mettere apposto ha qualcuno,? o che avessero messo apposto L'mpresa Ing. Attillio Grassi S.N.C, via XX Settembrembre n°27 S. Gregorio(Catania) se ne sai qualcosa, fammelo sapere.

In'attesa, di tuoi nuovi riscondri, smetto, augurandovi un mondo di bene inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signore e vi protegga!.

24-07-2001.

Carissimo, con gioia, ho ricevuto, tuoi notizie, mi compiaccio tanto, nel sapervi, a tutti, in ottima salute. Lo stesso grazie a Dio, am momento, posso dire, di me.

1) Argomento puntamento : Ieri ho spedidito, lo sta bene, tutto per filo e per segno, tranne dire l’arburazzo, che credo, dovrebbe servire ad’a-tri.

2) Argomento : Senti, mi dicono, Che L’Impresa Giabrone Giuseppe, di Cammarata, messa apposto, Di B n. e per tale, penso, che l’abbia fatto con te. metterla apposto, per un lavoro, a cefalà Diana, Imp, Un milione, e due cento, Acconto dato dieci milioni, e questi sono arrivati, per via regolare. Mi dicono, che alcuni, settimani, addietro, L’Imp. Giambrone è andato, di nuovo, per un secondo ?, e la persona, che ai è prodicato per il primo, per paura, non se le ha voluti prendere ? e cia detto di trovarsi un’altra persona. La mia preghiera, se sei tu, che lo hai messo a posto? provvedi di farli girare da te, e tu a me, e cosi lasciamo a tutti condenti.

3) Argomento : Questo io sò, che non lo devo chiedere, a te, mà a titolo di cronaca, se tu sapessi, che ci fosse una via, con Catania per mettere apposto ha qualcuno, ? o che avessero messo apposto L’mpresa Ing. Attillio Grassi S.N. C, via XX Settembrembre n° 27 S. Gregorio (Catania) se ne sai qualcosa, fammelo sapere.

In’attesa, di tuoi nuovi riscondri, smetto, augurandovi un mondo di bene inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signore e vi protegga !.

24-07-2001

Très cher, avec joie, j'ai reçu tes nouvelles dont je me réjouis, vous sachant tous en parfaite santé. Je peux grâce à Dieu en dire de même pour moi actuellement,

1) Objet rendez-vous : Hier j'ai envoyé l'accord, tout est bien calé, sauf l'*arburazzo,* qui je crois, devrait servir à d'autres.

2) Objet : Voilà, on me dit que la société Giabrone Giuseppe, de Cammarata, qui s'est mise en règle, de B n. et pour tel, je pense qu'elle l'a fait auprès de toi. mettre en règle, pour un chantier, la société cefalà Diana. Un million et deux cents, Acompte versé de dix millions. Et cet argent est arrivé par la voie normale. On me dit que voilà plusieurs semaines, la société Giambrone est allée de nouveau, pour un deuxième ?, et la personne qui s'est prodiguée pour le premier, par peur, n'a pas voulu les prendre ? et nous a dit de trouver une autre personne. Ma prière, si c'est toi qui l'as mis en règle ? essaie de les faire passer par toi, et toi à moi, et comme ça, tout le monde est content.

3) Objet : Je sais que ce n'est pas à toi que je dois le demander, mais à titre d'information, si tu le savais, s'il y a une façon à Catane de mettre quelqu'un en règle ? ou s'ils avaient mis en règle la société de l'ingénieur Attillio Grassi S.N.C., rue XX Settembrembre n° 27 S. Gregorio (Catane) si tu sais quelque chose, dis-le-moi.

Dans l'attente de tes réponses, je te laisse, en vous souhaitant tout le bien possible et en vous envoyant mes salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !

25-04-2001.

Carissimo, con gioia ho ricevuto tue notizie, mi compiacci tanto, nel sapervi, a tutti in ottima salute. Lo stesso, grazie a Dio, al momento, posso dire di me.

1) Grazie di questa notizia, che ti sei incontrato, con lo zio G. Che io non conosco fisicamente. E colgo l'occasione, di pregarti, di farmi sapere se tu lo conosce come nostro. Per il resto che lui ti ha chiesto, Lavoro Palermo Raccomandato di B n. / lavoro Tribunale PA. e che vogliono che quando si iniziano i lavori ci chedono di fare lavorare umpò di camion dicci che si inderessa, come ci fosse presente B n.

2) Impresa Prizzi Di Pisa, e i suoi problemi, Stò provvedendo,per avvisarli di quando tu mi hai detto, ricevendone risposte, e dovere mio comunicartela,

3) Ho ricevuto il nome Pizzo: Che è quello che devi, affiancarisi a La Franca x Lavoro di Gangi. Senti amme me lo anno chiesto. E io sto dicendo a te, di Darmi il tempo che ci arrivi, il mio messagio, non sò quando lo può ricevere, perchè c'è una lingagine di tempo circa un mese e più. Questo te lo dico? perchè sto dicendo a Quello di La Franca che si ci presenti questo Signor Rizzo, con modi educati le chiede se ci è arrivata notizia, che La franca devi riceversi questo Signor Rizzo per Rizzo chiederci quello che tu vuoi,e mettersi tra loro d'accordo. Questo è per te, che tu puoi mandarci a questo RizzO. La stessa cosa? sto dicendo all(altra parte? che si ricevono questo Signor Rizzo per andare insiemi con le condizione che tu ci dici da chiedere per andare avante. E così vediamo se si può iniziare questa premessa x andare avante. Tu lo sai che io non ho niente da chiedere, se non chiedervi a tutte e due le parte, che mi auguro che non ce ne ne sia di bisogno, mà là dove ce ne fosse di bisogno? per le cose giusti, sono sempre a vostra completa disposizione.

4) Argomento 10ml che io avevo di Piana, ti comunico che lo puoi chiedere perchè io già ce li ho mandati, E così questi le anno ricevuti? e x Piana te la vedi tu co oui mi ai detto.

5) Argomento Lercara, Sinatra - Ing. La Barbera: Sento tutto quello che mi dic, e mi chiedi. dovrai pazientare, per il tempo, di farmi sentire la campana dall'altra parte? perchè le persone di questo Paese di Lercara sono quasi tutti chi primo,e chi dopo inaffidabile: Ora passo il tuo detto e poi. Poi " Non condivido, che uno se è vero fà le promesse, e no non le mantiene. Non condivido, che uno si ha scelto un fornitore,e nello stesso tempo, lo lascia per prenderne un'altro. Ciò nonstante non condivido? Se questa di comune e d'accordo fosse la Solozione x il bene di tutti lo fare. Se dipendesse di me.
Mà tu dovrai pazientare, che mi danno la risposta, quelli dell'Ing. La Barbera. Tenento presente quando ti sto dicendo. Tu ti puoi come meglio crede regolarti con il Sinatra.
Senti assiemi, al tuo presente, ti mando 21ml saldo x le strade Aiello tuo paese. Dammi conferma che le ricevi.
In'attesa di tuoi Confermi, e risposti che ti ho chiesto precedendemente smetto, augurandovi x tutti voi un mondo di bene, inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.
Vi Benedica il Signore e vi protegga!.
Mi sono dimendicato, ha dirti che ho passato il discorso della masseria e quando tu mi dici, mà non ho ancora ricevuto risposta, non c'è stato il tempo materiale. Ancira un'abbraccio.

25-04-2001

Carissimo, con gioia ho ricevuto tue notizie, mi compiacci tanto, nel sapervi, a tutti in ottima salute. Lo stesso, grazie a Dio, al momento, posso dire di me.

1) Grazie di questa notizia, che ti sei incontrato, con lo zio G. Che io non conosco fisicamente. E colgo l'occasione, di pregarti, di farmi sapere se tu lo conosce come nostro. Per il recto che lui ti ha chiesto, Lavoro Palermo Raccomandato di B n. lavoro Tribunale PA. e che vogliono che quando si iniziano i lavori ci chedono di fare lavorare umpò di camion dicci che si inderessa, come ci fosse presente B n.

2) Impresa Prizzi Di Pisa, e i suoi problemi, Sto provvedendo, per avvisarli di quando tu mi hai detto, ricevendone risposta, e dovere mio comunicartela,

3) Ho ricevuto il nome Pizzo : Che è quello che devi, affiancarla ! a La Franca x Lavoro di Gangi. Senti amme me lo anno chiesto. E io sto dicendo a te, di Darmi il tempo che ci arrivi, il mio messagio, non sò quando lo può ricevere, perchè c'è una lingagine di tempo circa un mese e più. Questo te lo dico ? perchè sto dicendo a Quello di La Franca che si ci presenti questo Signor Rizzo, con modi educati le chiede se ci è arrivata notizia, che La franca devi riceversi questo Signor Rizzo per Rizzo chiederci quello che tu vuoi, e mettersi tra loro d'accordo. Questo è per te, che tu puoi mandarci a questo Rizzo. La stessa cosa ? sto dicendo all(altra parte? che si ricevono questo Signor Rizzo per andare insiemi con le condizione ohe tu ci dici da chiedere per andare avante. E cosi vediamo se si può iniziare questa premessa x andare avante. Tu lo sai che io non ho niente da chiedere, se non chiedervi a tutte e due le parte, che mi auguro che non ce ne ne sia di bisogno, mà là dove ce ne fosse di bisogno? per le cose giusti, sono sempre a vostra completa disposizione.

4) Argomento 10ml che io avevo di Piana, ti comunico che lo puoi chiedere perchè io già ce li ho mandati, E cosi questi le anno ricevuti ? e x Piana te la vedi tu co cui mi ai detto.

5) Argomento Lercara, Sinatra – Ing. La Barbera : Sento tutto quello che mi dic, e mi chiedi. dovrai pazientare, per il tempo, di farmi sentire la campana dall'altra parte ? perchè le persone di questo Paese di Lercara sono quasi tutti chi primo, e chi dopo inaffidabile : Ora passo il tuo detto e poi. Poi « Non condivido, che uno 30 è vero fà le promesse, e no non le mantiene. Non condivido, che uno si ha scelto un fornitore, e nello stesso tempo, lo lascia per prenderne un'altro. Ciò nonstante non condivido ? Se questa di comune e d'accordo fosse la Solozione x il bene di tutti lo fare. Se dipendesse di me.

Mà tu dovrai pazientare, che mi danno la risposta, quelli dell'Ing, La Barbera. Tenento presente quando ti sto dicendo. Tu ti puoi come meglio crede regolarti con il Sinatra.

Senti assiemi, al tuo presente, ti mando 21ml saldo x le strade Aiello tuo paese. Dammi conferma che le ricevi.

In’attesa di tuoi Confermi, e risposti che ti ho chiesto precedendemente smetto, augurandovi x tutti voi un mondo di bene, inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.

Vi Benedica il Signore e vi protegga !

Mi sono dimendicato, ha dirti che ho passato il discorso della masseria e quando tu mi dici, mà non ho ancora ricevuto risposta, non c’è stato il tempo materiale. Ancira un’abbraccio.

25-04-2001

Très cher, je reçois avec joie tes nouvelles, je suis très heureux de vous savoir tous en parfaite santé. Je peux grâce à Dieu en dire de même pour moi actuellement.

1) Merci de cette nouvelle, que tu as rencontré l'oncle G. que je ne connais pas physiquement. Et je saisis l'occasion de te prier de me faire savoir si tu le connais comme un des nôtres. Pour le reste, de ce qu'il t'a demandé, Chantier Palerme Recommandé par B n. chantier tribunal PA, ils veulent que quand les travaux commencent, ils nous demandent de faire travailler quelques camions, dis-lui que ça nous intéresse comme si B n. était là.

2) Société Prizzi Di Pisa et ses problèmes, je m'occupe de les avertir de ce que tu m'as dit, en recevant leur réponse, c'est mon devoir de te la communiquer.

3) J'ai reçu le nom Pizzo : c'est celui que tu dois associer à La Franca pour le chantier de Gangi. Ils me l'ont demandé. Et je te dis de me donner le temps que mon message lui arrive, je ne sais pas quand il peut le recevoir parce qu'il y a des délais d'un mois environ ou plus. Je te dis ça ? parce que je dis à celui de La Franca que, si ce monsieur Rizzo se présente et demande poliment si des nouvelles nous sont arrivées, La Franca doit recevoir ce monsieur Rizzo pour Rizzo nous demander ce que tu veux et qu'ils se mettent d'accord. Ceci est pour toi, que tu puisses l'envoyer à ce Rizzo. Je suis en train de dire la même chose ? à l'autre camp ? Qu'ils reçoivent ce monsieur Rizzo pour aller ensemble avec les conditions que tu nous dis de demander pour aller de l'avant. Et comme ça, on voit si on peut aller de l'avant sur cette base. Tu sais que je n'ai rien à demander, sinon de vous demander, à vous les deux camps, que je souhaite qu'il n'y en

ait plus besoin, mais s'il y en avait besoin ? pour les choses justes, je suis, toujours à votre disposition.

4) Objet 10 ml que j'avais de Piana, je te communique que tu peux le demander parce que je les lui ai déjà envoyés, Et ils les ont reçus ? et pour Piana, vois par toi-même avec ce que tu m'as dit.

5) Objet Lercara, Sinatra – La Barbera, ingénieur : j'entends tout ce que tu me dis et me demandes, il te faudra patienter, le temps nécessaire, que j'entende l'autre son de cloche ? car à Lercara, les gens tôt ou tard vous font faux bond presque tous : Maintenant, je transmets ce que tu as dit et puis. Puis : « Je ne suis pas d'accord, que si on est sincère on promet, et non, on ne maintient pas. Je ne suis pas d'accord, si on a choisi un fournisseur et en même temps, on le laisse pour en prendre un autre. Malgré cela, je ne suis pas d'accord ? Si telle était la Solution d'un commun accord pour le bien de tous, le faire. Si cela dépendait de moi.

Mais tu devras patienter le temps qu'ils me donnent la réponse, les hommes de La Barbera l'ingénieur. En te souvenant de ce que je te dis. Tu peux agir comme tu crois que c'est le mieux avec Sinatra.

Voilà, en même temps que ton présent, je t'envoie 21 ml, solde pour les routes chez toi à Aiello. Confirme-moi que tu les as reçus.

Dans l'attente de ta confirmation et des réponses que je t'ai demandées plus haut, j'arrête là en vous souhaitant à vous tous tout le bien possible et en envoyant mes salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !

J'ai oublié de te dire que j'ai transmis la conversation sur la bergerie et ce que tu m'as dit, mais je n'ai pas encore reçu de réponse, le temps matériel a manqué. À nouveau, je t'embrasse.

26-07-2001.

Carissimo, con gioia, ieri, ho ricevuto, tue notizie, mi compiaccio tanto nel sapervi, a tutti, in ottima salute. Lo stesso,grazie a Dio, al momento, posso dire di me.

1) Sento quando mi dici, e mi hai dato la risposta, il tuo giorno preferito per l'appuntamento, ho già trasmesso.

2) Grazie, e ricambio sempre,i saluti per tuo compare.

3) Giov.di Vallelunga: Che si doveva incontrare con paesani di mm vaben

4) Risposta, dei carpentieri ti copio" Mi chiedevi di carpentieri da andare a caccamo, la cosa e un pò generica, si tratta di una ciurma che deve fare una costruzione, o di qualche operato, fammi avere cose più chiari.

5) Argomento Iacuzzi apposto a Marineo: che L'importo è di due cento ml. e no si altro, se non lo chiedi, passerò quello che mi dici.

6) Argomento sostituto di mm. Grazie te ne sono grato.

7) Argomento, il messagio, che il nostro, comuni amico mi ha mandato,ed io ti ho mandato per tutto quello che ti riguarda, lo commentiamo di presenza con il volere di Dio.

8) Sei condento di sentire, che sono rimasto condento, del discorso Gela sono condeto, grazie a voi, perchè si tratta di Pace, che se ti ci soffermi umpò sopra, quando cosi mali si evitano, per tantissimi innoccenti, tutti, e per primi quei poveri familiare. Di cuore ti ringrazio,se non lo trscuri, come tu mi dici,in questo presente, niente complimenti, mà preghiamo il Nostro buon Dio, che ci guidi, a fare opere Buone. E per Tutti.

9) Argomento: Sento che tuo zio, persevera, nel discorso masseria, come me lo dici, così lo comunico.

Ora ti comunico, alcune cose, che tu aspettavi risposta. = = = = =

10) Argomento: Ti copio risposta tuo figlioccio,e Professore.
" Allora apprendo con piacere che il Prof. si e comportato bene e che al ragazzo sono andati beni gli esami.
11) Argomento (Carlo Casstronovi: per Cerda, e Campo Felice sbato.
" Per quando riguarda mio cugino carlo guarda che le cose non stanno come anno scritto, intanto di questo affare di azienda agricola a Cerda, lui non ne sa parlare sono stati loro a chiedere se sapeva se si era venduta quella azienta,e lui ci a risposto che non lo sapeva, come di fatto non losa per cui ti prego di rimandare il messaggio prima che dicono devono essere sicuri perchè quello di questo affare non ne sa parlare.

Poi se ha sbagliato a campo felice in qualche cosa, sbagliare e umano basta dirlo e si chiarisce.
12) Argomento: Per quando tiguarda rettifiche motori io non rigordo mà se si chiedevase può aprire al mio paese può venire se a bisogno di qualche appoggio che si presenti da me che le presento qualche meccanico E' Ovvio che non si ricorda, perchè non mi dava risposta,e più volti ci ho dovuto chiedere, di darmi risposti, ora te l'ho passato, tutte le risposte, per come te li ho copiati., Io in verità con precisione non rigordo, mà mi sembra che si chiedeva? mà diversamente, mà tu accetta quello che mi dicono, e rispondi secondo, là dove c'è di ricordare,e ricordiamo,, o facciamo ricordare, chiedendo, quello giusto che si vuole Ho altro, mà ne parleremo in seguito.
In'attesa di tuoi nuovi riscondri, smetto, augurandovi per tutti un mondo di bene, inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.
Vi benedica il Signore e vi protegga!.

26-07-2001.

Carissimo, con gioia, ieri, ho ricevuto, tue notizie, mi compiaccio tanto nel sapervi, a tutti, in ottima salute. Lo stesso, grazie a Dio, al momento, posso dire di me.

1) Sento quando mi dici, e mi hai dato la risposta, il tuo giorno preferito per l'appuntamento, ho già trasmesso.

2) Grazie, e ricambio'sempre, ! saluti per tuo compare.

3) Giov. di Vallelunga ; Che si doveva incontrare con paesani di min vaben

4) Risposta, dei carpentieri ti copio" Mi chiedevi di carpentieri da andare a caccamo, la cosa e un pò generica, si tratta di una

ciurma che d-eve fare una costruzione, o di qualche operato, fammi avere cose più chiari.

5) Argomento Iacuzzi apposto a Marineoi che L'importo è di due cento mi. e no si altro, se non lo chiedi, passerò quello che mi dici.

6) Argomento sostituto di mm. Grazie te ne sono grato.

7) Argomento, il messagio, che il nostro, comuni amico mi ha mandato, ed io ti ho mandato per tutto quello che ti riguarda » lo commentiamo di presenza con il volere di Dio.

8) Sei condento di sentire, che sono rimasto condento, del discorso Gela sono condeto, grazie a voi, perchè si tratta di Pace, che se ti ci soffermi umpò sopra, quando cosi mali si evitano, per tantissimi innoccenti, tutti, e per primi quei poveri familiare. Di cuore ti ringrazio, se non lo trscuri, come tu mi dici, in questo presente, niente complimenti, mà preghiamo il Nostro buon Dio, che ci guidi, a fare opere Buone. E per Tutti.

9) Argomento : Sento che tuo zio, persevera, nel discorso masseria, come me lo dici, cosi lo comunico.

Ora ti comunico, alcune cose, che tu aspettavi risposta.

10) Argomento : Ti copio risposta tuo figlioccio, e Professore,

" Allora apprendo con piacere che il Prof, si e comportato bene e che al ragazzo sono andati-beni gli esami.

11) Argomento (Carlo Casstronovi : per Cerda, e Campo Felice sbato.

" Per quando riguarda mio cugino cario guarda che le cose non stanno come anno scritto, intanto di questo affare di azienda agricola a Cerda, lui non ne sa parlare sono atati loro a chiederà ao sapeva se ai era venduta quella azienta. e lui ci a risposto che non lo sapeva, corno di fatto non losa per cui ti prego di rimandare il messaggio prima che dicono devono essere sicuri perchè quello di questo affare non ne sa parlare.

Poi se ha sbagliato a campo felice in qualche cosa, sbagliare e umano basta dirlo e si chiarisce,

12) Argomento : Per quando tiguarda rettifiche motori io non rigordo ma se si chiedevase può aprire al mio paese può venire se a bisogno di qualche appoggio che si presenti da me ohe le presento qualche meccanico E' Ovvio che non si ricorda, perchè non mi dava risposta, e più volti ci ho dovuto chiedere, di darmi risposti, ora to l'ho passato, tutte le risposte, per oome te li ho copiati., Io in verità con precisione non rigordo, mà mi sembra che si chiedeva ? mà diversamente, mà tu accetta quello che mi dicono, e rispondi seoondo, là dove o'è di ricordare, e ricordiamo,, o facciamo ricordare, chiedendo, quello giusto che si vuole Ho altro, mà ne parleremo in seguito.

In'attesa di tuoi nuovi riscondri, smetto, augurandovi per tutti un mondo di bene, inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signore e vi protegga !.

26-07-2001

Très cher, je reçois avec joie tes nouvelles, je suis très heureux de vous savoir tous en parfaite santé. Je peux grâce à Dieu en dire de même pour moi actuellement.

1) J'entends quand tu me dis, et tu m'as donné ta réponse, ton jour de préférence pour le rendez-vous, j'ai déjà transmis.

2) Merci, et je donne toujours mes salutations en retour à ton ami.

3) Giov. de Vallelunga : il devait rencontrer des gens de mm, d'accord

4) Réponse des charpentiers, je te la recopie « Tu me demandais pour les charpentiers qui allaient à Caccamo, la chose est un peu vague, il s'agit d'une équipe qui doit faire une construction, ou d'un chantier quelconque, donne-moi des indications plus claires.

5) Objet Iacuzzi en règle à Marineo : la somme est de deux cents ml. et pas autre chose, si tu ne le demandes pas, je donnerai ce que tu me dis.

6) Objet substitut de mm. Merci, je t'en suis reconnaissant.

7) Objet le message que notre ami commun m'a envoyé et que je t'ai envoyé pour tout ce qui te concerne, nous le commenterons en personne, si Dieu le veut.

8) Tu es content d'entendre que je suis content de l'affaire Gela, je suis content grâce à vous parce qu'il s'agit de Paix, si tu y penses un peu, quand on évite autant de malheurs, pour tant d'innocents, tous et en premier, ces pauvres membres de la famille. Je te remercie du fond du cœur, si tu ne le négliges pas comme tu me le dis dans le

présent message, pas de manières, mais prions le bon Dieu, pour qu'il nous guide vers de bonnes œuvres. Et pour Tout le monde.

9) objet : j'entends que ton oncle persévère dans l'affaire de la bergerie, comme tu me le dis, ainsi je le transmets.

Maintenant je te communique plusieurs choses pour lesquelles tu attendais une réponse.

10) Objet : Je te copie la réponse ton filleul et le professeur.

« Alors j'apprends avec plaisir que le professeur s'est bien comporté et que notre jeune homme a réussi ses examens. »

11) Objet Carlo Casstronovi : pour Cerda, et Campo Felice, samedi.

« En ce qui concerne mon cousin Carlo, note que les choses ne sont pas comme ils ont écrit, en attendant il ne sait pas parler de cette affaire d'exploitation agricole à Cerda, c'est eux qui ont demandé s'il savait si cette exploitation avait été vendue, et lui a répondu qu'il ne le savait pas, comme en effet il ne le sait pas, par conséquent je te prie de renvoyer le message avant qu'ils disent, il faut qu'ils soient sûrs parce que lui ne sait pas parler de cette affaire.

Et puis, s'il s'est trompé en quoi que ce soit à Campo Felice, il est humain de se tromper, il suffit de le dire et tout se clarifie.

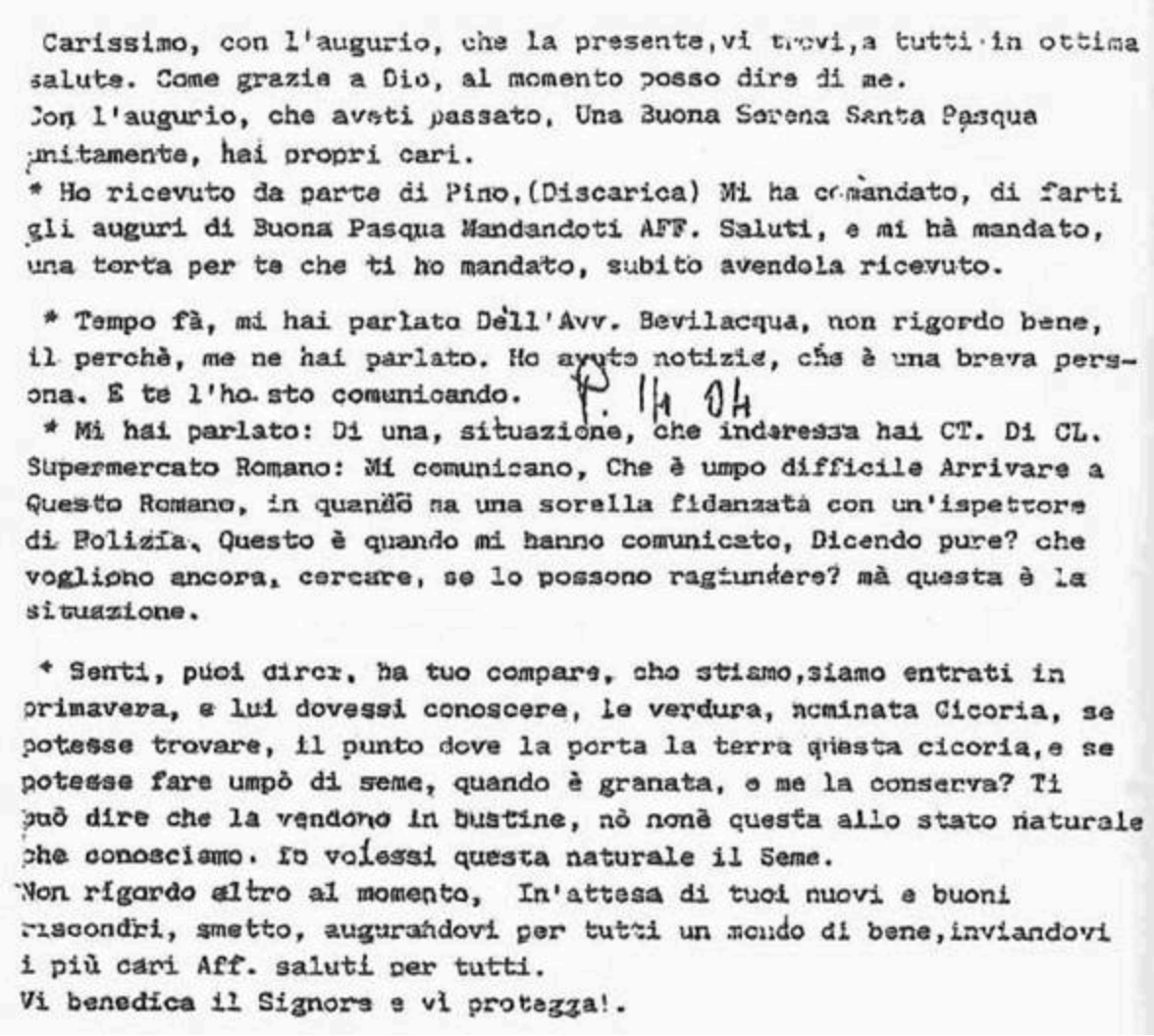
12) Objet : Pour ce qui concerne des rectifications de moteur, je ne me rappelle pas mais s'il se demandait s'il peut ouvrir dans mon village il peut venir s'il a besoin d'un appui qu'il se présente à moi, je le présenterai à un mécanicien. C'est évident qu'il ne se rappelle pas parce qu'il ne me donnait pas de réponse, et plusieurs fois j'ai dû lui demander de me répondre, maintenant je t'ai transmis toutes ses réponses, telles que je te les ai recopiées. Pour dire la vérité, je ne me rappelle pas avec précision mais il me semble qu'il se demandait ? mais autrement, mais toi, accepte ce qu'ils me disent, et réponds en fonction, là où il faut se rappeler, rappelons-nous, ou faisons rappeler en demandant la part juste qu'on veut.

J'ai d'autres choses, mais nous en parlerons plus tard.

Dans l'attente de nouveaux éléments de ta part, j'arrête là en vous souhaitant à vous tous tout le bien possible et en envoyant mes

salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !



Carissimo, con l'augurio, che la presente, vi trovi, a tutti in ottima saluta. Come grazia a Dio, al momento posso dire di me.

Con l'augurio, che aveti passato, Una Buona Serena Santa Pasqua unitamente, hai propri cari.

* Ho ricevuto da parte di Pino, (Discarica) Mi ha comandato, di farti gli auguri di Buona Pasqua Mandandoti AFF. Saluti, e mi hà mandato, una torta per te che ti ho mandato, subito avendola ricevuto.

* Tempo fà, mi hai parlato Dell'Avv. Bevilacqua, non rigordo bene, il perchè, me ne hai parlato. Ho avuto notizie, che è una brava persona. E te l'ho sto comunicando.

* Mi hai parlato: Di una, situazione, che interessa hai CT. Di CL. Supermercato Romano: Mi comunicano, Che è umpo difficile Arrivare a Questo Romano, in quandò ha una sorella fidanzata con un'ispettore di Polizia. Questo è quando mi hanno comunicato, Dicendo pure? che vogliono ancora, cercare, se lo possono ragiundere? mà questa è la situazione.

* Senti, puoi direr, ha tuo compare, che stiamo, siamo entrati in primavera, e lui dovessi conoscere, le verdura, nominata Cicoria, se potesse trovare, il punto dove la porta la terra questa cicoria, e se potesse fare umpò di seme, quando è granata, e me la conserva? Ti può dire che la vendono in bustine, nò nonè questa allo stato naturale che conosciamo. Io voiessi questa naturale il Seme.

Non rigordo altro al momento, In'attesa di tuoi nuovi e buoni riscondri, smetto, augurandovi per tutti un mondo di bene, inviandovi i più cari Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signore e vi protegga!.

Carissimo, con l’augurio, che la presente, vi trovi, a tutti in ottima saluta. Come grazia a Dio, al momento posso dire di me.

Con l’augurio, che aveti passato, Una Buona Serena Santa Pasqua unitamente, hai propri cari.

* Ho ricevuto da parte di Pino, (Discarica) Mi ha comandato, di farti gli auguri di Buona Pasqua Mandandoti AFF. Saluti, e mi hà

mandato, una torta per te che ti ho mandato, subito avendola ricevuto.

* Tempo fà, mi hai parlato Dall'Avv. Bevilacqua, non rigordo bene, il perchè, me ne hai parlato. Ho avuto notizie, che è une brava persona. E te l'ho, sto comunicando.

* Mi hai parlato : Dì una, situazione, che inderessa hai CT. Di CL. Supermercato Romano : Mi comunicano, Che è umpo difficile Arrivare a Questo Romano, in quando ha una sorella fidanzata con un'ispettore di Polizia. Questo è quando mi hanno comunicato, Dicendo pure ? che vogliono ancora, corsare, se lo possono ragiungere ? mà questa è la situazione.

* Senti, puoi dirci, ha tuo compare, che stiamo,siamo entrati in primavera, e lui dovessi conoscere, le verdura, nominata Cicoria, se potesse trovare, il punto dove la porta la terra questa cicoria, e se potesse fare umpò di seme, quando è granata, o me la conserva ? Ti può dire che la vendono in bustine, ne none questa allo stato naturale che conosciamo. io volessi questa naturale il Seme.

Non. rigardo altro al momento, In'attesa di tuoi nuovi a buoni riscondri, smetto, augurandovi per tutti un mondo di bene, inviandovi i più càri Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signora e vì protegga !

Très cher, avec le vœu que cette lettre vous trouve tous en parfaite santé. Comme grâce à Dieu, c'est le cas pour moi en ce moment. Avec le souhait que vous avez passé de bonnes fêtes de Pâques, unis avec ceux qui vous sont chers.

* J'ai reçu de la part de Pino (décharge) il m'a demandé de transmettre ses vœux de Bonnes Pâques et ses salutations affectueuses et il m'a envoyé un gâteau pour toi que je t'ai envoyé dès que je l'ai reçu.

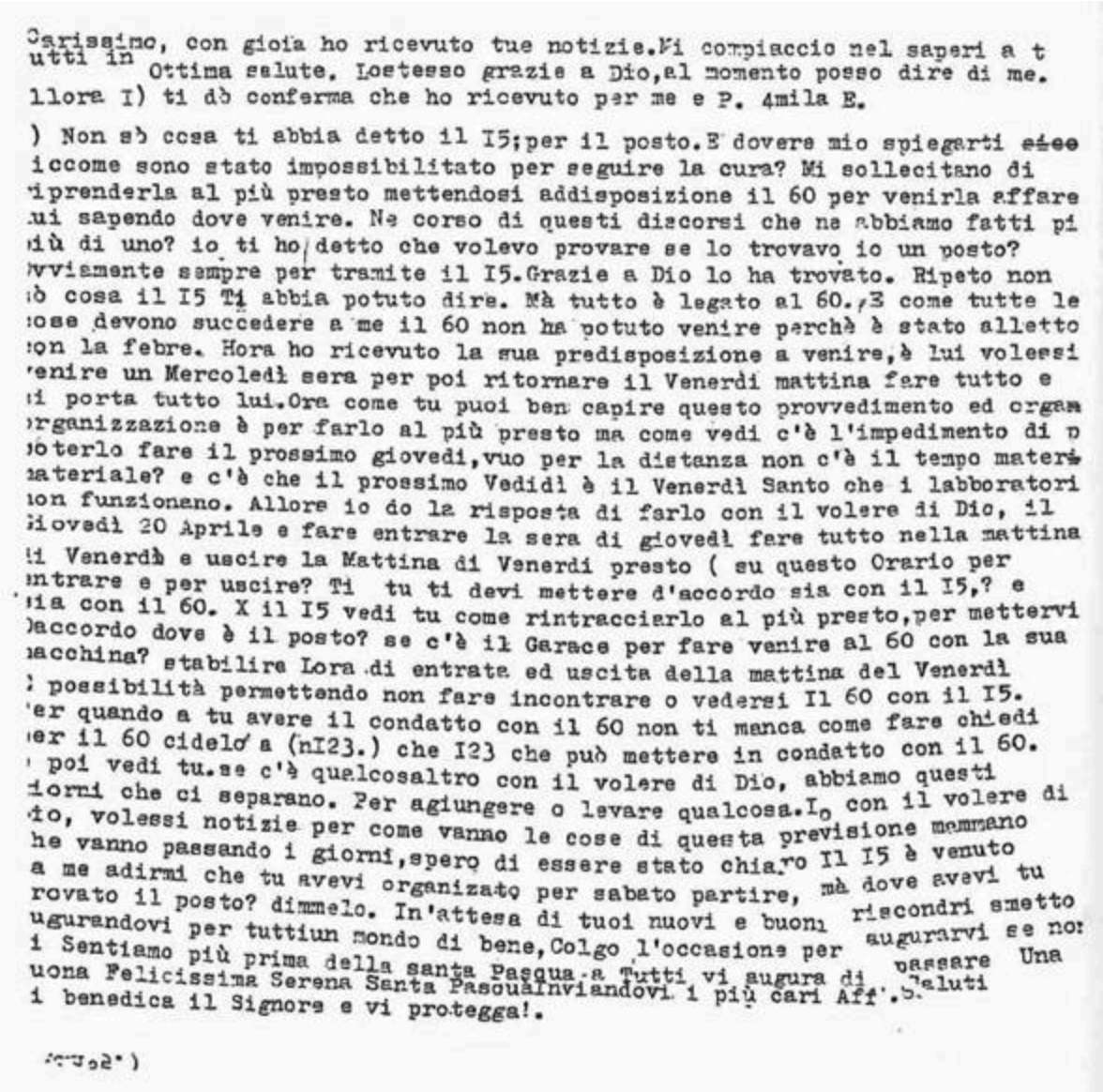
* Voici quelque temps, tu m'as parlé de maître Bevilacqua, un avocat, je ne sais plus à quelle occasion, mais tu m'as parlé de lui. J'ai eu des renseignements, c'est quelqu'un de bien. Et je te le communique.

* Tu m'as parlé : D'une situation qui concerne les CT. De CL. Supermarché Romano : ils me communiquent que c'est un peu difficile d'arriver à ce Romano car il a une sœur fiancée avec un officier de police. C'est ce qu'ils m'ont communiqué, En disant aussi ? qu'ils veulent chercher encore s'ils peuvent le joindre ? mais voici la situation.

* Voilà, tu peux dire à ton ami que nous sommes entrés dans le printemps et que s'il pouvait trouver l'endroit où peut pousser cette chicorée et s'il pouvait récupérer un peu de semence quand elle monte en graine, et en garder pour moi ? Il peut te dire qu'on la vend en sachet, mais non, ce n'est pas celle que nous connaissons à l'état sauvage. Je veux de la semence de chicorée sauvage.

Je ne me rappelle pas d'autre chose pour le moment. Dans l'attente de nouveaux et bons éléments de ta part, j'arrête là en vous souhaitant à vous tous tout le bien possible et en envoyant mes salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !



Carissimo, con gioia ho ricevuto tue notizie.Vi compiaccio nel saperi a tutti in Ottima salute. Lostesso grazie a Dio,al momento posso dire di me. Allora 1) ti dò conferma che ho ricevuto per me e P. 4mila E.

2) Non sò cosa ti abbia detto il 15 ; per il posto. E dovere mio spiegarti iccome sono stato impossibilitato per seguire la cura ? Mi sollecitano di riprenderla al più presto mettendosi addisposizione il 60 per venirla affare cui sapendo dove venire. Ne corso di questi discorsi che ne abbiamo fatti pi più di uno ? io ti ho detto che volevo provare se lo trovavo io un posto ? òvviamente sempre per tramite il 15. Grazie a Dio lo ha trovato. Ripeto non sò cosa il 15. Ti abbia potuto dire. Mà tutto è legato al 60. E come tutte le cose devono succedere a me il 60 non ha potuto venire perchè è stato alletto con la febre. Hora ho ricevuto la sua predisposizione a venire, è lui volessi venire un Mercoledì sera per poi ritornare il Venerdi mattina fare tutto e si porta tutto lui. Ora come tu puoi ben capire questo provvedimento ed organizzazione è per farlo al più presto ma come vedi c'è l'impedimento di poterlo fare il prossimo giovedi, vuo per la distanza non c'è il tempo materiale ? e c'è che il prossimo Vedidi è il Venerdì Santo che i labboratori non funzionano. Allore io do la risposta di farlo con il volere di Dio, il Giovedi 20 Aprile e fare entrare la sera di giovedì fare tutto nella mattina di Venerdì e uscire la Mattina di Venerdi presto (su questo Orario per entrare e per uscire? Ti tu ti devi mettere d'accordo sia con il 15,? e gia con il 60. X il 15 vedi tu come rintracciarlo al più presto, per mettervi d'accordo dove è il posto ? se c'è il Garace per fare venire al 60 con la sua macchina ? stabilire Lora di entrata ed uscita della mattina del Venerdì. E possibilità permettendo non fare incontrare o vedersi Il con il 15. Per quando a tu avere il condatto con il 60 non ti manca come fare chiedi per il 60 cidelo a (n123) che 123 che può mettere in condatto con il 60. E poi vedi tu se c'è qualcosaltro con il volere di Dio, abbiamo questio giorni che ci separano. Per agiuingere o levare qualcosa. Io con il volere du Dio, volessi notizie per come vanno le cose du questa previsione memmano che vannon passando i giorni, spero di essere stato chiaro. Il 15 è venuto a me adirmi che tu avevi organizato per sabato partire, mà dove avevi tu trovato il posto ?

dimmelo. In’attesa di tuoi nuovi e buoni riscondri smetto augurandovi per tutti un mondo di bene, Colgo l’occasione per augurarvi smetto ci Sentiamo più prima della santa Pasqua, a tutti vi augura di passare Una Buona Flicissima Serana Santa Pasqua. Inviandovi i più cari Aff. Saluti.

Vi benedica il Signora e vì protegga!.

Très cher, je reçois avec joie tes nouvelles, je suis très heureux de vous savoir tous en parfaite santé. Je peux grâce à Dieu en dire de même pour moi actuellement.

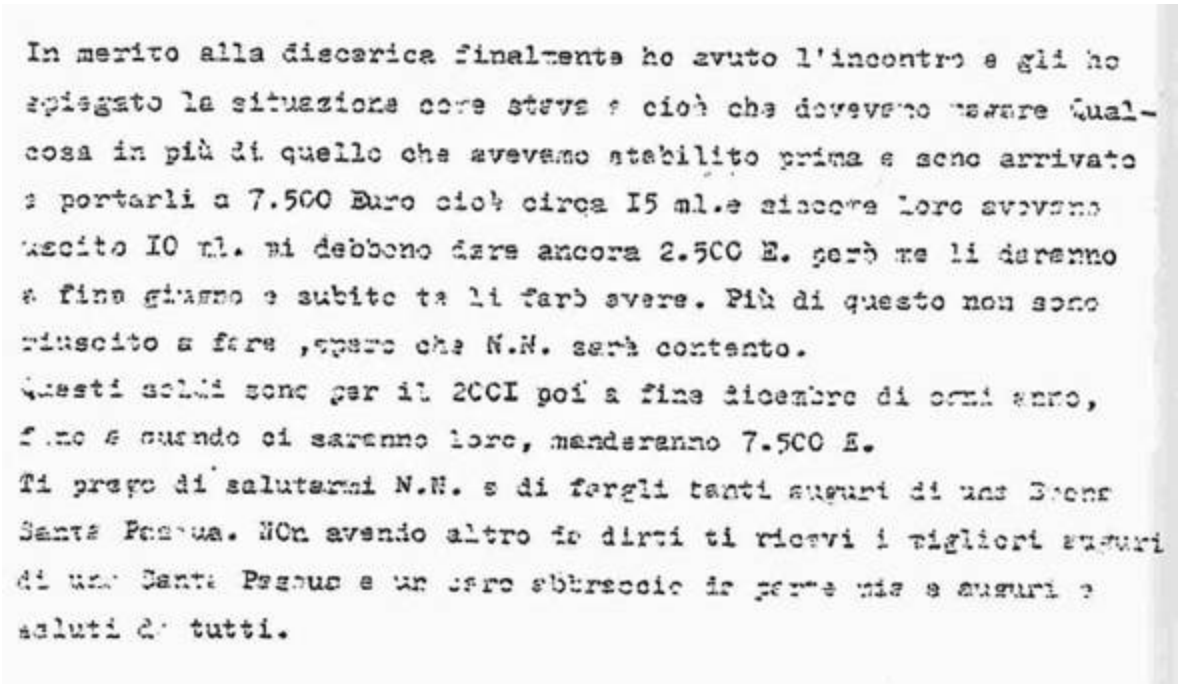
Alors 1) je te confirme que j'ai reçu pour moi et pour P. quatre mille E.

2) Je ne sais pas ce que t'a dit le 15 ; pour l'endroit. C'est mon devoir de t'expliquer, comme j'ai été dans l'impossibilité de suivre le traitement ? On me presse de le reprendre au plus vite, le 60 se mettant à ma disposition pour venir le faire ici, sachant où venir.

Au cours de ces conversations, car nous en avons eu plusieurs ? je t'ai dit que je voulais essayer de trouver moi une place ? Bien sûr toujours à travers le 15. Grâce à Dieu, je l'ai trouvé. Je répète, je ne sais pas ce que le 15 a pu te dire. Mais tout est lié au 60. Et comme tout doit m'arriver, le 60 n'a pas pu venir parce qu'il a été au lit avec la fièvre. J'ai reçu maintenant sa proposition de venir, il voudrait venir un mercredi soir pour rentrer le vendredi matin, tout faire, et il apporte tout. Comme tu le comprends bien, cette organisation et ces mesures ont pour but de faire au plus vite, mais comme tu le vois, il y a empêchement à pouvoir le faire jeudi prochain, à cause de la distance, il n'y a pas le temps matériel ? Et il se trouve que vendredi prochain est vendredi saint, et les laboratoires sont fermés. Alors je dis de le faire comme il plaira à Dieu, le jeudi 20 avril et faire entrer le soir du jeudi, faire tout le vendredi matin et sortir le vendredi matin tôt (sur cet horaire pour entrer et sortir ? tu dois te mettre d'accord aussi bien avec le 15 ? qu'avec le 60. Pour le 15, vois comment le joindre au plus vite, pour vous mettre d'accord sur l'endroit ? s'il y a un garage pour que le 60 vienne avec sa voiture ? établir l'heure d'entrée et de sortie le vendredi matin. Et autant que

possible, ne pas faire se rencontrer ou se voir le 60 et le 15. Pour ce qui te concerne, avoir le contact avec le 60 ne te manque pas comment faire demande pour le 60, demande-le au (n. 123) car 123 peut mettre en contact avec le 60. Puis tu décideras. Si par la volonté de Dieu il y a quelque chose d'autre, nous avons ces jours qui nous séparent. Pour ajouter ou enlever quelque chose. Pour ma part, si Dieu le veut, je voudrais des nouvelles sur comment vont les choses de cette prévision, au fur et à mesure que passent les jours, j'espère que j'ai été clair. Le 15 est venu me dire que tu avais organisé pour partir samedi, mais où avais-tu trouvé l'endroit ? Dis-le-moi. Dans l'attente de tes bonnes nouvelles, j'arrête là en vous souhaitant à vous tous tout le bien possible. Je saisis l'occasion pour vous souhaiter, si nous ne nous donnons pas de nouvelles avant les saintes Pâques, à tous, je vous souhaite de passer de très Bonnes et Heureuses et Sereines Saintes Pâques, en vous envoyant mes salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !



In merito alla discarica finalmente ho avuto 1'incontro e gli ho spiegato la situazione come stava ? cioè che dovevano pagare Qualcosa in più di quello che avevamo stabilito prima e sono arrivato a portarli a 7.500 Euro cioè circa 15 ml.e siacore loro svevano uscito 10ml. Mi devono dare ancora 2.500 E. però me li darano a fine guigno e subito te li farò avere. Più di questo non sono riuscito a fare, spero che N.N. sarà contento.

Questi soldi sono per il 001 poi a fine dicembre di ogni anno fino a quando ci sarenno loro, mandaranno 7.500 E.

Ti prego di salutarsi N.N. e di fargli tanti auguri di une Buona Santa Pasqua. Non avendo altro da dirsi ti ricevi i migliori auguri di une Santa Pasqua e un caro sbraccio in parte mia e auguri e saluti a tutti.

Concernant la décharge, je l'ai enfin rencontré et je lui ai expliqué la situation telle qu'elle était, c'est-à-dire qu'ils devaient payer un peu plus que ce que nous avions fixé avant et je suis arrivé à les amener à 7 500 euros c'est-à-dire 15 ml. environ et comme ils avaient déjà sorti 10 ml. ils doivent me donner encore 2 500 euros ; mais ils me les donneront fin juin et je te les donnerai tout de suite. Je n'ai pas pu faire plus, j'espère que N.N. sera content.

Cet argent correspond à 2001 puis fin décembre chaque année, tant qu'ils seront là, ils enverront 7 500 euros.

Je te prie de saluer N.N. de ma part et de lui transmettre mes vœux de Bonnes et Saintes Pâques. N'ayant rien de plus à te dire, reçois tous mes vœux de Saintes Pâques, je t'embrasse, mes vœux et mes salutations à tous.

13-08-2001.

Carissimo, con l'augurio, che la presente,vi trovi a tutti, in ottima, salute.Cpme grazie, a Dio, al momento, posso dire di me.

Carissimo, Ho ricevuto, notizie,e cose, di B n. Una cosa, del passato, di uno che aveva acche fare, con lui B n. di cui al suo tempo, questo ebbe a dare soldi a B n. per due lavori per 66 appartamente, in un paese, e 20 appartamenti in altro paese (Lercara) Di cui il B n. dici che cia detto, che della somma ricevuta 40, ne dava 30, per i 66. e 10, x i 20(Lercara) Perdonami se ti chiedo, mà tu le ai ricevuto? questi dieci ml ? Io cerco di sapere, d'informare, ed esserni nello stesso tempo responzabile,di quello, che devo rispondere.
I'attesa di tuoi nuovi riscondri, smetto augurandovi per tutti, un mondo di bene, inviandovi,i più cari Aff. saluti per tutti.
Vi benedica il Signore e vi protegga!.

13-08-2001.

Carissimo, con l’augurio, che la presente, vi trovi a tutti, in ottima, salute. Come grazie, a Dio, al momento, posso dire di me.

Carissimo, Ho ricevuto, notizie. e cose, di B n. lina cosa, del passato, di uno che aveva acche fare, con lui B n. di cui al suo tempo, questo ebbe a dare soldi a B n. par due lavori per 66 appartamente, in un paese, e 20 appartamenti in altro paese

(Lercara) Di oui il B n. dici che eia detto, che della somma ricevuta 40, ne dava 30, per i 66. e 10, x i 20 (Lercara) Perdonami se ti chiedo, mà tu le ai ricevuto ? questi dieci mi ? Io cerco di sapere, d'informare, ed esserni nello stesso tempo responzabile. di quello, che devo rispondere.

I'attesa di tuoi nuovi riscondri, smetto augurandovi per tutti, un mondo di bene, inviandovi, ! più cari Aff. saluti per tutti.

Vi benedica il Signore e vi protegga !.

13-08-2001

Très cher, avec le souhait que la présente vous trouve tous en parfaite santé. Comme je peux grâce à Dieu en dire de même pour moi actuellement.

Très cher, j'ai reçu des nouvelles et des choses de B n. Une chose, du passé, de quelqu'un qui avait à voir, avec lui B n. dont à son époque, cette personne se trouva donner de l'argent à B n. pour deux chantiers de 66 appartements, dans une commune, et de 20 appartements, dans une autre (Lercara). D'où B n., tu dis qu'il nous a dit que sur la somme reçue de 40, il en donnait 30 pour les 66 et 10 pour les 20 (Lercara) Excuse-moi si je te le demande, mais tu les as reçus ? ces dix ml ? J'essaie de savoir, d'informer, et d'en être en même temps responsable, de ce dont je dois répondre.

Dans l'attente de nouveaux éléments de ta part, j'arrête là en vous souhaitant à vous tous tout le bien possible et en envoyant mes salutations les plus affectueuses à tous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde !

Je remercie vivement Michele Prestipino qui a relu les entrées de ce dictionnaire.

Je remercie Valentina Alferi qui a collaboré au choix des *pizzini* à publier.

Les droits d'auteur de ce livre sont dévolus à la fondation « Andrea Camilleri e Funzionari di Polizia per i figli delle vittime del dovere » en faveur des orphelins des fonctionnaires de police tués dans l'exercice de leurs fonctions.

Bibliographie

Sans le livre exhaustif de Salvo Palazzolo et Michele Prestipino, *Il codice Provenzano* (Le code Provenzano), Laterza, Bari, 2007, le présent « dictionnaire » n'aurait jamais existé. J'ai largement puisé dans leurs travaux. J'ai aussi beaucoup utilisé les ouvrages suivants :

Vincenzo Mortillaro, *Nuovo dizionario siciliano-italiano* (Nouveau dictionnaire sicilien-italien), Palerme, 1838-44 ; puis Stabilimento tipografico Lao, Palerme, 1876, fac-similé.

Giuseppe Guido Lo Schiavo, *Piccola pretura* (Le petit juge), Colombo, Rome, 1948.

Nick Gentile, *Vita di capomafia* (Vie de chef mafieux), avec une préface de Felice Chilanti, Editori Riuniti, Rome, 1963.

Inchiesta sulle condizioni sociali ed economiche della Sicilia 1875-76 (Enquête sur la situation sociale et économique de la Sicile 1875-1876), 2 vol., Cappelli, Bologne, 1969.

Emanuele Macaiuso, *La mafia e lo Stato* (La mafia et l'État), Editori Riuniti, Rome, 1972.

Henner Hess, *Mafia,* Laterza, Bari, 1973.

Testo integrale della relazione della Commissione parlamentare d'inchiesta sul fenomeno della mafia (Texte intégral du rapport de la commission d'enquête parlementaire sur le phénomène de la mafia), 3 vol., Cooperativa scrittori, Rome, 1973.

Franchetti-Sonnino, *Inchiesta in Sicilia* (Enquête en Sicile), Vallecchi, Florence, 1974.

Sebastiano Aglianò, *Che cos'è questa Sicilia ?* (Vous avez dit Sicile ?), [1945] Sellerio, Palerme, 1996.

Saverio Lodato, *Venticinque anni di mafia : c'era una volta la lotta alla mafia* (Vingt-cinq ans de mafia : il était une fois la lutte contre la mafia), Rizzoli, Milan, 2004.

John Dickie, *Cosa Nostra : storia della mafia siciliana* (Cosa Nostra : histoire de la mafia sicilienne), Laterza, Bari, 2005.

Piero Grasso – Francesco La Licata, *Pizzini, veleni e cicoria* (Pizzini, coups fourrés et chicorée), Feltrinelli, Milan, 2007.

La fable citée à l'entrée « Croix » est extraite de : Francesco Lanza, *Mimi siciliani* (Fables siciliennes), Sellerio, Palerme, 1971.

[1] Dans l'*Enfer* (chant IV, vers 151), Dante définit l'enfer comme le lieu « *ove non è che luca* », « où ne règne pas la lumière ». En écrivant Luca avec une majuscule, le dessinateur définit la Sicile comme le lieu « où ne règne que Luca ». *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

[2] Sauf indication contraire, les citations bibliques sont extraites de l'édition Osty, Seuil 1973.

[3] Traduit par Louis Bonalumi, Le Promeneur, 2002.

[4] Traduit par Pierre Letourneau, éditions Bayard-Médiaspaul, 2001.